GODS PROVIDENCE IS MY INHERITANCE

Cork & Orrery.

TABLEAU
DE
PARIS.

TOME PREMIER.

TABLEAU

DE

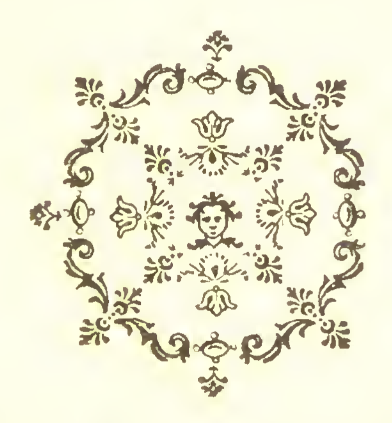
PARIS.

NOUVELLE ÉDITION

Corrigée & augmentée.

Quærens quem devoret.

TOME PREMIER.



A AMSTERDAM.

M. DCC. LXXXII.

AVERTISSEMENT

DES ÉDITEURS.

CETTE *édition du* Tableau de Paris *en quatre volumes, imprimée ſous les yeux de l'Auteur, eſt la ſeule qu'il avoue. Il prévient le Public, qu'il n'a aucune part à celle dont le Sieur Samuel Fauche pere répand déja les deux premiers volumes, promettant d'en compoſer deux autres des additions & augmentations, ainſi que de tous les Chapitres nouveaux renfermés dans celle-ci : ce qui eſt abſolument impraticable, l'Auteur ayant pris le ſoin de donner à ſes matieres un certain ordre, & ayant retravaillé pluſieurs articles au point qu'il n'eſt pas poſſible d'en extraire les nouveautés ou les changements, pour les placer ailleurs.*

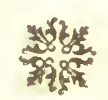
L'édition du Sieur Samuel Fauche pere, déja tronquée & fautive, ne peut donc être qu'une contre-façon mal-adroite de la premiere en deux volumes, qui parut au mois de Juin 1781, & qui, faite à cent lieues de l'Auteur, eſt elle-même très-imparfaite.

Nous devons encore prévenir le Lecteur, que pluſieurs Chapitres de la premiere édition ne ſe trouveront pas dans la nôtre, parce

qu'ils ſeront refaits en entier, & replacés dans les tomes V, VI & VII actuellement ſous-preſſe.

Ces articles ſont : Les Egoïſtes. Ce qu'on ne voit point. Uſuriers. Tribunal des Maréchaux de France. Du Ton Militaire. Champs-de-Mars. Courſes de Chevaux. Duels. Triomphe de Voltaire. Janot. Journaux. Le vrai Journaliſte. Voitures publiques. Gluck. Révolution muſicale. Petites Affiches. Journal de Paris. Encan. La Saint-Louis. Tréteaux des Boulevards. Egoïſme des Corps. Luxe, bourreau des Riches. Sibarite. Du Style. Style des hommes de Cour. De ceux qui, parlant bien, écrivent mal. Des petites Filles. Les Marmots. Raretés.

L'Auteur a jugé à propos de corriger ces vingt-neuf Chapitres, & de leur donner une plus grande étendue. On prie donc le Lecteur de conſidérer toute autre édition, & notamment celle du Sieur Samuel Fauche pere, comme ſubreptice & incomplete.





PRÉFACE.

Je vais parler de Paris, non de ſes édifices, de ſes temples, de ſes monuments, de ſes curioſités, &c. aſſez d'autres ont écrit là-deſſus. Je parlerai des mœurs publiques & particulieres, des idées régnantes, de la ſituation actuelle des eſprits, de tout ce qui m'a frappé dans ces amas bizarre de coutumes folles ou raiſonnables, mais toujours changeantes. Je parlerai encore de ſa grandeur illimitée, de ſes richeſſes monſtrueuſes, de ſon luxe ſcandaleux. Il pompe, il aſpire l'argent & les hommes; il abſorbe & dévore les autres villes, *quærens quem devoret*.

J'ai fait des recherches dans toutes les claſſes de citoyens, & n'ai pas dédaigné les objets les plus éloignés de l'orgueilleuſe opulence, afin de mieux établir par ces oppoſitions la phyſionomie morale de cette giganteſque Capitale.

Beaucoup de ſes habitants ſont comme étrangers dans leur propre ville : ce Livre leur apprendra peut-être quelque choſe, ou du moins leur remettra ſous un point de vue plus net & plus précis, des ſcenes qu'à force de les voir, ils n'appercevoient

pour ainſi dire plus ; car les objets que nous voyons tous les jours, ne ſont pas ceux que nous connoiſſons le mieux.

Si quelqu'un s'attendoit à trouver dans cet ouvrage une deſcription *topographique* des places & des rues, ou une hiſtoire des faits antérieurs, il ſeroit trompé dans ſon attente. Je me ſuis attaché au moral & à ſes nuances fugitives ; mais il exiſte chez Moutard, Imprimeur-Libraire de la Reine, un Dictionnaire en quatre énormes volumes, avec approbation du Cenſeur & privilege du Roi, où l'on n'a pas oublié l'hiſtorique des châteaux, des colleges & du moindre cul-de-ſac. S'il prenoit un jour fantaiſie au Monarque de vendre ſa Capitale, ce gros Dictionnaire pourroit tenir lieu, je crois, de catalogue ou d'inventaire.

Je n'ai fait ni *inventaire*, ni *catalogue* ; j'ai crayonné d'après mes vues ; j'ai varié mon *Tableau* autant qu'il m'a été poſſible ; je l'ai peint ſous pluſieurs faces ; & le voici, tracé tel qu'il eſt ſorti de deſſous ma plume, à meſure que mes yeux & mon entendement en ont raſſemblé les parties.

Le Lecteur rectifiera de lui-même ce que l'Ecrivain aura mal vu, ou ce qu'il aura mal peint ; & la comparaiſon donnera peut-être au Lecteur une envie ſecrete de revoir l'objet & de le comparer.

Il reſtera encore beaucoup plus de choſes à dire que je n'en ai dites, & beaucoup plus d'obſervations à faire que je n'en ai faites; mais il n'y a qu'un fou & un méchant, qui ſe permettent d'écrire tout ce qu'ils ſavent ou tout ce qu'ils ont appris.

Quand j'aurois les cent bouches, les cent langues & la voix de fer, dont parlent Homere & Virgile, on jugera qu'il m'eût été impoſſible d'expoſer tous les contraſtes de la grande ville; contraſtes rendus plus ſaillants par le rapprochement. Quand on a dit, *c'eſt l'abrégé de l'univers*, on n'a rien dit; il faut le voir, le parcourir, examiner ce qu'il renferme, étudier l'eſprit & la ſottiſe de ſes habitants, leur molleſſe & leur invincible caquet; contempler enfin l'aſſemblage de toutes ces petites coutumes du jour ou de la veille, qui font des loix particulieres, mais qui ſont en perpétuelle contradiction avec les loix générales.

Suppoſez mille hommes faiſant le même voyage : ſi chacun étoit obſervateur, chacun écriroit un Livre différent ſur ce ſujet, & il reſteroit encore des choſes vraies & intéreſſantes à dire, pour celui qui viendroit après eux.

J'ai peſé ſur pluſieurs abus. L'on s'occupe aujourd'hui plus que jamais de leur réforme. Les dénoncer c'eſt préparer leur rui-

ne. Quelques-uns même, tandis que je tenois la plume, ſont tombés. J'en conviendrai avec plaiſir ; mais l'époque auſſi en eſt trop récente pour que ce que j'ai dit puiſſe être tout-à-fait hors de propos.

Malgré nos vœux ardents pour que tout ce qui eſt encore barbare ſe métamorphoſe & s'épure, pour que le bien, fruit tardif des lumieres, ſuccede au long déluge de tant d'erreurs, cette ville tient encore à toutes les idées baſſes & rétrécies que les ſiecles d'ignorance ont amenées. Elle ne peut s'en dégager tout-à-coup, parce qu'elle eſt fondue, pour ainſi dire, avec ſes ſcories.

Une ville commençante & ſortant des mains d'un Gouvernement formé, eſt plus propre à être travaillée & perfectionnée que ces villes antiques où l'on connoît des loix imparfaites & embrouillées, des coutumes religieuſes que l'on ridiculiſe, & des uſages civils que l'on viole. Les abus multipliés s'y défendent, parce que le petit nombre qui retient le gage de la puiſſance, les richeſſes, proſcrit les idées ſaines & nouvelles, les principes reſtaurateurs, & ferme l'oreille au cri public. En vain l'on attaque l'édifice du menſonge ; il eſt cimenté. On veut le reprendre ſous œuvre : c'eſt une tâche bien plus pénible que ſi on vouloit le reconſtruire à neuf. On

adopte quelques modifications; elles ne s'accorde pas avec l'enſemble, qui perſiſte à être vicieux. Les plus beaux raiſonnements ſe gravent dans les Livres, mais la moindre pratique du bien offre des difficultés inſurmontables. Tous les petits intérêts particuliers, roidis par une poſſeſſion abuſive & chere, combattent l'intérêt général, qui n'a ſouvent qu'un ſeul homme pour défenſeur. Heureuſes donc les villes qui, comme les individus, n'ont point encore pris leur pli! Elles ſeules peuvent aſpirer à des loix unanimes, profondes & ſages.

Je dois avertir que je n'ai tenu dans cet Ouvrage que le pinceau du *Peintre*, & que je n'ai preſque rien donné à la réflexion du *Philoſophe.* Il eût été facile de faire de ce *Tableau* un Livre ſatyrique; je m'en ſuis ſévérement abſtenu. Chaque Chapitre appelloit une déſignation particuliere; je l'ai rejettée à chaque Chapitre. La ſatyre qui perſonnifie eſt toujours un mal, en ce qu'elle ne corrige point, qu'elle irrite, qu'elle endurcit, & ne ramene point au droit ſentier. Je n'ai tracé que des peintures générales, & l'amour même du bien public ne m'a point égaré au-delà.

Je me ſuis plu à tracer ce *Tableau* d'après des figures vivantes. Aſſez d'autres ont

peint avec complaiſance les ſiecles paſſés ; je me ſuis occupé de la génération actuelle & de la phyſionomie de mon ſiecle, parce qu'il eſt bien plus intéreſſant pour moi que l'hiſtoire incertaine des Phéniciens & des Egyptiens. Ce qui m'environne a des droits particuliers à mon attention. Je dois vivre au milieu de mes ſemblables, plutôt que de me promener dans Sparte, dans Rome & dans Athenes. Les perſonnages de l'antiquité ont de très-belles têtes à peindre : d'accord ; mais elles ne ſont plus pour moi qu'un objet de pure curioſité. Mon contemporain, mon compatriote, voilà l'individu que je dois ſpécialement connoître, parce que je dois communiquer avec lui, & que toutes les nuances de ſon caractere me deviennent par-là même infiniment précieuſes.

Si vers la fin de chaque ſiecle un Ecrivain judicieux avoit fait un tableau général de ce qui exiſtoit autour de lui ; qu'il eût dépeint, tels qu'il les avoit vus, les mœurs & les uſages ; cette ſuite formeroit aujourd'hui une galerie curieuſe d'objets comparatifs ; nous y trouverions mille particularités que nous ignorons : la morale & la légiſlation auroient pu y gagner. Mais l'homme dédaigne ordinairement ce qu'il a ſous les yeux, il remonte à des ſiecles dé-

cédés ; il veut deviner des faits inutiles, des usages éteints, sur lesquels il n'aura jamais de résultat satisfaisant, sans compter l'immensité des discussions oiseuses & stériles, où il se perd.

J'ose croire que dans cent ans, on reviendra à mon *Tableau*, non pour le mérite de la peinture, mais parce que mes observations, quelles qu'elles soient, doivent se lier aux observations du siecle qui va naître, & qui mettra à profit notre folie & notre raison. La connoissance du peuple parmi lequel il vit, sera donc toujours la plus essentielle à tout Ecrivain qui se proposera de dire quelques vérités utiles, propres à corriger l'erreur du moment ; & je puis dire que c'est la seule gloire à laquelle j'ai aspiré.

Si, en cherchant de tous côtés matiere à mes crayons, j'ai rencontré plus fréquemment, dans les murailles de la Capitale, la misere hideuse que l'aisance honnête, & le chagrin & l'inquiétude plutôt que la joie & la gaieté, jadis attribuées au peuple Parisien ; que l'on ne m'impute point cette couleur triste & dominante : il a fallu que mon pinceau fût fidele. Il enflammera peut-être d'un nouveau zele le génie des administrateurs modernes, & déterminera la généreuse compassion de quelques ames

vue du ciel & de la campagne ; rien de tout cela n'exiſte pour lui : là enfin, il n'y a plus de rapport ni de compenſation entre les différents états de la vie ; là, la tête tourne dans l'ivreſſe du plaiſir ou dans le tourment du déſeſpoir.

Etes-vous dans l'état médiocre ? Vous ſeriez fortuné par-tout ailleurs : à Paris vous ſerez pauvre encore. On a dans la Capitale, des paſſions que l'on n'a point ailleurs. La vue des jouiſſances invite à jouir auſſi. Tous les Acteurs qui jouent leur rôle ſur ce grand & mobile théâtre, vous forcent à devenir acteur vous-même. Plus de tranquillité ; les deſirs deviennent plus vifs ; les ſuperfluités ſont des beſoins ; & ceux que donnent la nature, ſont infiniment moins tyranniques que ceux que l'opinion nous inſpire.

Enfin, l'homme qui ne veut pas ſentir la pauvreté & l'humiliation plus affreuſe qui la ſuit, l'homme que bleſſe à juſte titre le coup-d'œil mépriſant de la richeſſe inſolente, qu'il s'éloigne, qu'il fuie, qu'il n'approche jamais de la Capitale.



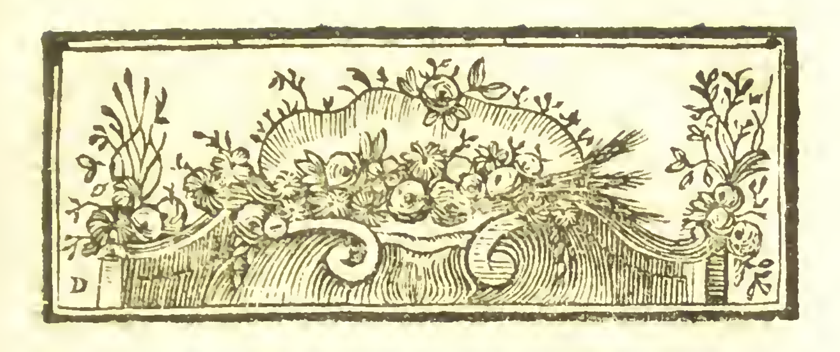


TABLEAU DE PARIS.

CHAPITRE PREMIER.

Coup d'œil général.

Un homme à Paris, qui ſait réfléchir, n'a pas beſoin de ſortir de l'enceinte de ſes murs pour connoître les hommes des autres climats. Il peut parvenir à la connoiſſance entiere du genre humain, en étudiant les individus qui fourmillent dans cette immenſe Capitale. On y trouve des Aſiatiques couchés toute la journée ſur des piles de carreaux, & des Lapons qui végetent dans des caſes étroites; des Japonnois, qui ſe font ouvrir le ventre à la moindre diſpute; des Eſquimaux, qui ignorent le temps où ils vivent; des Negres qui ne ſont pas noirs, & des Quakers qui portent l'épée. On y rencontre les mœurs, les uſages & le caractere des peuples les plus éloignés; le Chymiſte adorateur du feu; le curieux Idolâtre, acheteur de ſtatues; l'Arabe vagabond, battant chaque jour les remparts, tandis que le Hottentot & l'Indien oiſifs ſont dans les

boutiques, dans les rues, dans les cafés. Ici demeure un charitable Perſan, qui donne des remedes aux pauvres, & ſur le même pallier, un uſurier Antropophage. Enfin, les Brachmanes, les Faquirs, dans leur exercice pénible & journalier, n'y ſont pas rares, ainſi que les Groënlandois, qui n'ont ni temples ni autels. Ce qu'on rapporte de l'antique & voluptueuſe Babylone, ſe réaliſe tous les ſoirs dans un temple dédié à l'harmonie.

On a dit qu'il falloit reſpirer l'air de Paris, pour perfectionner un talent quelconque. Ceux qui n'ont point viſité la Capitale, en effet, ont rarement excellé dans leur art. L'air de Paris, ſi je ne me trompe, doit être un air particulier. Que de ſubſtances ſe fondent dans un ſi petit eſpace! Paris peut être conſidéré comme un large creuſet, où les viandes, les fruits, les huiles, les vins, le poivre, la cannelle, le ſucre, le café, les productions les plus lointaines viennent ſe mélanger; & les eſtomacs ſont les fourneaux qui décompoſent ces ingrédients. La partie la plus ſubtile doit s'exhaler & s'incorporer à l'air qu'on reſpire : que de fumée! que de flammes! quel torrent de vapeurs & d'exhalaiſons! comme le ſol doit être profondément imbibé de tous les ſels que la nature avoit diſtribués dans les quatre parties du monde! Et comment de tous ces ſucs raſſemblés & concentrés dans les liqueurs qui coulent à grands flots dans toutes les maiſons, qui rempliſſent des rues entieres, (comme la rue des Lombards) ne réſulteroit-il pas dans l'athmoſphere des parties atténuées qui pinceroient la fibre là plutôt qu'ailleurs? Et de-là naiſſent peut-être ce ſentiment vif & léger qui diſtingue le Pariſien, cette étourderie, cette fleur d'eſprit qui lui eſt particuliere. Ou ſi ce ne ſont pas ces particules animées qui donnent à ſon cerveau

ces vibrations qui enfantent la penſée, les yeux, perpétuellement frappés de ce nombre infini d'arts, de métiers, de travaux, d'occupations diverſes, peuvent-ils s'empêcher de s'ouvrir de bonne heure, & de contempler dans un âge où ailleurs on ne contemple rien? Tous les ſens ſont interrogés à chaque inſtant; on briſe, on lime, on polit, on façonne; les métaux ſont tourmentés & prennent toutes ſortes de formes. Le marteau infatigable, le creuſet toujours embraſé, la lime mordante toujours en action, applatiſſent, fondent, déchirent les matieres, les combinent, les mêlent. L'eſprit peut-il demeurer immobile & froid, tandis que, paſſant devant chaque boutique, il eſt ſtimulé, éveillé de ſa léthargie par le cri de l'art qui modifie la nature? Par-tout la ſcience vous appelle & vous dit, *voyez*. Le feu, l'eau, l'air travaillent dans les atteliers des forgerons, des tanneurs, des boulangers; le charbon, le ſoufre, le ſalpêtre font changer aux objets & de noms & de formes; & toutes ces diverſes élaborations, ouvrages momentanés de l'intelligence humaine, font raiſonner les têtes les plus ſtupides.

Trop impatient pour vous livrer à la pratique, voulez-vous voir la théorie? Les Profeſſeurs dans toutes les ſciences ſont montés dans les chaires & vous attendent; depuis celui qui diſſeque le corps humain à l'Académie de Chirurgie, juſqu'à celui qui analyſe au College Royal un vers de Virgile. Aimez-vous la morale? les théâtres offrent toutes les ſcenes de la vie humaine: êtes-vous diſpoſé à ſaiſir les miracles de l'harmonie? au défaut de l'Opéra, les cloches dans les airs éveillent les oreilles muſicales. Etes vous peintre? la livrée bigarrée du peuple, & la diverſité des phyſionomies, & les modeles les plus rares, toujours ſubſiſtants, invi-

tent vos pinceaux. Etes-vous frivoliſte ? admirez la main légere de cette marchande de modes, qui décore ſérieuſement une poupée, laquelle doit porter les modes du jour au fond du Nord & juſques dans l'Amérique ſeptentrionale. Aimez-vous à ſpéculer ſur le commerce ? voici un lapidaire qui vend dans une matinée pour cinquante mille écus de diamants, tandis que l'épicier ſon voiſin vend pour cent écus par jour, en différents détails qui ne paſſent pas ſouvent trois à quatre ſols. Ils ſont tous deux marchands, & leur degré d'utilité eſt bien différent.

Non, il eſt impoſſible à quiconque a des yeux, de ne point réfléchir, malgré qu'il en ait. Le baptême qui coupe l'enterrement; le même Prêtre qui vient d'exhorter un moribond, & qu'on appelle pour marier deux jeunes époux, tandis que le Notaire a parlé de mort le jour même de leur tendre union; la prévoyance des loix pour deux cœurs amoureux qui ne prévoyent rien; la ſubſiſtance des enfants aſſurée avant qu'ils ſoient nés, & la joie folâtre de l'aſſemblée au milieu des objets les plus ſérieux : tout a droit d'intéreſſer l'obſervateur attentif.

Un carroſſe vous arrête, ſous peine d'être moulu ſur le pavé : voici qu'un pauvre couvert de haillons tend la main à un équipage doré, où eſt enfoncé un homme épais, qui, retranché derriere ſes glaces, paroît aveugle & ſourd : une apoplexie le menace, & dans dix jours il ſera porté en terre, laiſſant deux ou trois millions à d'avides héritiers qui riront de ſon trépas, tandis qu'il refuſoit de légers ſecours à l'infortuné qui l'imploroit d'une voix touchante.

Que de tableaux éloquents qui frappent l'œil dans tous les coins des carrefours, & quelle gale-

rie d'images , pleine de contraſtes frappants pour qui ſait voir & entendre !

La prodigieuſe conſommation de huit cents mille homme entaſſés & vivant ſur le même point, parmi leſquels il y a deux cents mille gourmands ou gaſpilleurs, conduit au premier raiſonnement politique. Le Duc ne paye pas le pain plus cher que le porte-faix, qui en mange trois fois plus. Comment n'être pas étonné de cet ordre incroyable qui regne dans une ſi grande confuſion de choſes? Il laiſſe appercevoir ce que peuvent de ſages loix, combien elles ont été lentes à ſe former, quelle machine compliquée & ſimple eſt cette police vigilante; & l'on découvre du même coup d'œil les moyens de la perfectionner, ſans gêner cette liberté honnête & précieuſe, l'attribut le plus cher à tout citoyen.

Si l'on a le goût des voyages, tout en déjeûnant dans une bonne maiſon, l'on ſe promene bien loin en imagination. La Chine & le Japon ont fourni la porcelaine où bouillonne le thé odoriférant; on prend avec une cuiller arrachée des mines du Pérou, le ſucre que de malheureux Negres, tranſplantés d'Afrique, ont fait croître en Amérique; on eſt aſſis ſur une étoffe brillante des Indes, pour laquelle trois grandes Puiſſances ſe font une guerre longue & cruelle : & ſi l'on veut être informé des faits de ces débats, en étendant la main l'on ſaiſit ſur une feuille volante l'hiſtoire récente & fugitive des quatre parties du monde ; on y parle du Conclave & d'une bataille, d'un Viſir étranglé & d'un nouvel Académicien : enfin, juſqu'au ſinge & au perroquet de la maiſon, tout vous rappelle les miracles de la navigation & l'ardente induſtrie de l'homme.

En mettant la tête à la fenêtre, on conſidere

l'homme qui fait des souliers pour avoir du pain, & l'homme qui fait un habit pour avoir des souliers, & l'homme qui ayant des habits & des souliers, se tourmente encore pour avoir de quoi acheter un tableau. On voit le boulanger & l'apothicaire, l'accoucheur & celui qui enterre, le forgeron & le joaillier, qui travaillent pour aller successivement chez le boulanger, l'apothicaire, l'accoucheur & le marchand de vin.

CHAPITRE II.

Les Greniers.

PARLONS d'abord de la partie la plus curieuse de Paris, *les greniers.* Comme dans la machine humaine le sommet renferme la plus noble partie de l'homme, l'organe pensant; ainsi, dans cette Capitale, le génie, l'industrie, l'application, la vertu occupent la région la plus élevée. Là, se forme en silence le peintre; là, le poëte fait ses premiers vers; là, sont les enfants des arts, pauvres & laborieux, contemplateurs assidus des merveilles de la nature, donnant des inventions utiles & des leçons à l'univers; là, se méditent tous les chefs-d'œuvres des arts; là, on écrit un mandement pour un Evêque, un discours pour un Avocat-Général, un livre pour un futur Ministre, un projet qui va changer la face de l'Etat, la piece de Théâtre qui doit enchanter la nation. Allez demander à Diderot s'il voudroit quitter son logement pour aller demeurer au Louvre, & écoutez sa réponse. Presque point d'hommes célebres, qui n'ayent commencé par habiter un grenier. J'y ai vu l'Auteur d'*Emile*, pauvre, fier & content. Lorsqu'ils en descendent,

les Ecrivains perdent ſouvent tout leur feu. Ils regrettent les idées qui les maîtriſoient, lorſqu'ils n'avoient que le haut des cheminées pour perſpective. Greuze, Fragonard, Vernet, ſe ſont formés dans des greniers. Ils n'en rougiſſent point; c'eſt là leur plus beau titre de gloire.

Que le riche eſcalade ces hautes demeures, pour y apporter quelques parcelles d'or, & tirer un profit conſidérable des travaux de jeunes Artiſtes preſſés de vivre & encore inconnus. Le riche eſt utile, quoiqu'il ſoit dirigé par l'avarice, & qu'il cherche à tirer parti de l'indigence où languit l'ouvrier; mais puiſqu'il a fait le voyage, qu'il frappe à la porte voiſine.... Oſera-t il entrer? Les horreurs de la miſere vont l'inveſtir & attaquer tous ſes ſens. Il verra des enfants nuds qui manquent de pain; une femme qui, malgré la tendreſſe maternelle, leur diſpute quelques aliments; & le travail du malheureux devenir inſuffiſant pour payer des denrées que grêve le plus cruel des impôts. On a falſifié la nourriture du miſérable, & il ne mange preſque plus rien tel qu'il eſt ſorti des mains de la nature. Le cri de l'infortuné retentit ſous ces toîts entr'ouverts, & reſſemble au vain ſon des cloches dont il eſt voiſin, qui ébranle l'air & s'évanouit. La langueur le conſume, en attendant que l'hôpital s'ouvre & l'engloutiſſe.

Quand cet infortuné s'éveille le matin pour recommencer ſes pénibles & infructueux travaux, il entend le char de la fortune, qui en rentrant fait trembler la maiſon. L'homme opulent & débauché, voiſin du malheureux par le local, éloigné de lui à mille lieues par le cœur, ſe couche, fatigué du plaiſir, lorſque l'autre s'arrache au ſommeil. Le riche a perdu ou gagné ſur une carte ce qui auroit ſuffi à l'entretien d'une famille entiere, & il ne

lui vient point à l'idée de ſoulager les ſouffrances de ſon ſemblable.

L'Ecrivain eſt ſouvent placé entre ces contraſtes frappants, & voilà pourquoi il devient véhément & ſenſible ; il a vu de près la miſere de la portion la plus nombreuſe d'une ville qu'on appelle opulente & ſuperbe ; il en conſerve le ſentiment profond. S'il eût été heureux, il y a mille idées touchantes & patriotiques qu'il n'eût pas eues. Orateur du plus grand nombre, & conſéquemment des infortunés, il doit défendre leur cauſe ; mais la défend-on quand on n'a pas ſenti le malheur d'autrui, c'eſt-à-dire, quand on ne l'a point partagé ?

CHAPITRE III.

Grandeur démeſurée de la Capitale.

Vu politiquement, Paris eſt trop grand : c'eſt un chef démeſuré pour le corps de l'Etat ; mais il ſeroit plus dangereux aujourd'hui de couper la loupe que de la laiſſer ſubſiſter. Il eſt des maux qui, une fois enracinés, ſont indeſtructibles.

Les grandes villes ſont fort du goût du gouvernement abſolu. Auſſi fait-il tout pour y entaſſer les hommes ; il y appelle les grands propriétaires par l'appât du luxe & des jouiſſances ; il y précipite la foule, comme on enclave des moutons dans un pré, afin que la gueule des mâtins ayant une moindre ſurface à parcourir, puiſſe les ranger plus facilement ſous la loi commune. Enfin, Paris eſt un gouffre où ſe fond l'eſpece humaine ; c'eſt là qu'elle eſt ſous la clef : on n'entre, on ne ſort que ſous des guichets où regnent des yeux d'Argus. Des barrieres de ſapin, plus reſpectées que ne le

feroient des murailles de pierres bordées de canons, arrêtent les denrées les plus néceſſaires à la vie, & leur impoſent une taxe que le pauvre ſupporte ſeul; car diſpenſé de tous les plaiſirs, il ne l'eſt pas du beſoin de manger. Il ne tiendroit qu'au Prince d'affamer la ville; il tient en cage ſes bons & fideles ſujets; & s'il étoit mécontent, il pourroit leur refuſer la béquée : avant qu'ils puſſent forcer les barreaux, les trois quarts ſe feroient mangés, ou feroient morts de faim.

Il faut que tout le monde vive; car la premiere loi eſt de ſubſiſter. Je vois cette ville floriſriſſante, mais aux dépens de la nation entiere. Ces maiſons à ſix étages tous peuplés, aſpirent les moiſſons & les vignes à cinquante lieues à l'entour. Ces laquais, ces baladins, ces Abbés, ces batteurs de pavé ne ſervent ni l'Etat, ni la Société; il faut cependant que tout cela ſubſiſte, comme le dira mon premier Chapitre ſur la Légiſlation, intitulé: *De l'eſtomac de l'homme.* Il y a des maux politiques qu'il faut tolérer, tant qu'on ne peut y remédier d'une maniere ſûre; telle eſt l'étendue de la Capitale : on ne fera pas refluer ſur les terres, ceux qui habitent les chambres garnies & les greniers. Ils n'ont rien, pas même des bras, puiſqu'ils ſont énervés. Arrêterez-vous aux portes ceux qui entrent? Conſervez donc l'énorme loupe, puiſque vous ne pouvez l'extirper ſans mettre en danger le corps politique; d'ailleurs... Mais n'anticipons point ſur ce que nous avons à faire ſentir ſur cette ville, qui ſera toujours chere à un Gouvernement dont la tête eſt auſſi diſproportionnée que la Capitale l'eſt au Royaume.

CHAPITRE IV.

Physionomie de la grande Ville.

VOULEZ-VOUS juger Paris physiquement? Montez sur les tours de Notre-Dame. La ville est ronde comme une citrouille; le plâtre qui forme les deux tiers matériels de la ville, & qui est tout-à-la-fois blanc & noir, annonce qu'elle est bâtie de craie, & qu'elle repose sur la craie. La fumée éternelle qui s'éleve de ces cheminées innombrables, dérobe à l'œil le sommet pointu des clochers; on voit comme un nuage qui se forme au-dessus de tant de maisons, & la transpiration de cette Ville est pour ainsi dire sensible.

La riviere qui la partage, la coupe presque réguliérement en deux portions égales; mais les édifices se portent depuis quelques années du côté du nord.

Je passerai sous silence sa position topographique, ainsi que la description de ses édifices, de ses monuments, de ses curiosités en tout genre; parce que je fais plus de cas du tableau de l'esprit & du caractere de ses habitants, que de toutes ces nomenclatures qu'on trouvera dans les *Etrennes mignonnes*. C'est au moral que je me suis attaché; il ne faut que des yeux pour voir le reste.

Je dois seulement considérer que son ciel en général est sujet à la plus grande inconstance, & beaucoup plus humide que froid. L'eau de la Seine est légérement purgative; & l'on dit proverbialement, *qu'elle sort de la cuisse d'un Ange.* La fibre y est molle & détendue; l'épaisseur de l'ath-

mosphere en relâche le ton, & les couleurs vives sont rares sur les visages.

Le quartier le plus sain est le Fauxbourg Saint-Jacques, habité par le petit peuple; & le quartier le plus mal-sain, est celui de la Cité.

Pourquoi cette superbe Ville n'est-elle pas située au lieu où est Tours? Elle seroit d'ailleurs au centre du Royaume. Le beau ciel de la Touraine seroit plus convenable à sa population. Placée sur les bords de la Loire, elle auroit des avantages infinis qu'elle n'a pas, & que les richesses & le travail ne sauroient lui apporter.

Ses environs sont variés, charmants, délicieux; c'est la nature cultivée, sans que l'art l'étouffe. On y trouve une foule de jardins, d'allées, de promenades, qu'on ne trouve que près de la Capitale. A quatre lieues à la ronde, tout est orné par les mains de l'opulence; & le cultivateur qui en féconde les terres, n'est pas absolument malheureux.

Mais on ne sauroit aussi, à huit ou dix lieues à la ronde, tirer un coup de fusil. *Les plaisirs du Roi* & les terres des Princes ont envahi tous les droits de chasse. Les loix arbitraires faites à ce sujet, portent une empreinte de sévérité, pour ne pas dire de cruauté, qui contraste avec les autres loix du Royaume. Tuer une perdrix, devient un délit que les galeres seules peuvent expier. Les gardes-chasses poursuivent les braconniers avec plus de vigilance & d'ardeur, que la maréchaussée ne poursuit les voleurs & les assassins. Enfin, les gardes-chasse tuent, & (chose épouvantable!) ces meurtres demeurent impunis. Oserai-je dire qu'on les a vus récompensés, & par un Prince qui d'ailleurs passe pour humain?

Les Princes sont durs, inexorables, sur l'ar-

ticle de la chaſſe, & exercent une véritable tyrannie.

CHAPITRE V.

Les Carrieres.

POUR bâtir Paris dans ſon origine, il a fallu prendre la pierre dans les environs ; la conſommation n'en a pas été mince. Paris s'agrandiſſant, on a bâti inſenſiblement les fauxbourgs ſur les anciennes carrieres ; de ſorte que tout ce qu'on voit en-dehors, manque eſſentiellement dans la terre aux fondements de la ville ; de-là les concavités effrayantes qui ſe trouvent aujourd'hui ſous les maiſons de pluſieurs quartiers ; elles portent ſur des abymes. Il ne faudroit pas un choc bien conſidérable, pour ramener les pierres au point d'où on les a enlevées avec tant d'effort. Huit perſonnes enſevelies dans un gouffre de cent cinquante pieds de profondeur, & quelques autres accidents moins connus, ont excité enfin la vigilance de la Police & du Gouvernement ; & de fait, on a étayé en ſilence les édifices de pluſieurs quartiers, en leur donnant dans ces obſcurs ſouterreins un appui qu'ils n'avoient pas.

Tout le fauxbourg Saint-Jacques, la rue de la Harpe, & même la rue de Tournon, portent ſur d'anciennes carrieres, & l'on a bâti des pilaſtres pour ſoutenir le poids des maiſons. Que de matiere à réflexions, en conſidérant cette grande ville formée, ſoutenue par des moyens abſolument contraires! ces tours, ces clochers, ces voûtes des temples, autant de ſignes qui diſent à l'œil : ce que nous voyons en l'air, manque ſous nos pieds,

CHAPITRE VI.

Où eſt le Gouvernement féodal?

CETTE nobleſſe qui vivoit il y a deux cents ans dans ſes châteaux, répugnoit à venir dans la grande ville. Auſſi que n'a-t-on pas fait en France pour lui faire déſerter les donjons épars qu'elle habitoit dans les campagnes ? De-là elle bravoit ſouvent des ordres arbitraires; elle avoit un rang : mais lorſque les graces du Souverain ne ſe ſont plus manifeſtées que dans tel bureau; lorſqu'un point unique, attractif & central s'eſt établi, où tout ce qui étoit dans le cercle devoit aboutir, il a fallu quitter les antiques châteaux. Ils ſont tombés en ruine, & avec eux la force des Seigneurs. On les a étourdis avec toute la pompe qui environne les Cours; on a inſtitué des fêtes pour les amollir. Les femmes, qui vivoient dans la ſolitude & dans les devoirs de l'économie domeſtique, ſe ſont trouvé flattées d'attirer les regards. Leur coquetterie, leur ambition naturelle y ont trouvé leur compte; elles ont brillé près du trône, à raiſon de leurs charmes. Il a fallu que leurs eſclaves ne s'éloignaſſent point du ſéjour de leur puiſſance; elles ſont devenues les reines de la ſociété, & les arbitres du goût & des plaiſirs. Elles ont vu avec indifférence leurs peres, leurs époux, leurs fils humiliés, pourvu qu'elles continuaſſent à s'agiter dans le tourbillon des Cours; elles ont transformé de pures bagatelles en importantes affaires; elles ont créé le coſtume, l'étiquette, les modes, les parures, les préférences, les conventions puériles; enfin elles ont renforcé la pente à l'eſclavage. Les hommes conduits, di-

rigés par elles, peut-être à leur insu, n'ont plus eu d'autre ressource que de tendre des mains avides autour du dispensateur des graces & de l'argent. L'art de faire fortune a été l'art du courtisan ; le Monarque a mis a profit cette tendance de la noblesse, si utile à l'agrandissement de son pouvoir ; il a arraché aux peuples tout l'or qu'il pouvoit leur enlever, pour le donner à ses courtisans transformés en serviteurs attentifs.

Les héritages de l'antique noblesse sont donc vénus se métamorphoser à Paris en diamants, en dentelles, en plats d'argent, en équipages somptueux. Le dépérissement de l'agriculture s'est fait sentir ; le trône a reçu plus d'éclat, & le bien de l'Etat en a souffert : mais si les intérêts du corps politique ont reçu des dommages considérables par l'établissement des grandes villes, quelques particuliers ont eu de rares privileges. Ils ont joui de tous les arts rassemblés ; de toutes les ressources, & les plus promptes ; de toutes les commodités, & les plus douces ; de tout ce qui peut enfin embellir la vie, diminuer les maux de la nature, affermir la joie, la santé & le bonheur.... Quelques particuliers ;.... mais la nation en gros !....

CHAPITRE VII.

Patrie du vrai Philosophe.

C'EST dans les grandes villes que le Philosophe lui-même se plaît, tout en les condamnant ; parce qu'il y cache mieux qu'ailleurs sa médiocre fortune ; parce qu'il n'a pas du moins à en rougir ; parce qu'il y vit plus libre, noyé dans la foule ; parce qu'il y trouve plus d'égalité dans la con-

fusion des rangs ; parce qu'il y peut choisir son monde, & se dérober aux sots & aux importuns, que l'on n'évite point dans les petits endroits.

Il y trouve aussi une plus ample matiere à réflexions : des scenes journalieres ajoutent à ses nombreuses expériences ; la diversité des objets fournit à son génie l'aliment qui lui convient ; il blâmera la folie des hommes qui dédaignent les plaisirs champêtres, mais il partagera leurs folies.

A dix-huit ans, quand j'étois plein de force, de santé & de courage, & j'étois alors très-robuste, je goûtois beaucoup le systême de Jean-Jacques Rousseau. Je me promenois en idée dans une forêt, seul avec mes propres forces, sans maître & sans esclaves, pourvoyant à tous mes besoins. Le gland des chênes, les racines & les herbes ne me paroissoient pas une mauvaise nourriture. L'extrême appetit me rendoit tous les végétaux également savoureux. Je n'avois pas peur des frimats ; j'aurois bravé, je crois, les horreurs du Canada & du Groënland ; la chaleur de mon sang rejettoit les couvertures. Je me disois dans ma pensée : là, je ne serois point enchaîné dans ce cercle de formalités, de chicanes, de minucies, de politique fine & versatile. Libre dans mes penchants, je leur obéirois sans offenser les loix, & je serois heureux sans nuire ni à l'avarice ni à l'orgueil d'aucun être.

Mais quand cette premiere fougue du tempérament fut ralentie ; quand, familiarisé à vingt-sept ans avec les maladies, avec les hommes, & encore plus avec les livres, j'eus plusieurs sortes d'idées, de plaisirs & de douleurs ; quand j'appris à connoître les privations & les jouissances ; plus foible d'imagination, parce que je l'avois enrichie & amollie par les arts, je trouvai le systême de

Jean-Jacques moins délectable. Je vis qu'il étoit plus commode d'avoir du pain avec une petite piece d'argent, que de faire des chasses de cent lieues pour attraper du gibier. Je sus bon gré à l'homme qui me faisoit un habit, à celui qui me voituroit à la campagne, au cuisinier qui me faisoit manger un peu par-de-là le premier appetit, à l'auteur qui avoit fait une piece de Théâtre qui me faisoit pleurer, à l'architecte qui avoit bâti la maison commode où je trouvois bon feu dans l'hyver, & des hommes agréables qui m'enseignoient mille choses que j'ignorois.

Alors je vis les sociétés sous un autre jour, & je me suis dit : Il y a moins de servitude & de misere à Paris que dans l'état sauvage, même pour les plus infortunés, qui participent ou peuvent participer aux bienfaits des arts ; ou du moins il n'y a point de milieu, & il faut être tout-à-fait un homme errant dans les bois, ou il faut vivre à Paris dans la bonne compagnie, c'est-à-dire, dans celle que je fréquente ; car chacun appelle ainsi la société qu'il s'est choisie.... Je pensois cela. Attendez, lecteur, jusqu'à la fin du livre, pour savoir si je pense encore de même.

CHAPITRE VIII.

De la Conversation.

Avec quelle légéreté on balotte à Paris les opinions humaines ! Dans un souper, que d'arrêts rendus ! On a prononcé hardiment sur les premieres vérités de la métaphysique, de la morale, de la littérature & de la politique : l'on a dit du même homme, à la même table, à droite, qu'il est un aigle,

aigle, à gauche qu'il eſt un oiſon. L'on a débité du même principe, d'un côté, qu'il étoit inconteſtable, de l'autre qu'il étoit abſurde. Les extrêmes ſe rencontrent, & les mots n'ont plus la même ſignification dans deux bouches différentes.

Mais ſur-tout avec quelle facilité on paſſe d'un objet à un autre, & que de matieres on parcourt en peu d'heures ! Il faut avouer que la converſation à Paris eſt perfectionnée à un point dont on ne trouve aucun exemple dans le reſte du monde. Chaque trait reſſemble à un coup de rame tout à la fois léger & profond. On ne reſte pas long-temps ſur le même objet; mais il y a une couleur générale qui fait que toutes les idées rentrent dans la matiere dont il eſt queſtion. Le pour & le contre ſe diſcutent avec une rapidité ſinguliere. C'eſt un plaiſir délicat qui n'appartient qu'à une ſociété extrêmement policée, qui a inſtitué des regles fines toujours obſervées. L'homme qui n'a point ce tact, avec de l'eſprit d'ailleurs, eſt auſſi muet que s'il étoit ſourd.

On ne ſait par quelle tranſition rapide on paſſe de l'examen d'une comédie, à la diſcuſſion des affaires des Inſurgents; comment on parle à la fois d'une mode & de Boſton, de Deſrues & de Franklin. L'enchaînure eſt imperceptible; mais elle exiſte aux yeux de l'obſervateur attentif. Les rapports, pour être éloignés, n'en ſont pas moins réels; & ſi l'on eſt né pour penſer, il eſt impoſſible alors de ne pas appercevoir que tout eſt lié, que tout ſe touche, & qu'il faut avoir une multitude d'idées pour enfanter une bonne idée. Les reflets, au moral comme au phyſique, ſe prêtent des lumieres mutuelles.

Rien de plus délicieux que de ſe promener, pour ainſi dire, au milieu des penſées diverſes de ſes voi-

ſins ; de voir ſi ſouvent l'habit qui parle encore plus que l'homme. Tel ne vous répond pas, qui répond à ſa propre penſée, & n'en répond que mieux. Le geſte, au-lieu du diſcours, eſt quelquefois remarquable ; mille faits particuliers ſuppléent au défaut de la mémoire & de la lecture ; & la connoiſſance des hommes & des choſes s'apprend mieux dans un cercle que dans les meilleurs Livres.

CHAPITRE IX.

La nouvelle Athenes.

PARIS repréſente l'ancienne Athenes. On vouloit être loué des Athéniens ; on ambitionne aujourd'hui le ſuffrage de la Capitale de France. Alexandre, au moment qu'il combattoit Porus, s'écrioit : Que de fatigues pour être loué de vous, ô Athéniens ! Quel peuple étoit-ce donc que ces Athéniens, qui imprimoient au fond de l'Aſie le deſir de les intéreſſer ? Ou Alexandre étoit un fou d'une vanité outrée, ou Athenes étoit la premiere ville de l'univers.

Les trois hommes qui ont de mon temps occupé le plus conſtamment l'attention des Pariſiens cauſants, ſont le Roi de Pruſſe, Voltaire, & Jean-Jacques Rouſſeau. Il eſt incroyable le nombre d'admirateurs juſtes & paſſionnés qu'a obtenu le premier par ſes victoires, par ſa légiſlation, par ſes talents ſpirituels. J'avoue que je ſuis à la tête de ces admirateurs, & que depuis Céſar je ne connois point d'homme qui ait réuni plus de qualités.

Ainſi le mérite réel n'échappe point à un peuple qu'on taxe de frivolité : il ſait être conſtant dans ſon eſtime ; il reconnoît l'homme dans l'Europe,

qui mérite ſon hommage. Quel exemple pour celui qui ſera jaloux d'obtenir les mêmes ſuffrages ! Le Pariſien offre de la politeſſe & des égards à toutes les Têtes couronnées ; mais il réſerve ſon admiration & ſon reſpect pour le Monarque vraiment digne de figurer ſur un trône. Les Pariſiens déſignent déja quelques autres noms de Souverains à la gloire ; mais c'eſt au temps qu'il appartient de donner à l'éclat de leur renommée naiſſante, cette maturité qui en aſſure le poids & l'étendue.

CHAPITRE X.

Jouiſſances.

Un citadin riche trouve à ſon réveil les marchés fournis de tout ce que cent mille hommes ont pu ramaſſer à cinquante lieues à la ronde, pour flatter ſes goûts. Il n'a que l'embarras du choix. Tout abonde ; & pour quelques pieces d'argent, il mangera le poiſſon délicieux, l'huître verte, le faiſan, le chapon & l'ananas, qui croiſſent ſéparément ſur des terreins oppoſés. C'eſt pour lui que le vigneron renonce à boire le jus bienfaiſant qu'il garde ſoigneuſement pour une bouche étrangere : c'eſt pour lui que les eſpaliers ſont taillés par des mains adroites & vigilantes. Veut-il charmer ſa douce oiſiveté ? le peintre lui apporte ſon tableau ; les ſpectacles lui offrent leur muſique, leurs drames, leurs aſſemblées brillantes. Il faut qu'il ſoit bien né pour l'ennui, s'il ne trouve à varier ſes amuſements. Il eſt des ouvriers de ſenſualité, qui décorent la coupe de la volupté, & qui ſavent raffiner des plaiſirs déja jugés exquis.

CHAPITRE XI.

Dangers.

MAIS malheur au cœur neuf & innocent, échappé de la Province, qui, sous prétexte de se perfectionner dans quelqu'art, ose visiter sans mentor & sans ami cette ville de séduction! Les pieges de la débauche qui usurpe insolemment le nom de volupté, vont l'environner de toutes parts. A la place du tendre amour, il ne rencontrera que son simulacre. Le mensonge de la coquetterie, les artifices de la cupidité sont substitués aux accents du cœur, aux flammes du sentiment; le plaisir est vénal & trompeur. Ce jeune homme qui a quitté un pere, une mere, une amante, plongé dans une multitude confuse, sera heureux s'il ne perd quelquefois que sa santé; si échappant à la ruine de ses forces, il ne va pas grossir le troupeau de ces ames sans vigueur & sans nerf, qui ne sont plus livrées qu'à un mouvement machinal. Ainsi tout est compensé; & pour acquérir des connoissances rares ou neuves, il en coûte cher quand on veut toucher *à l'arbre de la science.*

Il y auroit une piece de théâtre très-morale à faire, *le Pere de Province.* Un malheureux pere, souvent abusé par une perspective décevante, combat mollement les desirs de son fils, lui ouvre la route de la Capitale, séduit le premier par l'idée d'une prochaine fortune. Le fils part avec un cœur rempli des vertus filiales; mais la contagion va le saisir. Bientôt le pere infortuné ne reconnoîtra plus le fils dans lequel il se complaisoit. Celui-ci aura appris à tourner en ridicule les vertus qui lui étoient

les plus cheres; & tous les liens qui l'attachoient à la maison paternelle, il les aura oubliés ou brisés, parce qu'il aura vu la ville où ces nœuds sont si légers qu'ils n'y existent plus, ou qu'ils y sont tournés en ridicule.

CHAPITRE XII.

Avantages.

C'EST à Paris que l'on trouve les ressources que l'on chercheroit vainement dans les Provinces pendant plusieurs années. On a bien raison de dire que la fortune est aveugle : car une simple recommandation vous pousse quelquefois beaucoup plus loin que les travaux les plus assidus. Tout dépend quelquefois de la premiere maison où vous entrez.

O jeune homme ! tandis que ton visage est frais, va caresser la fortune. Elle est femme, elle chérit les premieres années de la vie humaine : si tu attends plus tard, tu ne seras point favorisé.

Mais il y a une si grande presse dans le temple de la fortune, rempli d'ambitieux ! Ils se coudoyent & se croisent mutuellement dans leur marche. Il faut se faire jour à travers le flux & le reflux. A peine a-t-on vaincu la foule prodigieuse des obstacles, à peine a-t-on mis un pied devant l'autel de la déesse, qu'on se trouve avoir la barbe grise, & qu'il faut tout abandonner. Je n'ai jamais fait un pas vers l'idole : aussi suis-je toujours à la même distance ; & il est trop tard aujourd'hui pour avancer.



CHAPITRE XIII.

Esprit raffiné.

PEUT-ÊTRE y a-t-il dans la Capitale vraiment trop de ce qu'on appelle esprit. On justifie tout, & le vice même. Notre malice, c'est-à-dire, le raffinement de nos passions, l'art de les justifier, auroit-elle pour mesure l'étendue donnée à notre faculté de penser? Notre raison perfectionnée nous apprendroit-elle en même-temps à perfectionner le vice? Ne nous servirions-nous pas d'une logique ingénieuse, pour voiler l'artifice, & le progrès de nos goûts intéressés? Ne deviennent-ils pas plus attrayants, plus tyranniques par la méthode même qui nous apprend ces subtilités? Quoi, la science seroit accompagnée d'un poison subtil! Je crains d'approfondir cet objet. Non, la science vraie est bonne. Il y en a de fausses, & ce sont celles-là qui excitent la cupidité; il en est d'innocentes dans les siecles les plus corrompus.

CHAPITRE XIV.

Pour qui les arts? Hélas!

TANDIS que l'imagination cherche & invente, se consume dans son vol actif & soutenu; tandis que le bon sens médite, calcule, que l'esprit de sagacité perfectionne... C'est donc pour que l'indolence jouisse dédaigneusement de tous ces arts créés avec tant de travaux!

Cela est bien triste à penser. Quoi! tout est fait

pour l'œil de la molleſſe, pour les plaiſirs du voluptueux oiſif! Quoi! c'eſt pour le réveiller de ſa léthargie & de ſon ennui, que les nobles enfants des arts mettent au jour leurs admirables productions!

CHAPITRE XV.

Au plus pauvre la beſace.

TOUTES les charges, les dignités, les emplois, les places civiles, militaires & ſacerdotales ſe donnent à ceux qui ont de l'argent. Ainſi la diſtance qui ſépare le riche du reſte des citoyens s'accroît chaque jour, & la pauvreté devient plus inſupportable par la vue des progrès étonnants du luxe qui fatigue les regards de l'indigent. La haine s'envenime, & l'Etat eſt diviſé en deux claſſes; en gens avides & inſenſibles, & en mécontents qui murmurent. Le légiſlateur qui trouvera le moyen de hacher les propriétés, de diviſer & ſubdiviſer les fortunes, ſervira merveilleuſement l'Etat & la population. Telle eſt la penſée féconde de Monteſquieu, revêtue de cette expreſſion ſi heureuſe : *En tout endroit où deux perſonnes peuvent vivre commodément, il ſe fait un mariage.*

Les richeſſes accumulées ſur quelques têtes, enfantent ce luxe ſi dangereux pour celui qui en jouit & pour celui qui l'envie. Ces mêmes richeſſes réparties d'une maniere moins inégale, au-lieu du poiſon deſtructeur que produit le faſte, ameneroient l'aiſance, mere du travail & ſource des vertus domeſtiques. Tout Etat où les fortunes ſont à-peu-près au même niveau, eſt tranquille,

fortuné, & femble faire un tout. Telle eft de nos jours la Suiffe. Tout autre Etat porte un principe de difcorde & de divifion éternelle. L'un fe vend, l'autre achete, & tous deux font avilis. Je n'entends pas parler de cette égalité qui n'eft qu'une chimere; mais les énormes propriétés nuifent au commerce & à la circulation. Tout l'argent eft d'un côté, & le fuc vital s'égare au-lieu de féconder toutes les branches de l'arbre. Que de talents éclipfés faute de quelques pieces d'argent! S'il eft confidéré comme une femence productive, les trois quarts & demi des citoyens en font privés, & languiffent toute leur vie fans pouvoir déployer leurs propres facultés.

Rien ne me fait plus de plaifir que de voir l'héritier d'un millionnaire dépenfer en peu d'années les biens immenfes que fon pere avare & dur avoit amaffés. Car fi le fils étoit avare comme le pere, à la troifieme génération le defcendant poffréderoit dix fois la fortune de fon bifaïeul, & vingt hommes de cette efpece engloberoient toutes les richeffes d'un pays. L'origine de tous les maux politiques doit s'attribuer à ces fortunes immenfes, accumulées fur quelques têtes. Cette funefte inégalité fait naître d'un côté les attentats de l'opulence, & de l'autre les crimes obfcurs de l'indigence. Elle enfante une guerre inteftine qui a beaucoup de reffemblance avec la guerre civile: elle infpire aux uns une haine d'autant plus active qu'elle eft cachée, & aux autres un orgueil intolérable, qui devient cruel. Tout état qui favorifera par fes loix cette injufte difproportion, n'a qu'à étendre fon code pénal. Dès qu'il y aura de nombreux palais, il faudra bâtir de vaftes prifons. Tout état, au contraire, attentif à divifer les héritages, à faire defcendre le fuc nourricier dans

toutes les branches, aura moins de délits à punir. La loi Romaine, qui défendoit qu'aucun Romain pût posséder au-delà de 500 arpents de terre, étoit une loi très-sage. Une loi qui, parmi nous, examineroit, à sa mort, la vie d'un très-riche propriétaire, par quels moyens il a amassé sa fortune, & qui rendroit aux pauvres de l'Etat ce qui paroîtroit avoir excédé les gains légitimes, semblera chimérique, mais n'en seroit pas moins excellente.

CHAPITRE XVI.

Manque de signes.

MONTESQUIEU a dit : *Tout va bien lorsque l'argent représente si parfaitement les choses, qu'on peut avoir les choses dès qu'on a l'argent; & lorsque les choses représentent si bien l'argent, qu'on peut avoir l'argent dès qu'on a les choses.* Voilà une de ces vérités fécondes, qui devroit être méditée par les administrateurs des Etats, & par les hommes en place; mais ils ne lisent pas Montesquieu.

Que de choses *invendues* faute d'un signe assez multiplié! & que de choses *à vendre*, qui ne se *vendent point!* A peine les journaliers trouvent-ils tout de suite un argent tout prêt.

Pour un acheteur qui puisse payer comptant, cinquante autres vous offriront des billets. C'est donc un *grand vice*, de n'avoir pour signe d'échanges que des *métaux*. Il manque au vœu de Montesquieu son accomplissement. Il est difficile de vendre, & très-difficile de se vendre. Beaucoup d'hommes restent sans emploi : les travaux

privés languiſſent ; les travaux publics ne vont pas mieux. Tout indique donc le défaut preſqu'abſolu des ſignes d'échanges : tout néceſſite aujourd'hui une *banque* qui verſe une multitude de ſignes repréſentatifs, parce qu'il y a obſtruction *caractériſée* dans la circulation. On a donc un beſoin preſſant de ces ſignes qui repréſentent toute eſpece de valeur avec une parfaite égalité. Sans la rapidité des échanges, la vie du corps politique languit, & nous languiſſons.

Des billets de banque, c'eſt-à-dire, un *papier-monnoie*, qui proportionneroit l'abondance des ſignes à la multitude des choſes invendues, & qui ſont à vendre, peut ſeul parer aux beſoins multipliés de la Capitale, parce que l'abondance des ſignes doit répondre à l'abondance des beſoins; & nous ſommes dévorés de beſoins.

Les lumieres répandues ſur ces objets, & qu'on veut méconnoître, atteſtent que cette banque ne pourroit avoir rien de commun avec le mépriſable papier de Law. C'eſt ſon empyriſme même qui ſervira à nous éclairer; c'eſt l'abus outré qu'il a fait de ce remede, qui nous le rendra ſain & utile. Qu'on ſonge à l'activité qu'il imprima, & au bien momentané qu'il fit dans ſon extravagance. Aujourd'hui, que la raiſon publique préſide à tout calcul, & que le calcul ne ſauroit s'égarer, il n'y a qu'une terreur enfantine qui puiſſe interdire en France ce *papier-monnoie*, dont l'abſence empêche le Royaume de profiter de tous ſes avantages.

Je ſais qu'il n'eſt pas poſſible en ce point d'imiter l'Angleterre, parce qu'il y aura toujours une énorme différence entre une dette nationale & une dette royale; mais on pourroit créer, non les billets d'Etat de Law, mais des billets de banque,

dans une proportion ſage, modérée, & qui circuleroient ſous l'œil du Gouvernement, qui conſentiroit alors à jouir de la richeſſe publique, ſans porter la main à la machine qui mettroit en action cette banque nationale.

On s'étonnera un jour de notre inattention & de nos préjugés aveugles & opiniâtres, qui rejettent les moyens les plus ſimples, les plus ſouples & les plus féconds pour la grande proſpérité du Royaume. Le parchemin des contrats n'eſt point le *papier-monnoie*; il en eſt l'oppoſé. Un emprunt royal n'eſt pas le ſigne réproductif.

CHAPITRE XVII.

Argenterie.

Et au milieu de cet incroyable manque de ſignes, ce que Paris renferme en meubles d'or & d'argent, en bijoux, en vaiſſelle plate, eſt immenſe. Cette richeſſe néanmoins eſt nulle & oiſive.

Ajoutez ce que les Egliſes contiennent d'argenterie : ce ſont des monceaux de métal. Les temples & leurs décorations ont coûté horriblement cher à la patrie. Et comment le culte ſimple fondé par les Apôtres, a-t-il pu ſe convertir en un luxe?

Calculez enſuite ce que les fabriques de galons, les étoffes de ſoie, or & argent, emportent de ces précieuſes matieres.

Dans les maiſons des particuliers, vous voyez des pyramides de vaiſſelle plate. On ſe plaint de la diſette des eſpeces monnoyées, & voilà que nous avons dénaturé nos richeſſes pour les métamorphoſer en meubles.

On ne peut faire aucune entrepriſe, aucun tra-

vail, ſans une ſomme d'argent monnoyé ; & tout ſe prend néanmoins ſur cette même ſomme, & on l'enleve, & on l'attire par tous les moyens imaginables, & il n'en reſte plus entre les mains des particuliers ; & cette richeſſe métallique, qui dort à côté de nous, devient une richeſſe ſtérile, parce qu'elle n'a aucun cours ! Et comment ſubvenir enſuite aux dépenſes extraordinaires, lorſqu'on ne fait que ſe ſervir des mêmes écus, les pomper & les repomper ; c'eſt-à-dire, ſubſtituer l'action la plus difficile & la plus fatigante, à une création ſimple & aiſée ?

Nous avons des biens immenſes, & nous ſommes toujours dans la détreſſe, parce que nous ne ſavons pas doubler notre puiſſance en créant les ſignes de notre richeſſe métallique : ce qui nous empêche de donner aux terres des préparations nouvelles, de perfectionner les arts, d'augmenter la population, & de nous rendre reſpectables à nos voiſins.

Ayons toujours des tabatieres d'or, des étuis d'or, des ſur-touts d'argent, des anges, des ſaints d'argent, des vierges d'argent, & point de papier-monnoie, & bientôt nous nous trouverons pauvres ; car la Fontaine nous l'a dit : *Mettez une pierre à la place ; elle vous vaudroit tout autant.*

L'or & l'argent qui ne circulent pas, c'eſt-à-dire, qui n'enfantent pas les ſignes qu'ils peuvent enfanter, ſont comme s'ils étoient enfouis dans les mines de la terre. Une prompte & rapide circulation manque à nos finances, & encore plus à notre commerce.

Au-lieu de tous ces emprunts en groſſes & fortes ſommes qui ne ſont utiles qu'aux riches, il auoit fallu un papier-monnoie utile aux claſſes in-

ſérieures, parce que le rôle qu'il joue ouvre une infinité de branches d'induſtrie, toujours inconnues aux Gouvernements qui ne doublent pas leurs richeſſes avec des billets.

CHAPITRE XVIII.

Gaieté.

On ne trouve plus chez les Pariſiens cette gaieté qui les diſtinguoit, il y a ſoixante ans, & qui formoit pour l'étranger l'accueil le plus agréable & le compliment le plus flatteur. Leur abord n'eſt plus ſi ouvert, ni leur viſage auſſi riant. Je ne ſais quelle inquiétude a pris la place de cette humeur enjouée & libre, qui atteſtoit des mœurs plus ſimples, une plus grande franchiſe, & une plus grande liberté. On ne ſe réjouit plus en compagnie. L'air ſérieux, le ton cauſtique, annoncent que la plupart des habitants rêvent à leurs dettes, & ſont toujours aux expédients.

Les dépenſes qu'entraînent le luxe & la manie des ſuperfluités, ont rendu tout le monde pauvre, & l'on s'intrigue perpétuellement pour parer aux fraix de repréſentation.

Affaires, embarras, ſervitudes, projets; tout cela ſe lit ſur les viſages. Dans une ſociété de vingt perſonnes, dix-huit s'occupent des moyens d'avoir de l'argent, & quinze n'en trouveront point.

Les ris naiſſent de la modération des deſirs : on ne la connoît plus : on tombe dans la réſerve, de-là dans la ſéchereſſe, & l'abus de l'eſprit vient encore retrécir les cœurs. Les viſages voudroient ſe montrer épanouis; mais une vraie inquiétude trahit le tourment intérieur de l'ame. Si l'on jouit encore,

c'eſt dans des parties obſcures & ſecretes, où l'on eſt ſeul, où le libertinage prend la place de la volupté ; on y eſt quelquefois diſtrait, jamais heureux.

CHAPITRE XIX.

Beſoins factices.

Ce n'eſt pas l'or qui pervertit une nation : il eſt pur & innocent chez un peuple où regne la ſimplicité ; il devient dangereux dès qu'il reçoit un prix extrême par l'appât des faux plaiſirs.

Lorſqu'on voit avec quelle fureur l'homme ſe précipite à Paris dans les frivolités du luxe, dès qu'il lui eſt offert ; à quel point il eſt devenu ardent pour ces prétendues jouiſſances dont nos aïeux ſe paſſoient ſi bien ; combien il a mis de recherches dans ce nouveau genre de délices, & comme il eſt devenu ſuperbe & dédaigneux pour tout ce qui n'eſt pas orné de ce brillant ſuperflu qui ne le rend que plus avide & plus inquiet ; on ne peut s'empêcher de craindre qu'il ne tourne abſolument en ridicule la vertu, la raiſon, la frugalité, la tempérance. On doit craindre que l'homme, dans cette ville, n'oublie tout-à-fait ſa propre dignité, & ne s'abaiſſe devant l'idole de la fortune, pour l'intérêt de ces mêmes voluptés qui ne ſont pas des beſoins, & qui commandent plus impérieuſement que ceux de la nature.



CHAPITRE XX.

Le Bourgeois.

PAR la même raiſon que l'on ne donne à la Haye que le nom de *village*, parce que cette ville n'eſt point murée, on pourroit appeller ainſi Paris, qui n'a point de murailles.

C'eſt le pays de tout le monde. Le Pariſien natif n'y a pas plus de privileges que le Chinois qui viendroit s'y établir. Si je diſois *mon droit de citoyen*, je ferois rire juſqu'aux Officiers municipaux.

Le Pariſien s'échauffe d'abord avec une eſpece de frénéſie. Le lendemain il tourne tout en ridicule, parce qu'il ne cherche que l'amuſement.

Il eſt tombé depuis près de cent ans dans une eſpece d'inſouciance ſur ſes intérêts politiques; poiſon moral, qui gâte les cœurs, énerve les entendements, atténue & fait trouver trop fort tout ce qui eſt énergique. On y a peur de tout ce qui eſt ſublime en tout genre.

On ſe borne au perſifflage ſuperficiel des ridicules, & l'on a rendu odieuſe la cenſure utile des vices.

Le Régent ayant bouleverſé toutes les fortunes, il y a ſoixante ans, a produit le même bouleverſement dans les mœurs : c'eſt à cette époque qu'a commencé l'oubli des vertus domeſtiques.

Le bourgeois eſt marchand; mais il n'eſt pas négociant. Livré à une conduite mercantile, les ſpéculations grandes & généreuſes lui échappent; il fait des affaires de tout. Il eſt vrai que la douane obſtrue & fatigue horriblement le commerce.

Dès qu'on eſt ſur le pavé de Paris, on voit bien que le peuple n'y fait pas les loix. Aucune commodité pour les gens de pied; point de trottoirs. Le peuple ſemble un corps ſéparé des autres ordres de l'Etat; les riches & les grands qui ont équipage, ont le droit barbare de l'écraſer ou de le mutiler dans les rues. Cent victimes expirent par année ſous les roues des voitures. L'indifférence pour ces ſortes d'accidents, fait voir que l'on croit que tout doit ſervir le faſte des grands. Louis XV diſoit : *Si j'étois Lieutenant de police, je défendrois les cabriolets.* Il regardoit cette défenſe comme au-deſſous de ſa grandeur.

Que l'on diſe à un tranquille habitant des Alpes, qu'il y a une ville où des citoyens pouſſent leurs chevaux à toute bride ſur le corps de leurs concitoyens, qu'ils en ſont quittes pour payer une légere ſomme, & qu'ils peuvent recommencer le lendemain; il taxera le Pariſien de menſonge, & n'oſera faire entrer dans ſa mémoire l'image de cette barbarie.

Le peuple eſt mou, pâle, petit, rabougri. On voit bien au premier coup-d'œil, que ce ne ſont pas là des républicains. A ceux-ci appartient un autre caractere qu'au ſujet d'un Monarque. Que celui-ci ſoit poli, ſybarite, ſans mœurs fortes, il n'a d'autre conſolation que les jouiſſances trompeuſes du luxe. Ce n'eſt que le républicain qui déploie cette rudeſſe, ce geſte tranchant, cet œil animé, qui conſervent l'énergie des ames, & ſoutiennent le patriotiſme.

Si le citoyen ne marche point ſur le pavé, la tête haute, prêt au pugilat, il perdra ſa valeur réelle : tant les vertus orgueilleuſes des Etats tiennent à une certaine rudeſſe ! Elle peut offenſer un œil efféminé; mais elle n'en eſt pas moins la ſauve-

garde

garde des Empires qui veulent rendre leurs forces reſpectables.

Le nerf, &, s'il faut le dire, l'inſolence du peuple, ſera toujours le gage de ſa franchiſe, de ſa probité, de ſon dévouement. Dès que le peuple ceſſe d'être agreſte & clamateur, il devient ſérieux, vain, débauché, pauvre, & conſéquemment avili.

J'aime mieux le voir, comme à Londres, ſe battre à coups de poings, & s'enivrer à la taverne, que de le voir, comme à Paris, ſoucieux, inquiet, tremblant, ruiné, n'oſant ſever la tête, livré aux plus laides Catins de l'univers, & inceſſamment prêt à faire banqueroute. Il eſt alors licencieux ſans liberté, diſſipateur ſans fortune, orgueilleux ſans courage; & la miſere & l'eſclavage vont le charger de leurs fers honteux.

Le bâton regne à la Chine; c'eſt la populace la plus timide, la plus lâche & la plus voleuſe de l'univers. A Paris, elle ſe diſperſe devant le bout d'un fuſil; elle fond en larmes devant les Officiers de la police; elle ſe met à genoux devant ſon chef: c'eſt un Roi pour toute cette canaille.

Elle croit que les Anglois mangent la viande toute crue; qu'on ne voit que des gens qui ſe noyent dans la Tamiſe, & qu'un étranger ne ſauroit traverſer la ville, ſans être aſſommé à coups de poings.

Tous les chapiers de la terraſſe des Tuileries, ou de l'allée du Luxembourg, ſont des anti-anglicans, qui ne parlent que de faire une deſcente en Angleterre, de prendre Londres, d'y mettre le feu, & qui, quoique jugés ſouverainement ridicules, n'ont guere ſur les Anglois des idées différentes de celles du beau monde.

Nous ne pouvons à Paris ni parler, ni écrire,

& nous nous passionnons à l'excès pour la liberté des Américains, placés à douze cents lieues de nous. Il ne nous est jamais arrivé, au milieu de ces applaudissements donnés à la guerre civile, de faire un retour sur nous-mêmes; mais le besoin de parler entraîne le Parisien, & les premieres classes comme les dernieres sont soumises à des préjugés déplorables & honteux.

Le Parisien a changé à bien des égards. Il étoit, avant le regne de Louis XIV, bien différent de ce qu'il est aujourd'hui. Les descriptions des Ecrivains, fidelles dans le temps où elles furent écrites, ne peuvent plus convenir à présent. Il a de l'esprit & des lumieres; il n'a plus ni force, ni caractere, ni volonté.

Le Parisien a le singulier talent de faire poliment une question désobligeante à un étranger. Il allie l'indifférence à la réception la plus gracieuse; il lui rend service sans l'aimer, & l'admire par mépris.

Le propos de ce danseur qui se nommoit immédiatement après un Monarque législateur, après un homme d'un esprit universel, & qui disoit: *Je ne connois que trois grands hommes*, *Fréderic*, *Voltaire & moi*, a été répété comme le propos d'un appréciateur, d'un distributeur de la renommée; & tout Parisien, jusqu'au faiseur de cabrioles, se croit en droit d'indiquer à la gloire les noms qu'elle doit couronner.



CHAPITRE XXI.

Population de la Capitale.

M. de Buffon (que je n'appellerai point le Comte de Buffon, car il y a tant de Comtes) soutient que la force de cette ville pour le maintien de sa population a augmenté depuis cent ans d'un quart, & que sa fécondité est plus que suffisante pour sa population. Chaque mariage, dit-il, produit quatre enfants. Il se fait chaque année environ quatre à cinq mille mariages, & le nombre des baptêmes monte à dix-huit, dix-neuf, & vingt mille. Ainsi ceux qui entrent à la vie, semblent égaler en nombre ceux qui en sortent; proportion qui a quelque chose d'admirable, & qui démontre à l'œil attentif un plan soutenu dans la circulation de la vie & de la mort.

Il meurt à Paris, année commune, vingt mille personnes environ; ce qui, selon le même observateur, paroît donner une population de sept cents mille ames, en comptant trente-cinq vivants pour un mort. Tous les grands hyvers augmentent cette mortalité. Elle s'est trouvée en 1709, de 30000, en 1740, de 24000.

D'après les mêmes observations, il naît à Paris plus de garçons que de filles, & il y meurt plus d'hommes que de femmes, non-seulement dans la proportion des naissances des mâles, mais encore considérablement au-delà de ce rapport. Car sur dix ans de vie courante, les femmes ont un an de plus que les hommes à Paris. Ainsi la différence est d'un neuvieme entre le sort final des hommes & des femmes dans cette Capitale, nommée par le petit

peuple, *le paradis des femmes*, le *purgatoire des hommes*, & *l'enfer des chevaux*.

Il y a des jours qu'il ſort des portes de la Capitale trois cents mille hommes à épaiſſes colonnes, dont ſoixante mille en équipages ou à cheval : il s'agit d'une réjouiſſance, d'une revue, d'une fête publique. Six heures après, cette foule immenſe ſe diſſipe ; chacun retourne chez ſoi. La place dont les limites étoient ſerrées, dont les barrieres étoient renverſées par l'affluence prodigieuſe du peuple qui crioit miſéricorde, ſe vuide, demeure nue & déſerte ; & de tant d'hommes aſſemblés & preſſés, chacun a ſon aſyle ou ſon trou à part.

Le jour de la promenade de Long-Champ, toute la ville ſort, quelque temps qu'il faſſe. C'eſt le jour marqué par l'uſage, pour faire voir à tout Paris ſon équipage, ſes chevaux & ſes laquais. On ne fait point la révérence à la promenade, comme dans un ſallon ; celle-là a un caractere de légéreté, que n'attraperoit jamais le plus leſte étranger.

Depuis le déſaſtre arrivé à la place de Louis XV, il y a dix années, où quinze à dix-huit cents perſonnes furent étouffées, à la ſuite d'un déplorable feu d'artifice, il y a beaucoup d'ordre & d'exactitude dans toutes les fêtes publiques, & l'on ne ſauroit donner que d'éloges à la vigilance & à l'adreſſe qui regnent en cette partie.

D'après cette affluence inconcevable qui étonne les yeux les plus accoutumés à ce ſpectacle, on ne ſera pas ſurpris d'apprendre que la ſeule ville de Paris rapporte au Roi de France près de cent millions par an, en y comprenant tout, les entrées, les dixiemes, les capitations, & toutes les impoſitions fiſcales, qui formeroient un dictionnaire. Cette épouvantable ſomme que produit un point ſi étroit, ſe renouvelle chaque année ; & ce n'eſt

pas ſans raiſon, que les Monarques François appellent la Capitale, *notre bonne ville de Paris.* C'eſt une bonne vache à lait. Sous le regne de Louis le Gros, les entrées de Paris rapportoient douze cents livres.

La Cour eſt fort attentive aux diſcours des Pariſiens : elle les appelle *les grenouilles.* Que diſent les grenouilles? ſe demandent ſouvent les Princes entr'eux. Et quand les grenouilles frappent des mains à leur apparition, ou au ſpectacle, ou ſur le chemin de Sainte-Genevieve, ils ſont très-contents. On les punit quelquefois par le ſilence. En effet, ils peuvent lire dans le maintien du peuple les idées qu'on a ſur leur compte. L'allégreſſe ou l'indifférence publique ont un caractere bien marqué. L'on prétend qu'ils ſont ſenſibles à la réception de la Capitale, parce qu'ils ſentent confuſément que dans cette multitude il y a du bon ſens, de l'eſprit, & des hommes en état de les apprécier, eux & leurs actions. Or ces hommes, on ne ſait trop comment, déterminent le jugement de la populace.

La police a ſoin, dans certaines circonſtances, de payer de fortes gueules qui ſe répandent dans différents quartiers, afin de mettre les autres en train, ainſi qu'elle ſoudoie des *chianlis* pendant les jours gras; mais les vrais témoignages de l'allégreſſe publique, ainſi que du contentement du peuple, ont un caractere que rien n'imite.

On en eſt au dixieme plan de Paris; mais il déborde toujours ſes limites : la clôture n'en eſt pas encore fixée, & ne ſauroit l'être.

Je m'égare, je me perds dans cette ville immenſe; je ne reconnois plus moi-même les quartiers nouveaux. Les marais qui produiſent les légumes, reculent & font place à des édifices. Voilà

Chaillot, Paſſy, Auteuil bien liés à la Capitale. Encore un peu, Sêve y touche ; & ſi l'on prolonge d'ici à un ſiecle juſqu'à Verſailles, de l'autre côté à Saint-Denis, & du côté de Picpus à Vincennes, ce ſera là pour le coup une ville plus que Chinoiſe.

CHAPITRE XXII.

Voiſinage.

On eſt étranger à ſon voiſin, & l'on n'apprend quelquefois ſa mort que par le billet d'enterrement, ou parce qu'on le trouve expoſé à la porte quand on rentre le ſoir. Deux hommes célebres peuvent vivre vingt-cinq ans dans cette ville ſans ſe connoître, ni ſe rencontrer. Votre adverſaire, votre ennemi ſera comme inviſible pour vous ; car en entrant dans une maiſon, vous ſaurez d'avance s'il y eſt ou s'il n'y eſt pas. Il ne tient qu'à vous de ne voir jamais ſa face. Auſſi les parents les plus proches, quand ils ſont brouillés, quoique demeurant dans la même rue, ſont à mille lieues l'un de l'autre.

On rapporte l'hiſtoie de Dom Jacques Martin, Bénédictin. M. Deſlandes, Auteur de *l'Hiſtoire critique de la Philoſophie*, avoit critiqué ſes ouvrages. Dom Martin, qui ſupportoit impatiemment la cenſure, ſe répandoit en invectives furieuſes contre M. Deſlandes. Comme celui-ci avoit l'eſprit doux, liant & honnête, une Dame imagina de faire goûter à D. Martin ce même homme contre lequel il déclamoit avec tant de violence. M. Deſlandes prit le nom d'Olivier, & dîna ſouvent avec lui. Il mettoit la converſation ſur le chapitre de M. Deſlandes ; & Dom Martin de s'écrier : *Vous êtes un homme, vous, plein de ſcience*

& d'esprit, qui raisonnez avec une justesse infinie; mais ce Deslandes est bien l'homme du monde le plus ignorant & le plus pitoyable. Cette scene étoit des plus divertissantes, & je ne doute point qu'elle ne se renouvellât entre les Auteurs qui se montrent les plus acharnés l'un & l'autre, pour quelques atteintes portées à leur amour-propre.

On avoit proposé à Elie-Catherine Fréron, dont la physionomie n'étoit pas connue de François-Marie Arouet de Voltaire, d'aller à Ferney rendre une visite à ce grand Poëte, sous un nom supposé; mais Fréron ne prit pas sur lui-même, de jouer un tour semblable à l'Auteur de l'*Ecossaise*.

Voltaire fuyoit Piron dans cette immense ville; il redoutoit ses sarcasmes : il lui échappa tant qu'il fut à Paris; & la rencontre que plusieurs plaisants attendoient & provoquoient, n'eut jamais lieu.

L'amitié n'y a pas l'ardeur qui distingue les haines si violentes dans les petites villes, parce qu'on échappe à son ennemi & à son adversaire; & ne le voyant plus, on l'oublie.

L'animosité est passagere, ainsi que l'amour; & les passions en général, soit en bien, soit en mal, n'ont pas ce caractere de profondeur qui les rend sublimes ou redoutables.

CHAPITRE XXIII.

Des Cheminées.

L'USAGE habituel que l'homme fait du feu, dit M. de Buffon, ajoute beaucoup à cette température artificielle, dans tous les lieux où il habite en nombre. A Paris, dans les grands froids, les thermometres au fauxbourg Saint Honoré mar-

quent deux ou trois degrés de froid de plus qu'au fauxbourg Saint-Marceau, parce que le vent du nord se tempere en passant sur les cheminées de cette grande ville.

La consommation de bois est devenue effrayante, & menace, dit-on, d'une prochaine disette. Celui qui a inventé le flottage du bois, mériteroit d'avoir une statue dans l'Hôtel-de-Ville; mais les Echevins aiment mieux y montrer leur figure en perruque, roide & agenouillée. Cependant, sans cet inventeur heureux, la Capitale n'auroit jamais pris un tel accroissement.

Ce bois que le fleuve amene, & qu'on entasse en piles hautes comme des maisons (1), disparoîtra dans l'espace de trois mois. Vous le voyez en pyramides quarrées ou triangulaires, qui vous dérobent la vue des environs : il sera mesuré, porté, scié, brûlé, & il n'y aura plus que la place.

Autrefois, ce qui composoit le domestique se chauffoit à un foyer commun; aujourd'hui la femme-de-chambre a sa cheminée, le précepteur a sa cheminée, le maître-d'hôtel a sa cheminée, &c. (2).

Ceux même qui se piquent de politesse, ne s'abstiennent pas aujourd'hui, même en présence des Dames, de se chauffer indécemment les mains & le dos, & de dérober la chaleur & la vue du

---

(1) La Gazette Ecclésiastique s'est imprimée long-temps sous une de ces piles. Les ouvriers de l'imprimerie étoient déguisés en scieurs & en débardeurs. Les limiers de la Police étoient tous en défaut.

(2) Nicole, sur la fin de sa vie, n'osoit sortir, dans la crainte d'être écrasé par la chûte d'une cheminée; il ne songeoit qu'en tremblant à cette foule de longs tuyaux qui couronnent nos toits.

feu à toute une compagnie. Cet uſage a quelque choſe de choquant.

CHAPITRE XXIV.

Crainte fondée.

QUAND on ſonge qu'il y a à Paris près d'un million d'hommes entaſſés ſur le même point, & que ce point n'eſt pas un port de mer, il y a vraiment de quoi frémir ſur la future ſubſiſtance de ce peuple ; & quand on ſonge enſuite que ce qu'on appelle commerce (& qui n'eſt au fond qu'un agiotage perpétuel, qu'une induſtrie locale) eſt encore gêné, comprimé, fatigué de toutes parts, il y a encore de quoi frémir davantage. Alors l'exiſtence de cette ſuperbe ville paroît abſolument précaire : car pluſieurs cauſes iſolées, qui n'ont pas beſoin d'être réunies, peuvent y faire entrer la famine, ſans compter les autres fléaux qu'elle peut eſſuyer politiquement.

Il eſt bien ſûr que chaque Pariſien n'aura déſormais du pain, que tant qu'on voudra bien permettre aux boulangers d'avoir de la farine, & que le maître du ruiſſeau de la Seine & de la Marne l'eſt & le ſera de l'exiſtence de la ville.

Comment trouver le moyen de remédier à cette foule de néceſſiteux, qui n'ont d'autre gage de leur ſubſiſtance que dans le luxe dépravé des Grands? Comment entretenir la vie au milieu de cette maſſe qui crieroit famine, ſi certains abus venoient à ceſſer tout-à-coup? Le luxe dévorateur, tout en mangeant l'eſpece humaine, ſoutient au-deſſus de leur tombeau tous ces hommes qu'il extermine ; ils meurent par degrés, & non tout-à-coup.

On voit dans cette Capitale des hommes qui usent toute leur vie à faire des joujoux d'enfants; les vernis, les dorures, les pompons occupent une armée d'ouvriers; cent mille bras y sont exercés jour & nuit à fondre des sucreries & à édifier des desserts. Cinquante mille autres, le peigne en main, attendent le réveil de tous ces oisifs qui végetent en croyant vivre, & qui, pour se dédommager de l'ennui qui les accable, font deux toilettes par jour.

CHAPITRE XXV.

Caractere politique des vrais Parisiens.

PARIS a toujours été de la plus grande indifférence sur sa position politique. Cette ville a laissé faire à ses Rois tout ce qu'ils ont voulu faire. Les Parisiens n'ont guere eu que des mutineries d'écoliers, jamais profondément asservis, jamais libres. Ils repoussent le canon par des vaudevilles, enchaînent la puissance Royale par des saillies épigrammatiques, punissent leur Monarque par le silence, ou l'absolvent par des battements de mains; lui refusent le *vive le Roi* s'ils sont mécontents, ou le récompensent par des acclamations. La halle a là-dessus un tact qui ne se dément jamais. La halle fait la réputation des Souverains; & le Philosophe, après avoir bien médité, observé, est tout étonné de voir que la halle a raison.

Les Parisiens semblent avoir deviné par instinct, qu'un foible degré de liberté de plus ne valoit pas la peine d'être acheté par une continuité de réflexions & d'efforts. Le Parisien oublie promptement les malheurs de la veille. Il ne tient point

regiſtre de ſes ſouffrances; & l'on diroit qu'il a aſſez de confiance en lui-même pour ne pas redouter un deſpotiſme trop abſolu. Il a développé beaucoup de patience, de force & de courage, dans la derniere lutte du trône & des loix; des villes aſſiégées ont eu moins de courage & de conſtance.

En général, il eſt doux, honnête, poli, façile à conduire; mais il ne faudroit pas trop prendre ſa légéreté pour de la foibleſſe. Il eſt dupe un peu volontairement; & je crois aſſez le connoître pour affirmer que, ſi on le pouſſoit à bout, il prendroit une opiniâtreté invincible. Souvenons-nous de la Ligue & de la Fronde. Tant que ſes maux ne ſeront pas inſupportables, il ne ſe vengera que par des couplets & des bons mots. Il ne parlera pas dans les lieux publics; mais il ſe dédommagera amplement dans le ſecret des maiſons.

Paris vit dans l'ignorance des faits hiſtoriques les plus importants à méditer. Cette ville a oublié que les Anglois y commanderent dans le quinzieme ſiecle ; que Marlborough, dans ce ſiecle même, ayant forcé les lignes de Villars près de Bouchain, s'étoit frayé le chemin de la Capitale; que le ſort heureux d'une bataille avoit préſervé le chef-lieu de la Souveraineté. Il n'a point d'idée plus juſte de Londres que de Pékin.

CHAPITRE XXVI.

Des parfaits Badauds.

D'où vient le ſobriquet de badaud qu'on applique aux Pariſiens? Eſt-ce pour avoir battu le dos des Normands? eſt-ce à raiſon de l'ancienne porte

Baudaye ou *Badaye*, ou du caractere du Parisien, qui s'amuse de tout? Quelle que soit l'étymologie, on veut dire que le Parisien qui ne quitte pas ses foyers, n'a vu le monde que par un trou; qu'il s'extasie sur tout ce qui est étranger, & que son admiration porte je ne sais quoi de niais & de ridicule.

Pour se moquer à la fois de l'ignorance & de l'indolence de *certains Parisiens* qui n'ont jamais sorti de chez eux que pour aller en nourrice & pour en revenir, qui n'osent se hasarder à quitter les vues coutumieres du Pont-Neuf & de la Samaritaine, & qui prennent pour des endroits fort éloignés les pays les plus voisins, un Auteur a fait, il y a vingt ans, une petite brochure intitulée : *Le voyage de Paris à Saint-Cloud par mer, & le retour de Saint-Cloud à Paris par terre.* J'en donnerai ici un petit extrait.

„ Le Parisien qui entreprend ce long voyage, prend toute sa garde-robe, se munit de provisions, fait ses adieux à ses amis & parents. Après avoir offert sa priere à tous les Saints, & s'être recommandé spécialement à son *Ange gardien*, il prend la *galiote;* c'est pour lui un vaisseau de haut-bord. Etourdi de la rapidité du bateau, il s'informe s'il ne rencontrera pas bientôt la *compagnie des Indes.* Il estime que les échelles des blanchisseuses de Chaillot sont *les échelles du Levant;* il se regarde comme éloigné de sa patrie, songe à la rue *Troussevache*, & verse des larmes.

Là, contemplant les *vastes mers*, il s'étonne que la morue soit si chere à Paris. Il cherche des yeux le *Cap de-Bonne-Espérance;* & quand il apperçoit la fumée ondoyante & rouge de la verrerie de Sêve, il s'écrie, voilà le *mont Vésuve*, dont on m'a parlé.

Arrivé à Saint-Cloud, il entend la messe en actions de graces, écrit à sa chere mere toutes ses craintes & ses désastres; notamment que, s'étant assis sur un amas de cordages nouvellement goudronnés, sa belle culotte de velours s'y est comme incorporée, & qu'il n'a pu se relever qu'après en avoir abandonné des *fragments considérables*. Il conçoit à St. Cloud l'idée sublime de l'étendue de la terre, & il entrevoit que la nature vivante & animée peut s'étendre au-delà des barrieres de Paris.

Le retour par terre est sur le même ton. Le Parisien stupéfait & ravi, apprend que le hareng & la morue ne se pêchent point dans la riviere de Seine. Il croyoit que le bois de Boulogne étoit l'ancienne forêt où habitoient *les Druides;* il est détrompé. Il avoit pris le *mont Valérien* pour le véritable Calvaire, où Jesus-Christ avoit répandu son sang précieux. On le désabuse; il juge savamment qu'il est encore *parmi des Catholiques*, puisqu'il apperçoit des clochers, & que sa foi n'est conséquemment pas en danger. Il voit passer un cerf & un faon, & voilà le premier pas qu'il fait dans l'*histoire naturelle*. On lui annonce *Madrid. La capitale d'Espagne*, répond-il vivement? On lui dit que ce n'est pas là le château où François Ier. fut prisonnier. Il s'étonne du rapport, & cette singularité exerce toute son intelligence.

Il est toujours bon patriote, & ne renie point son pays; car il annonce à tous ceux qu'il rencontre, qu'il est *né natif* de Paris; que sa mere vend des étoffes de soie à la Barbe d'or, & qu'il a pour cousin un Notaire.

Il rentre dans sa famille; on le reçoit avec des acclamations. Ses tantes, qui, depuis vingt ans, n'ont été aux Tuileries, admirent son courage, & le

regardent comme le plus hardi & le plus intrépide voyageur ".

Tel eſt ce badinage, qui, dans ſon temps, eut du ſuccès, parce qu'il peint d'après nature l'imbécillité native d'un véritable Pariſien.

Ajoutons que, quand il revient dans ſes foyers, il lui manque encore une grande connoiſſance; car on ne peut pas tout apprendre : il ne ſait pas démêler dans un champ l'*orge* d'avec l'*avoine*, & le *lin* d'avec le *millet*.

J'ai vu d'honnêtes bourgeois, d'ailleurs inſtruits des pieces de Théâtre & bons *Raciniens*, qui, d'après les eſtampes & les ſtatues, croyoient fermement à l'exiſtence des *ſyrenes*, des *ſphynx*, des *licornes* & du *phénix*. Ils me diſoient, *nous avons vu dans un cabinet des cornes de licornes*. Il a fallu leur apprendre que c'étoit la dépouille d'un poiſſon de mer; & c'eſt ainſi qu'il faut aux Pariſiens, non leur donner de l'eſprit, mais leur *déſenſeigner la ſottiſe*, comme dit Montaigne.

Ce benêt qu'on fit lever de grand matin pour voir paſſer *l'équinoxe porté ſur un nuage*, c'étoit un Pariſien.

CHAPITRE XXVII.

Petites Bourgeoiſes.

FAIRE *l'amour à une fille*, en ſtyle Bougeois, c'eſt la rechercher en mariage. Un garçon ſe préſente le dimanche après vêpres, & joue *une partie de mouche*. Il perd & ne murmure pas; il demande la permiſſion de revenir, elle lui eſt accordée devant la fille qui fait *la petite bouche*.

Le dimanche ſuivant, il arrange une partie de

promenade, pour peu qu'il faſſe beau. Déclaré épouſeur, il a la liberté d'entretenir ſa future à cinquante pas géométriques devant les parents. A l'iſſue d'un petit bois, ſe fait l'importante déclaration, qui ne ſurprend point la belle.

Le prétendu eſt toujours bien friſé & d'une humeur charmante. Auſſi la fille parvient-elle à l'aimer un peu. Puis elle ſait que le mariage eſt pour elle la ſeule porte de liberté. Toute la maiſon ne parle devant l'epouſeur, que de la vertu intacte qui regne de temps immémorial dans la famille.

Mais il ſurvient un petit inconvénient. Les parents du garçon ont trouvé un parti plus avantageux : on rompt ſes habitudes. La fille eſt piquée, mais elle ſe conſole. C'eſt pour la troiſieme fois que cela lui arrive ; & forte des leçons de ſa mere, elle s'arme d'une noble fierté contre les infideles.

Quelques autres ſe préſentent ; mais l'hiſtoire du contrat fait toujours obſtacle. Cependant la fille court ſur ſon *vingt & unieme* ; il n'y a plus à balancer, il faut que le pere ſe décide ; car il ſait que *marchandiſe gardée perd de ſon prix*, ſans compter les accidents.

La fille devient boudeuſe. Le premier qui vient faire des propoſitions, eſt accepté. En trois ſemaines on bâcle l'affaire. La fille aura le plaiſir de dire qu'elle a été recherchée au moins par cinq partis ; mais elle n'ajoutera pas qu'elle a été remerciée par quatre.

Les parents qui raiſonnent, trouvent qu'elle eſt encore aſſez jeune pour amener à la maiſon une foule de marmots qu'il faudra tenir ſur les fonts de baptême.

La mere, jalouſe de ſa fille depuis qu'elle eſt grande, voulant la marier pour ſe défaire d'elle, & ne pas la marier pour prolonger ſon autorité,

endoctrine son gendre, lui peint sa fille comme une étourdie, n'ayant aucune de ses qualités personnelles, & demandant à être surveillée par les yeux attentifs d'une mere.

Elle s'offre à diriger les affaires du ménage. Le gendre ne sait pas que Juvenal a dit en latin : *Si vous voulez avoir la paix dans la maison, ne souffrez pas que votre belle-mere y donne des conseils.* Il est tout étonné de voir la discorde au bout de trois mois se déclarer entre la mere & la fille. Le mari prend le parti de sa femme, renvoie sa belle-mere, & conte son chagrin à tout le quartier. La belle-mere a parlé de son côté ; les avis sont partagés.

On se raccommode au second enfant. Les larmes coulent de part & d'autre ; les voisins sont édifiés, & la boutique prospere.

C'est en vieillissant que la mere oublie un pouvoir qu'elle vouloit pousser trop loin. Elle fait ligue alors avec sa fille contre son gendre qu'elle ménage & qu'elle n'aime point. Ses petits-enfants sont charmants, spirituels ; mais ils ne tiendront, dit-elle fréquemment, que du grand-pere & de la grand'mere.

Au reste, il faut beaucoup de courage & de vertu dans une petite bourgeoise, pour qu'elle n'envie pas secretement l'opulence & l'éclat de telle courtisanne, qu'elle voit parée & dans l'abondance. Elle seroit bien fâchée d'être *une fille entretenue* ; mais elle soupire quelquefois en songeant à la liberté qu'elles ont de prendre & de choisir des amants. Il n'y a point de vertu sans combat. La petite bourgeoise qui combat & triomphe, mérite l'estime publique. Aussi en sont-elles réellement plus jalouses dans ce rang que dans tout autre.

CHAPITRE XXVIII.

Jeune Mariée.

CLÉON rencontre Damis, l'embraſſe, l'étouffe, & lui dit : Je ſuis le plus heureux des hommes; j'épouſe une jeune fille qui ſort du couvent, & qui n'a vu, pour ainſi dire, que moi. Elle porte ſur ſon front l'empreinte de la douceur & de la bonté. Rien de plus ingénu, de plus naïf & de plus modeſte; ſes yeux craignent de rencontrer les regards que ſa beauté fixe ſur elle. Quand elle parle, une aimable rougeur colore ſon viſage; & cette timidité eſt un nouveau charme, parce que je ſuis ſûr qu'elle naît de la pudeur, & non de la médiocrité d'eſprit. Les malheurs qui affligent l'humanité la trouvent ſenſible, & elle ne ſauroit en entendre le récit ſans ſe trouver preſque mal. Qu'il eſt doux de lui voir répandre des larmes ſur les infortunes d'autrui! Il n'y a point d'ame plus ſenſible, plus douce, plus aimante; elle ne vivra, elle ne reſpirera que pour moi; elle chérira ſes devoirs, & je ſerai le plus fortuné des maris.

Cléon épouſe. Au bout de ſix mois, Cléon rencontre le même Damis, & ne lui dit rien de ſa femme. Damis apprend que cet ange marié, qui n'a plus beſoin de ſe contraindre, a remplacé la modeſtie par la fierté, la timidité par la hardieſſe, & que ſi elle rougit encore quelquefois, c'eſt d'orgueil ou de dépit. Il apprend qu'elle a déja ſon appartement ſéparé; qu'elle eſt en ſociété avec la Marquiſe, la Baronne, la Préſidente; qu'elle a pris leurs maximes hautaines & dédaigneuſes; qu'elle perſiffle ſon mari, & qu'à la moindre contradiction

elle s'emporte, & le peint comme un jaloux, un brutal, un avare.

Elle ne ſe leve qu'à deux ou trois heures après midi, & ſe couche à ſix heures du matin : elle ſort à cinq heures. On la cite comme enjouée & aimable dans la liberté du ſouper. On ne ſait pas au juſte quel eſt ſon amant, & c'eſt ce qui déſeſpere ſur-tout ſon mari. Il eſt réduit à ſouhaiter qu'elle en ait un, parce qu'il pourroit du moins par ſon moyen lui faire entendre raiſon ſur des choſes qui intéreſſent leur fortune, ce point capital, & qui aujourd'hui ſubjugue tout le reſte.

Elle adreſſe la parole à ſon époux dans les aſſemblées générales, & lui ſourit ; mais elle eſt des ſemaines entieres à la maiſon ſans lui parler & ſans le voir. Toutes les femmes s'empreſſent à dire qu'elle vit *décemment*, & que ſon mari doit s'eſtimer *heureux* d'avoir une femme auſſi ſage.

CHAPITRE XXIX.

Le Pariſien en Province.

QUAND un Pariſien a quitté Paris, alors il ne ceſſe en Province de parler de la Capitale. Il rapporte tout ce qu'il voit, à ſes uſages & à ſes coutumes ; il affecte de trouver ridicule ce qui s'en écarte ; il veut que tout le monde réforme ſes idées pour lui plaire & l'amuſer. Il parle de la Cour comme s'il la connoiſſoit ; des hommes de Lettres, comme s'ils étoient ſes amis ; des ſociétés comme s'il y avoit donné le ton. Il connoît auſſi les Miniſtres, les Hommes en place. Il y jouit d'un crédit conſidérable ; ſon nom eſt cité. Il n'y a enfin de ſavoir, de génie, de politeſſe, qu'à Paris.

Il aventure de pareils propos devant des perſonnes qui ont du ſens & des années. Il faut qu'il prenne tous ceux qui l'écoutent pour des ſots, ou que la manie de parler avantageuſement de ſoi, l'aveugle ſur l'extrême facilité que l'on auroit à relever ſes erreurs & ſes menſonges ; mais il s'imagine ſe donner du relief, en ne vantant que Paris & la Cour.

Le vers fameux :

Elle a d'aſſez beaux yeux pour des yeux de Province.

Le Pariſien l'applique à ſon inſu à tout ce qui n'eſt pas dans ſa ſphere. Il diroit volontiers à Bordeaux & à Nantes : *Mais la Garonne & la Loire ſont d'aſſez beaux fleuves, pour des fleuves de Province.*

CHAPITRE XXX.

Du temps.

Les uns vivent tout le jour ; ce ſont les ſages, ceux qui penſent : il ſont rares. Les autres, une moitié de la journée ; ce ſont les gens d'affaires. Plus de la moitié de la ville ne vit à peine que trois ou quatre heures par jour, & ce ſont les femmes : elles ne s'amuſent bien que le ſoir.

Il faut avoir de l'eſprit pour ne pas s'ennuyer, ou du moins pour s'ennuyer moins que les autres. Un homme qui juge ſainement des choſes, tire parti de toutes les liaiſons auxquelles il eſt aſſujetti par ſa ſituation ou par ſon état. Ici il trouve à

s'inſtruire & à ſe former; là il goûte les douceurs de la ſociété; ailleurs il ſe ménage, s'intrigue, conduit des eſpérances, cultive des ſervices. Dans cet endroit, il s'anime d'une émulation néceſſaire pour acquérir une fortune honnête; dans celui-ci, il ſe ſent piqué de l'aiguillon propre à cultiver, à orner ſon eſprit; dans cet autre, il étudie le cœur humain, il en voit jouer les reſſorts; il met ſagement à profit les découvertes qu'il en tire; il apprend à connoître l'homme.

Mais ce que Pline diſoit de Rome, on peut le dire de Paris. *Mirum eſt, quàm ſingulis diebus in urbe ratio aut conſtet aut conſtare videatur, pluribuſque junctis non conſtet.* C'eſt une choſe étonnante de voir comment le temps ſe paſſe. Prenez chaque journée à part, il n'y en a point qui ne ſoit remplie; raſſemblez-les toutes, vous êtes ſurpris de les trouver ſi vuides.

Il y a des perſonnes déſœuvrées qui ont bien de la peine à tuer leurs vingt-quatre heures, & qui employent tous les artifices imaginables pour en venir à bout.

CHAPITRE XXXI.

Eſcrocs polis, Filoux.

Les eſcrocs de toute eſpece, répandus dans les différentes Provinces, ſe rendent une fois en leur vie dans la Capitale, comme ſur le vaſte & grand théâtre où ils pourront déployer tout leur talent, frapper de plus grands coups, & rencontrer un plus grand nombre de dupes.

Comme ils ont fait une étude des moyens de tromper la crédulité, ils s'attachent aux jeunes

gens, qui, dans l'âge des paſſions & de la confiance, ouvrent une ame plus docile aux inſinuations artificieuſes. Ils ſavent qu'il faut que l'œil ſoit d'abord frappé des couleurs de l'opulence, & ils ne négligent pas ces dehors qui peuvent en impoſer.

Attentifs à ſaiſir l'eſprit des différents états, ils careſſent indifféremment leurs préjugés ; ils n'ont pas d'amour-propre ; on les voit changer de langage, ſelon les hommes à qui ils s'adreſſent. Jamais contrariants, toujours ſouples, patients, flatteurs, leur langue eſt *dorée*, comme dit le peuple ; & le peuple ſouvent ſaura mieux les reconnoître que la bonne compagnie.

Leur unique but eſt de s'approprier l'argent ; ils reconnoiſſent du premier coup d'œil celui qui le poſſède. Ils ont toujours quelque projet, quelqu'entrepriſe qui doit rendre la miſe au centuple. Eloquents ſur ce chapitre, ils parlent de votre fortune comme d'une choſe aſſurée, & la leur n'eſt jamais incertaine.

On les entend prononcer à propos le nom des hommes en place. Ils ſont inſtruits des anecdotes qui peuvent piquer la curioſité. Ils ne ſont ni médiſants, ni calomniateurs ; ils ont une plaiſanterie qui n'a rien d'amer, parce qu'il entre dans leur ſyſtême de joindre l'artifice des manieres à l'artifice de l'eſprit, & qu'ils n'en veulent à la réputation de perſonne, mais à la bourſe des gens faciles.

L'un ſe mêle avec des joueurs, amorce l'un d'entr'eux par des pertes volontaires, &, après l'avoir alléché, le ruine par des fraudes hardies & méditées.

L'autre loue un bel hôtel, de beaux carroſſes, deſcend chez les marchands, paye d'abord ſans dif-

ficulté, puis ſuppoſe des commiſſions pour les pays étrangers. Bonne pratique. On lui offre toutes ſortes de marchandiſes; il en uſe. Il vend le tout ſecrétement. On apporte les mémoires; cherchez, il n'y a plus perſonne.

Celui-là dit jouir d'un grand crédit, montre des lettres réelles ou ſuppoſées, promet des emplois, & emprunte à ce titre.

Le plus perfide a des plans & des projets à moitié vus, à moitié adoptés par les hommes en place. Il les approche quelquefois; on le ſait, on lui prête de côté & d'autre des ſommes pour une plus facile exécution. Un jour il fait ſa main, leve le pied, & ſe ſauve en Hollande, où il change de nom, & où il jouit de ſes vols, qu'il a accumulés ſous les dehors de l'aiſance & ſous le maſque de la probité.

Un hypocrite, Caiſſier des poſtes, il y a quelques années, vola toute la ville. Chacun perdit ſon argent, & n'eut d'autre ſatisfaction que de le voir au carcan. Echappé du collier de fer, il a acheté du côté de Liege de ſuperbes terres, où il vit en Seigneur ſuzerain.

On a vu derniérement un eſcroc, déja flétri, ſe donner pour un *Baron étranger* qui faiſoit un commerce immenſe. Il ſe logea dans un hôtel renommé, prit à ſes gages des commis, fit venir des marchands, & parut d'abord dédaigner leurs offres: il lui falloit des étoffes plus rares & plus précieuſes.

Le lendemain, ſon valet-de-chambre, ſon complice, alla trouver les marchands éconduits; & faiſant le portrait le plus ſéduiſant de ſon maître, parla de ſon crédit, de ſa fortune, de ſes relations étendues, & le repréſenta comme pouvant enrichir les maiſons avec leſquelles il traiteroit.

On eſt ſi peu accoutumé à entendre les valets parler bien de leurs maîtres, que l'on conçut un grand reſpect pour le faux Baron. On lui apporta les marchandiſes les plus rares ; il n'eut qu'à choiſir dans les boutiques des magaſiniers.

Par réflexion, tout lui convenoit, parce que, diſoit-il, ayant reçu de nouvelles commiſſions, tous ces objets ne devoient paſſer que par ſes mains, étant deſtinés pour les pays étrangers.

Des *revendeurs* & des *revendeuſes*, toujours prompts à favoriſer la friponnerie & à effacer les traces du vol, acheterent à vil prix ces mêmes marchandiſes. Et c'étoient-là ces villes de Madrid, de Vienne, de Lisbonne, de Copenhague, & beaucoup d'autres, dont il enfloit ſes diſcours.

Démaſqué, il fut condamné aux galeres pour neuf ans, fouetté, marqué, & préalablement attaché au carcan pendant trois jours conſécutifs. Son valet-de-chambre aſſiſta à l'exécution, & fut banni.

Tous ces eſcrocs conſommés en ruſes habiles, prennent le titre de *Comte*, de *Marquis*, de *Baron*, & ſur-tout de *Chevalier*. Voilà pourquoi l'on dit de tel homme qui vit ſans revenus, *c'eſt un Chevalier d'induſtrie.*

Après ces eſcrocs, viennent les filoux, leſquels font avec la main ce que les autres font avec la langue. Ils trouvent le moyen, ou de fixer votre attention ſur un objet, ou de vous ſuſciter un embarras, ou de vous imprimer un mouvement favorable à leur coup de main ; & le voleur adroit & ſubtil a déja pincé votre tabatiere, votre montre, votre bourſe. Vous vous en appercevez, vous criez : il reſte auprès de vous ſans témoigner la moindre émotion. La montre & la boîte ont déja

paſſé dans d'autres mains. Le filou ſe met à déclamer hautement contre le peu de ſûreté qui regne dans les aſſemblées.

Quand on fait la viſite chez l'un de ces drôles-là, on lui trouve cinquante-ſix montres, trente tabatieres, vingt étuis; c'eſt une boutique de la foire. Il n'en veut qu'aux bijoux; il laiſſe le vol des mouchoirs à ces petits miſérables, qu'on tolere d'abord, pour les enrégimenter enſuite comme mouchards. Pour lui, il eſt chef d'une horde qui agit ſans violence dans les parterres des ſpectacles, & ſur-tout à la ſortie.

Quelquefois dans la rue, un de ces filoux ſe met à courir de toutes ſes forces, vient à votre rencontre, ſe précipite dans vos bras; vous le recevez, pour n'être pas renverſé du coup. Il vous fait mille excuſes; vous lui répondez avec politeſſe; & pendant ce mouvement rapide, il a tiré votre montre, & court encore. Vous ne vous en doutiez pas; car cet homme étoit bien mis.

Quand on vous a volé un effet de quelque valeur, vous vous adreſſez à un bureau de la police. Il y a des moyens ingénieux pour le ravoir; & telle tabatiere, après avoir fait deux cents lieues, eſt revenue dans la poche du propriétaire. Comment? Ah, comment! Suis-je fait pour vous dire tout?

Une autre fois, on compoſe avec le voleur; on affiche l'effet comme *perdu*, on promet une *récompenſe.* Le bijou vous eſt rapporté, & vous acquittez fidélement votre promeſſe, ainſi qu'il convient.

On a imprimé une brochure intitulée: *Les Aſtuces de Paris, ou Anecdotes Pariſiennes, dans leſquelles on voit les ruſes que les intrigants & certaines jolies femmes mettent en uſage pour*

tromper les gens ſimples & les étrangers. Cet ouvrage renferme une partie des tours que la fainéantiſe & l'audace employent journellement pour tromper l'expérience. J'y renvoie. Porter le flambeau ſur tant de fripponneries obſcures, c'eſt, pour ainſi dire, les mettre en déroute ; & c'eſt en même-temps donner un avis aux adminiſtrateurs des Etats, qui verront de quelle maniere honteuſe les hommes cherchent à ſubſiſter, quand on ne leur laiſſe pas les moyens de le faire honnêtement.

CHAPITRE XXXII.

Perruquiers.

Nos ancêtres ne livroient pas chaque matin leur tête, pendant un temps conſidérable, à un friſeur oiſif & babillard. Se faire le poil, imprimer à leurs mouſtaches, ornement de leurs phyſionomies mâles, un ton martial, telle étoit toute leur toilette. Il y a deux ſiecles que nous avons eu la foibleſſe d'imiter les femmes dans cet art de la friſure qui nous efféminе & nous dénature.

Où eſt le temps qu'un brave, lorſqu'il avoit beſoin d'argent, détachoit ſa mouſtache, & la mettoit en gage chez le prêteur, au-lieu de lui faire un billet d'honneur? Point d'hypotheque plus aſſurée : le prêteur dormoit tranquille, & jamais la dette ne manqua d'être acquittée à ſon échéance.

Nous n'avons plus, il eſt vrai, le ridicule d'enſevelir nôtre tête ſous une chevelure artificielle, de coëffer le front de l'adoleſcence d'un énorme paquet de cheveux. Le crâne chauve & ridé de la vieilleſſe n'offre plus ce biſarre aſſortiment ; mais

la rage de la friſure a gagné tous les états. Garçons de boutiques, Clercs de Procureurs & de Notaires, domeſtiques, cuiſiniers, marmitons, tous verſent à grands flots de la poudre ſur leurs têtes, tous y ajuſtent des toupets pointus, des boucles étagées. L'odeur des eſſences & des poudres ambrées vous ſaiſit chez le marchand du coin, comme chez le petit-maître élégant & retapé.

Quel vuide il en réſulte dans la vie des citoyens! Que d'heures perdues pour des travaux utiles! Combien les friſeurs & les friſeuſes enlevent de moments à la courte durée de notre exiſtence!

Lorſqu'on ſonge que la poudre dont deux cents mille individus blanchiſſent leurs cheveux, eſt priſe ſur l'aliment du pauvre; que la farine qui entre dans l'ample perruque du robin, la vergette du petit-maître, la boucle militaire de l'Officier, & l'énorme catogan du batteur de pavé nourriroient dix mille infortunés; que cette ſubſtance extraite du bled dépouillé de ſes parties nutritives, paſſe infructueuſement ſur la nuque de tant de déſœuvrés : on gémit ſur cet uſage, qui ne laiſſe pas aux cheveux la couleur naturelle qu'ils ont reçue.

Douze cents Perruquiers, maîtriſe érigée en charge, & qui tiennent leurs privileges de St. Louis, employent à-peu-près ſix mille garçons. Deux mille chambrelands font en chambre le même métier, au riſque d'aller à Bicêtre. Six mille laquais n'ont guere que cet emploi. Il faut comprendre dans ce dénombrement les coëffeuſes. Tous ces êtres-là tirent leur ſubſiſtance des *papillottes* & *des bichonnages*.

Nos valets-de-chambre-perruquiers, le peigne & le raſoir en poche pour tout bien, ont inondé l'Europe : ils pullulent en Ruſſie & dans toute l'Allemagne. Cette horde de barbiers à la main

leſte, race menteuſe, intrigante, effrontée, vicieuſe, Provençaux & Gaſcons pour la plupart, a porté chez l'étranger une corruption qui lui a fait plus de tort que le fer des ſoldats.

Nos danſeurs, nos filles d'Opéra, nos cuiſiniers, ont bientôt marché ſur leurs traces, & n'ont pas manqué d'aſſervir à nos modes & à nos uſages les nations voiſines. Voilà les conquérants qui ont fait prévaloir le nom François dans toutes les contrées, & qui ont été les vengeurs de nos revers politiques. Nos voiſins pourroient donc faire un traité ſur la pernicieuſe introduction des friſeurs parmi eux, & ſur l'avantage qui auroit réſulté d'une proſcription prompte & raiſonnée.

CHAPITRE XXXIII.

Porteurs de ſel.

QUAND je vois les *Hanouards* ou *Porteurs de ſel*, je me rappelle qu'ils avoient le privilege de porter ſur leurs épaules les corps des Rois juſqu'à la prochaine croix de St. Denis, parce qu'à eux appartenoit l'art de les *couper* par pieces, de les faire *bouillir* dans de l'eau, & de les *ſaler* enſuite; ce qui remplaçoit d'une maniere très-groſſiere l'art d'embaumer, qui étoit perdu, & qu'on n'a retrouvé depuis que d'une maniere fort imparfaite.

On a *ſalé* ainſi & *Philippe-le-Long* & *Philippe-de-Valois*, qui les premiers mirent un impôt ſur une marchandiſe de premiere néceſſité, dont le commerce, avant eux, étoit permis à tout le monde. La nature nous donnoit cette denrée; les Rois nous l'ont vendue. Le minot de ſel coûte à Paris

60 liv. 7 ſols. Que de larmes, que de ſang verſé depuis l'établiſſement de la gabelle! Il a fallu des gibets & des roues, pour maintenir le privilege excluſif de la vente du ſel. Il forme aujourd'hui la principale richeſſe des Monarques François; mais il entretient ſur les frontieres & même dans l'intérieur du Royaume une guerre ſanglante. On ne voit jamais le crime dans l'infraction de cette loi; & le pauvre contraint, crie à l'injuſtice, maudit le jour, & connoît le déſeſpoir.

Le même minot de ſel qu'on vous force à payer ſoixante & ſoixante-une livres, ne ſe vend ailleurs qu'une livre dix ſols; & c'eſt tout ce qu'il vaut intrinſéquement. Quelle foule de réflexions naiſſent de ce rapprochement!

CHAPITRE XXXIV.

Poiſſons de mer.

Le poiſſon de mer n'eſt pas à bon marché à Paris, malgré quelque diminution ſur les entrées, ſoulagement dû à M. Turgot. Il n'eſt preſque jamais frais. Il ne peut venir que des côtes de Normandie ou de Picardie, le poiſſon non ſalé ne pouvant ſouffrir le tranſport au-delà de trente à quarante lieues. Les approviſionnements de la Cour enlevent tout ce qu'il y a de plus beau, & le Pariſien mange le fretin. Notez que les Chartreux, les Carmes, les Bénédictins, les Minimes, & les autres Religieux qui font maigre, affament la ville de poiſſon, & entretiennent la cherté, en payant fort cher tout ce qui eſt à leur convenance.

Les entrées du poiſſon nuiſent à l'impôt, parce qu'il n'eſt pas aſſez modéré. Le Pariſien qui veut

ſe régaler de marée, eſt obligé de ſe tranſporter à Dieppe; & le Bourgeois, quand il devient un peu *coſſu*, fait d'abord ce voyage-là tout ſeul; enſuite il y mene ſa ronde femme. Il reſtent en extaſe devant l'Océan, & ils n'ont pas tort; mais ils croyent avoir touché les colonnes d'Hercule, & ſe hâtent de rentrer dans leurs foyers. Ils ſont ſi tranſportés, ſi enchantés de leur voyage, que le reſte de leur vie ils en parleront tous les ſoirs à leur ſouper devant leurs filles & la ſervante ébahie.

CHAPITRE XXXV.

Taxe des Pauvres.

On a donné pluſieurs projets d'aumône univerſelle en faveur des pauvres. Aucun de ces plans généreux ne s'eſt encore réaliſé. A Paris, les bourgeois payent annuellement treize ſols, vingt ſix ſols, & les plus aiſés cinquante ſols. Quelle meſquine charité!

Il ſeroit à propos d'établir une taxe beaucoup plus forte; & chacun, je crois, la payeroit avec joie. De tous les impôts, c'eſt le plus ſacré; ou plutôt c'eſt une dette, & la premiere de toutes. Se croira-t-on quitte envers les pauvres, pour avoir donné à la *fabrique* deux livres dix ſols par an?

Il me ſemble que les aumônes doivent être demandées ſous l'étendard de la Religion, dont la charité eſt le premier précepte. Il me ſemble que chaque Paroiſſe devroit avoir ſoin de ſes pauvres, & être autoriſée à faire contribuer les gens aiſés. A Londres, la charité eſt grande & inépuiſable; les largeſſes envers les malheureux n'ont point notre caractere de parcimonie. C'eſt là que triomphe

le précepte attendrissant de l'Evangile : *Enfants du même Pere, secourez-vous les uns les autres.*

Nous avons parmi nous de belles ames, des ames charitables ; mais elles sont en petit nombre, si on les compare à celles qui existent sur les bords de la Tamise. Ce peuple, en général, est plus tendre, plus compatissant que nous envers les infortunés, & la misere a perdu chez lui ses formes hideuses.

Si j'étois Ministre, je ferois des chefs de Paroisses les instruments & les canaux de la bienfaisance. J'ai vu sur ce point important un projet de M. Fillon, Notaire & Contrôleur des actes à Challant en bas-Poitou. Comme toutes les idées de ce citoyen répondent parfaitement aux miennes, qu'il me permette ici de m'en glorifier, & de citer son plan comme un modele en ce genre.

CHAPITRE XXXVI.

L'Orthographe publique.

Elle est extrêmement vicieuse sur les enseignes, les écriteaux, & dans les autres inscriptions des boutiques : là l'ignorance est gravée en lettres d'or.

Peut-être seroit-il à propos de suivre l'idée d'un personnage de Moliere, & de créer sérieusement un censeur qui rectifiât ces fautes grossieres.

Le peuple s'accoutumeroit à respecter l'orthographe, & la langue n'y perdroit pas. Il est important que cette langue, qui est devenue celle de l'Europe, ne souffre aucune altération, sur-tout dans ses principaux signes : car à la longue le peuple qui fait loi quant à l'idiôme, peut corrom-

pre une langue, & lui ſubſtituer un jargon miſérable.

Les premieres erreurs conſiſtent dans l'orthographe. D'ailleurs, l'étranger, certain de trouver par-tout des inſcriptions exactes, prendroit une leçon en ſe promenant dans la ville, & cette diſtinction flatteuſe pourroit facilement appartenir à la Capitale d'un peuple dont toutes les nations étudient la langue.

L'ignorance produit quelquefois des rapports bizarres, & dont on s'amuſe, parce que les riens ont droit avant tout d'intéreſſer le Pariſien. Un nommé *Ledru* a fait ſa fortune avec l'inſcription de ſon enſeigne, laquelle portoit : *Ledru poſe des ſonnettes dans le cul de ſac.* L'écrivain, perché ſur ſa haute échelle, avoit mis un gros point après le mot *cul*, & avoit rejetté *de ſac* à l'autre ligne, ce qui parut facétieux; & tout le monde voulut employer le Sieur Ledru, qui *poſoit des ſonnettes dans le cul.* Il n'en fallut pas davantage pour lui attirer la vogue.

Tout Paris a vu un Chirurgien, près de la place Maubert, faire graver ſur ſon tableau. *Un tel, reçu à S. Côme, oculiſte pour les yeux.*

Mais ce qui eſt bien pis que des fautes d'orthographe ou des expreſſions ridicules, c'eſt l'impudence de certains poliſſons qui barbouillent nos blanches murailles de figures indécentes & de mots obſcenes. La police, qui fait enlever les boues & les ordures, devroit faire effacer en même-temps ces turpitudes; car ce n'eſt pas aſſez que le tombereau des immondices nettoye la ville, il ne faut pas encore que l'œil de nos femmes & de nos filles, en ſortant de chez elles, rencontre de pareilles images, beaucoup plus révoltantes que des rues mal balayées.

Les marchands d'eſtampes étalent auſſi des gravures d'une indécence caractériſée ; & je ne ſais pourquoi dans nos maiſons nous commençons à adopter, ſous les yeux de la jeuneſſe, ces images licencieuſes. Nous en écartons encore les Livres propres à allumer l'imagination, & nous tapiſſons nos demeures de ces travaux d'un burin peu circonſpect.

En me promenant ſur les quais, j'ai vu une gravure repréſentant des patineurs ; & au-deſſous de l'eſtampe, j'ai lu ces vers ſans nom d'auteur, & qui me paroiſſent mériter d'être conſervés.

Sur un mince cryſtal l'hyver conduit leurs pas,
Le précipice eſt ſous la glace.
Telle eſt de nos plaiſirs la légere ſurface.
Gliſſez, mortels! n'appuyez pas.

CHAPITRE XVII.

Antiquités.

DANS Rome, on ne ſauroit faire un pas ſans fouler un monument antique, & qui vous commande l'attention & le reſpect, ſans voir autour de ſoi de ces objets qui vous rappellent les conquérants des arts de la Grece, & les dominateurs du monde. Il n'en eſt pas de même à Paris : cette ville n'a pas été fondue dans un moule républicain, ni formée ſous la main du génie des Grecs. Rien n'y retrace ce génie éloquent, attentif à parler aux yeux des citoyens, à élever leurs ames. Le luxe des arts n'eſt point dans les monuments publics ; il ſe cache & ſe rappetiſſe dans les maiſons des particuliers. Pour ceux qui connoiſſent l'hiſtoire,

l'hiſtoire, il y a loin de la Seine & du Louvre au Tibre & au Capitole.

Les antiquités de Paris ont toutes une phyſionomie gothique, pauvre & meſquine. Notre groſſiere origine eſt empreinte dans les monuments qui nous en reſtent. Vous voyez le tombeau de Clovis dans l'Abbaye de Sainte-Genevieve, dont il fut le fondateur; mais il eſt aiſé de voir que le monument eſt moderne, & il n'en a pas plus de dignité : cela ne reſſemble guere au temple de Romulus.

Les Normands ayant pillé, brûlé & ſaccagé à pluſieurs repriſes l'Egliſe & l'Abbaye de Saint-Germain-des-Prés, il n'y reſte plus que des ſépulcres vuides & des inſcriptions incertaines. Ce qui s'offre de la ſculpture ancienne, donne l'idée de la barbarie la plus révoltante. La Religion chrétienne ne fut jamais riante, même dans ſon berceau. On le voit trop dans ces débris des ſiecles paſſés; ſiecles malheureux & bizarres, marqués par tout ce que l'erreur & l'ignorance ont de honteux & de funeſte.

Qui ſera curieux de viſiter les tombeaux de *Childebert* & d'*Altrogotte*, de *Chilperic* & de *Frédégonde* ſa femme, pourra les voir. Les inſcriptions de Chilperic *prient les vivants* de ne point enlever ſes oſſements du lieu où ils repoſent: priere qui ſemble avoir été adreſſée à ces brigands du Nord, qui venoient fondre ſur le Royaume & ſur l'Abbaye. *Precor ego Ilpericus non auferantur hinc oſſa mea.*

D'anciens noms ſans ſplendeur, de triſtes ſarcophages nuds, des images d'un ſombre ſans intérêt, un ciſeau dur & groſſier, voilà les antiquités qui rempliſſent les Egliſes. Le génie de l'homme y ſemble terraſſé ſous l'empire de la terreur, & ſa

main tremblante n'a plus ſu que tracer des images lugubres & monotones. Contemplez les ruines d'Herculanum & de Portici ; elles ne portent pas l'empreinte d'une imagination auſſi noire.

Ce qu'il y a de plus curieux à Paris, ce ſont les reſtes du Palais où les Romains avoient des bains avant l'arrivée des Francs. Il eſt enclavé dans une maiſon de la rue de la Harpe, qui a pour enſeigne *la Croix de fer*. Ces reſtes ont tous les caracteres d'une haute antiquité. Il paroît que ce Palais avoit une certaine étendue. Nos Rois de la premiere race y logerent ; les filles de Charlemagne y furent reléguées après ſa mort, lorſque Louis le Débonnaire, ami du plein-chant & ennemi de la galanterie, eut fait tuer leurs amants. *Il croyoit, ſans doute*, rapporte le P. Daniel avec la plus grande naïveté, *que l'exemple intimideroit, & qu'elles n'en trouveroient plus. Il paroît qu'il ſe trompa ; elles n'en manquerent jamais.*

Anciennes Républiques ! vos débris atteſtent ce que vous fûtes ; les monuments les plus ſuperbes des Monarchies, ne valent pas vos reſtes échappés à la fureur des temps & des barbares. Dieu ! que nous ſommes petits, devant les majeſtueux travaux d'une conſtitution libre !

Les antiquaires regrettent beaucoup une ſtatue de la Déeſſe *Iſis*, qu'on avoit laiſſé ſubſiſter à la principale porte de l'Abbaye Saint-Germain-des-Prés, à raiſon de ſon antiquité. En 1514, une bonne femme ayant pris cette figure pour celle de *la Vierge Marie*, & étant venue y brûler une *touffée* de *chandelles*, l'Abbé de Saint-Germain, dans un pieux courroux, la fit mettre en pieces, afin de prévenir l'idolâtrie, & l'on mit à ſa place une grande croix qui y eſt encore.

CHAPITRE XXXVIII.

Mon Grand-Pere.

JE songe à mes ancêtres qui avoient des idées bien différentes des miennes, des préjugés & des usages encore plus opposés. Quand je sors d'une séance de l'Académie Françoise, le jour de la Saint-Louis, je me dis, il y a deux cents ans que Paris regorgeoit de sang ; que dans la rue Betizy on perçoit de coups l'Amiral Coligny, après qu'il eut reçu la veille les protestations d'amitié & les embrassements de Charles IX. Il fut foulé aux pieds, ce Coligny, l'homme le plus propre à figurer dans une guerre civile, & qui eût donné à la Ligue un poids, une majesté & des succès qu'elle n'eut point. Voilà le Louvre, d'où ce même Charles IX tiroit avec une carabine sur ses propres sujets. Les massacreurs de la nuit de la Saint-Barthelemi étoient de terribles Catholiques. Il vaut mieux aller ce jour-là entendre dans ce même Louvre les plaisanteries saillantes du Géometre d'Alembert, qui ont du sel & de la finesse ; & si elles chagrinent un peu le Clergé, il ne s'en venge qu'en disant à la Cour du mal des Philosophes. Passe pour cela : les Philosophes s'en moquent ; ils ont l'art de tout dire adroitement pour qui sait bien entendre, & l'on entend aujourd'hui à demi-mot : on dit tout ce que l'on veut dire ; & le premierq ui se fâche, a toujours tort. O mon grand pere ! nous avons des idées toutes nouvelles : elles étoient si loin de vous, que, malgré votre esprit, vous n'avez jamais pu les soupçonner. Puissent nos neveux en dire autant ! La perfectibi-

lité n'appartient qu'à la race humaine. Nous sommes moins ineptes & moins barbares que du temps de Charles IX : mais voilà beaucoup de gagné en si peu de temps !

CHAPITRE XXXIX.

Gare ! Gare !

GARE les voitures ! Je vois passer dans un carrosse le médecin en habit noir, le maître à danser dans un cabriolet, le maître en fait d'armes dans un diable, & le Prince court à six chevaux ventre à terre, comme s'il étoit en rase campagne.

L'humble vinaigrette se glisse entre deux carrosses, & échappe comme par miracle. Elle traîne une femme à vapeurs, qui s'évanouiroit dans la hauteur d'un carrosse. Des jeunes gens à cheval gagnent impatiemment les remparts, & sont de mauvaise humeur, quand la foule pressée, qu'ils éclaboussent, retarde un peu leur marche précipitée. Les voitures & les cavalcades causent nombre d'accidents, pour lesquels la police témoigne la plus parfaite indifférence.

J'ai vu la catastrophe du 28 Mai 1770, occasionnée par la foule des voitures qui obstruerent la rue, unique passage ouvert à l'affluence prodigieuse du peuple qui se portoit en foule à la triste illumination des Boulevards. J'ai manqué d'y perdre la vie. Douze à quinze cents personnes ont péri, ou le même jour, ou des suites de cette presse effroyable. J'ai été renversé trois fois sur le pavé à différentes époques, & sur le point d'être roué tout vif. J'ai donc un peu le droit d'accuser le luxe barbare des voitures.

Il n'a reçu aucun frein, malgré les réclamations journalieres. Les roues menaçantes qui portent orgueilleuſement le riche, n'en volent pas moins rapidement ſur un pavé teint du ſang des malheureuſes victimes qui expirent dans d'effroyables tortures, en attendant la réforme qui n'arrivera pas, parce que tous ceux qui participent à l'adminiſtration roulent carroſſe, & dédaignent conſéquemment les plaintes de l'infanterie.

Le défaut de trottoirs rend preſque toutes les rues périlleuſes. Quand un homme qui a un peu de crédit eſt malade, on répand du fumier devant ſa porte, pour rompre le bruit des carroſſes; & c'eſt alors ſur-tout qu'il faut prendre garde à ſoi.

Jean-Jacques Rouſſeau, renverſé en 1776 ſur le chemin de Menil-Montant par un énorme chien danois qui précédoit un équipage, reſta ſur la place, tandis que le maître de la berline le regardoit étendu avec indifférence. Il fut relevé par des payſans, & reconduit chez lui boîteux & ſouffrant beaucoup. Le maître de l'équipage ayant appris le lendemain quel étoit l'homme que ſon chien avoit culbuté, envoya un domeſtique pour demander au bleſſé ce qu'il pouvoit faire pour lui : *Tenir déſormais ſon chien à l'attache*, reprit le Philoſophe, & il congédia le domeſtique.

Quand un cocher vous a moulu tout vif, on examine chez le Commiſſaire ſi c'eſt la grande ou la petite roue. Le cocher ne répond que de la petite; & ſi vous expirez ſous la grande roue, il n'y a point de dédommagements pécuniaires pour vos héritiers. Puis il eſt un tarif pour les bras, les jambes, les cuiſſes; & c'eſt un prix fait d'avance. Que faire? Bien écouter quand on crie, *gare ! gare !* Mais nos jeunes Phaétons font crier leurs domeſtiques de derriere le cabriolet. Le maître vous ren-

verſe, puis le valet s'égoſille, & ſe ramaſſe qui peut.

CHAPITRE XL.

Ruiſſeaux.

Un large ruiſſeau coupe quelquefois une rue en deux, & de maniere à interrompre la communication entre les deux côtés des maiſons. A la moindre averſe il faut dreſſer des ponts tremblants. Rien ne doit plus divertir un étranger, que de voir un Pariſien traverſer ou ſauter un ruiſſeau fangeux avec une perruque à trois marteaux, des bas blancs & un habit galonné, courir dans de vilaines rues ſur la pointe du pied, recevoir le fleuve des gouttieres ſur un paraſol de taffetas. Quelles gambades ne fait pas celui qui a entrepris d'aller du fauxbourg St. Jacques dîner au fauxbourg St. Honoré, en ſe défendant de la crotte & des toîts qui dégouttent! Des tas de boue, un pavé gliſſant, des eſſieux gras, que d'écueils à éviter! Il aborde néanmoins. A chaque coin de rue il a appellé un décrotteur. Il en eſt quitte pour quelques mouches à ſes bas. Par quel miracle a-t-il traverſé ſans autre encombre la ville du monde la plus ſale? Comment marcher dans la fange en conſervant ſes eſcarpins? Oh! c'eſt un ſecret particulier aux Pariſiens, & je ne conſeille pas à d'autres de vouloir les imiter.

Pourquoi ne pas s'habiller conformément à la boue & à la pouſſiere? Pourquoi prendre à pied un vêtement qui ne convient qu'à celui qui roule dans une voiture? Pourquoi n'avoir pas des trottoirs, comme à Londres?

CHAPITRE XLI.

Fonte des ſuifs.

LES exhalaiſons qui ſortent des fonderies de ſuif, ſont épaiſſes & infectes. Rien n'eſt plus propre à corrompre l'air, que ces vapeurs groſſieres. Cette odeur déſagréable devient encore très-nuiſible à la ſanté des citoyens. Ces fonderies multipliées & renfermées dans l'enceinte de la ville, ſont un abus inconcevable; il devroit exciter la vigilance du Miniſtere public, en ce qu'il expoſe le quartier à de fréquents incendies, & qu'il change en poiſon l'élément néceſſaire à la vie de l'homme.

Il ſeroit donc à propos de reléguer l'établiſſement des fonderies hors de l'intérieur des villes, dans des lieux iſolés, afin que les chaudieres ne puſſent ni empoiſonner les voiſins, ni mettre le feu à leurs maiſons.

CHAPITRE XLII.

Boucheries.

ELLES ne ſont pas hors de la ville, ni dans les extrêmités; elles ſont au milieu. Le ſang ruiſſele dans les rues; il ſe caille ſous vos pieds, & vos ſouliers en ſont rougis. En paſſant, vous êtes tout-à-coup frappé de mugiſſements plaintifs. Un jeune bœuf eſt terraſſé, & ſa tête armée eſt liée avec des cordes contre la terre. Une lourde maſſue lui briſe le crâne; un large couteau lui fait au goſier une plaie profonde. Son ſang qui fume, coule à gros

bouillons avec ſa vie. Mais ſes douloureux gémiſſements, ſes muſcles qui tremblent & s'agitent par de terribles convulſions, ſes débattements, ſes abois, les derniers efforts qu'il fait pour s'arracher à une mort inévitable, tout annonce la violence de ſes angoiſſes & les ſouffrances de ſon agonie. Voyez ſon cœur à nud qui palpite affreuſement; ſes yeux qui deviennent obſcurs & languiſſants. Oh, qui peut les contempler, qui peut ouir les ſoupirs amers de cette créature immolée à l'homme !

Des bras enſanglantés ſe plongent dans ſes entrailles fumantes; un ſoufflet gonfle l'animal expiré, & lui donne une forme hideuſe. Ses membres partagés ſous le couperet vont être diſtribués en morceaux, & l'animal eſt tout à la fois enſeigne & marchandiſe.

Quelquefois le bœuf, étourdi du coup & non terraſſé, briſe ſes liens, & furieux, s'échappe de l'antre du trépas. Il fuit ſes bourreaux, & frappe tous ceux qu'il rencontre, comme les miniſtres ou les complices de ſa mort. Il répand la terreur, & l'on fuit devant l'animal qui la veille étoit venu à la boucherie d'un pas docile & lent. Des femmes, des enfants qui ſe trouvent ſur ſon paſſage, ſont bleſſés; & les bouchers qui courent après la victime échappée, ſont auſſi dangereux dans leur courſe brutale que l'animal que guident la douleur & la rage.

Ces bouchers ſont des hommes dont la figure porte une empreinte féroce & ſanguinaire; les bras nuds, le col gonflé, l'œil rouge, les jambes ſales, le tablier enſanglanté; un bâton noueux & maſſif arme leurs mains peſantes & toujours prêtes à des rixes dont elles ſont avides. On les punit plus ſévérement que dans d'autres profeſſions, pour réprimer leur férocité; & l'expérience prouve qu'on a raiſon.

Le ſang qu'ils répandent, ſemble allumer leurs viſages & leurs tempéraments. Une luxure groſſiere & furieuſe les diſtingue, & il y a des rues près des boucheries, d'où s'exhale une odeur cadavéreuſe, où de viles proſtituées, aſſiſes ſur des bornes en plein midi, affichent publiquement leur débauche. Elle n'eſt pas attrayante : ces femelles mouchetées, fardées, objets monſtrueux & dégoûtants, toujours maſſives & épaiſſes, ont le regard plus dur que celui des taureaux ; & ce ſont des beautés agréables à ces hommes de ſang, qui vont chercher la volupté dans les bras de ces Paſiphaés.

CHAPITRE XLIII.

L'Air vicié.

DÈS que l'air ne contribue plus à la conſervation de la ſanté, il tue ; mais la ſanté eſt le bien ſur lequel l'homme ſe montre le plus indifférent. Des rues étroites & mal percées, des maiſons trop hautes & qui interrompent la libre circulation de l'air, des boucheries, des poiſſonneries, des égoûts, des cimetieres, font que l'athmoſphere ſe corrompt, ſe charge des particules impures, & que cet air renfermé devient peſant & d'une influence maligne.

Les maiſons d'une hauteur démeſurée ſont cauſe que les habitants du rez-de-chauſſée & du premier étage ſont encore dans une eſpece d'obſcurité, lorſque le ſoleil eſt au plus haut point de ſon élévation.

Les maiſons élevées ſur les ponts, outre l'aſpect hideux qu'elles préſentent, empêchent le courant d'air de traverſer la ville d'un bout à l'autre, &

d'emporter avec les vapeurs de la Seine tout l'air corrompu des rues qui aboutiſſent aux quais.

Lorſque le citoyen veut, les fêtes & les Dimanches, reſpirer l'air pur de la campagne, à peine a-t-il mis le pied hors des barrieres, qu'il trouve les exhalaiſons infectes qui ſortent des *gadoues* & autres immondices : elles couvrent les campagnes à une demi-lieue de la Capitale. Ses promenades ſont infectées, parce qu'on n'a pas eu l'attention de porter les boues un peu plus loin : les beaux boulevards s'en reſſentent, & perdent ainſi leur agrément. Aucun ſoin paternel ne veille à dédommager le citadin de ſes fatigues journalieres, & de l'argent qu'il donne.

On ſait que les végétaux tendent à conſerver l'athmoſphere dans un état de ſalubrité, à la purger même de toute corruption : voilà pourquoi les anciens environnoient leurs temples & leurs places publiques de grands arbres : pourquoi ne les imiterions-nous pas?

L'odeur cadavéreuſe ſe fait ſentir dans preſque toutes les Egliſes : de-là l'éloignement de beaucoup de perſonnes, qui ne veulent plus y mettre le pied. Le vœu des citoyens, les arrêts du Parlement, les réclamations, tout a été inutile : les exhalaiſons ſépulcrales continuent à empoiſonner les fideles. On prétend néanmoins que l'on prend une odeur de moiſi ou de cave qui regne dans ces amas énormes de pierres, pour une odeur de mort. L'on m'a certifié que les cadavres ſont tranſportés dans les cimetieres la nuit qui ſuit l'enterrement, & qu'il n'en reſte pas un ſeul dans les caveaux des Egliſes, à moins qu'ils ne ſoient murés ; diſtinction rarement accordée.

Mais enfin, ces vingt mille cadavres ne ſortent pas de la Capitale ; & quand on ſonge que dans le

cimetiere des Innocents (1) on enterre des morts depuis mille ans, que l'on n'attend pas que la terre ait achevé de consumer ces déplorables restes; l'imagination révoltée repousse les tableaux qui viennent l'assaillir.

Indépendamment des cimetieres, faut-il s'étonner que l'air soit vicié? Les maisons sont puantes, & les habitants perpétuellement incommodés. Chacun a dans sa maison des magasins de corruption; il s'exhale une vapeur infecte de cette multitude de fosses d'aisance. Leurs vuidanges nocturnes répandent l'infection dans tout un quartier, coûtent la vie à plusieurs malheureux, dont on peut apprécier la misere par l'emploi périlleux & dégoûtant auquel ils se livrent.

Ces fosses, souvent mal construites, laissent échapper la matiere dans les puits voisins. Les boulangers qui sont dans l'habitude de se servir de l'eau des puits, ne s'en abstiennent pas pour cela; & l'aliment le plus ordinaire est nécessairement impregné de ces parties méphitiques & mal-faisantes.

Les vuidangeurs aussi, pour s'épargner la peine de transporter les matieres fécales hors de la ville, les versent au point du jour dans les égouts & dans les ruisseaux. Cette épouvantable lie s'achemine lentement le long des rues vers la riviere de Seine, & en infecte les bords, où les porteurs d'eau puisent le matin, dans leurs séaux, l'eau que les insensibles Parisiens sont obligés de boire.

Quelque chose de plus incroyable encore, c'est que les cadavres que volent ou qu'achetent les

(1) Il vient d'être fermé; j'en parlerai plus bas.

jeunes Chirurgiens pour s'exercer dans l'anatomie, sont souvent coupés par morceaux, & jettés dans les fosses d'aisance. A leur ouverture, l'œil est quelquefois frappé de ces horribles débris anatomiques, qui réveillent des idées de forfaits. Le travail, indépendamment de l'effroi qu'il inspire, devient plus redoutable aux vuidangeurs. La mitte, le plomb, les terrasse ou les tue, & l'humanité vivante est encore plus outragée que l'humanité qui n'est plus. O superbe ville! que d'horreurs dégoûtantes sont cachées dans tes murailles! Mais n'arrêtons pas plus long-temps les regards du Lecteur sur ces épouvantables résultats d'une nombreuse société.

Les belles & neuves expériences, faites sur la décomposition & la récomposition de l'air, nous offrent des secours utiles, inconnus à toute l'antiquité; & pour peu que l'administration se porte à favoriser ces curieuses découvertes, (qui nous en promettent d'autres) les grandes villes auront un fléau de moins à supporter.

Il n'est pas possible que l'indolence & l'insensibilité ferment les yeux de l'administration sur les miracles de la chymie. Cette science, débarrassée de ses vieilles formules, paroît venir enfin au-devant de l'humanité souffrante, & lui apporter les vrais remedes sur lesquels l'art s'étoit trompé lui-même.

Quoi de plus important que la santé des citoyens? La force des générations futures & conséquemment celle de l'Etat, ne sont-elles pas dépendantes de ces soins municipaux? Mais les meilleures institutions sont soumises à des lenteurs & à des ménagements, parce que le bien n'est pas aussi prompt, aussi aisé à faire que le mal.

Une Ordonnance du regne de Henri IV les ap-

pelle *maîtres fifi.* L'ancienne méthode des vuidangeurs vient d'être abolie par le Gouvernement, & ils font obligés de fe conformer à une méthode nouvelle, confirmée par l'expérience, & approuvée de l'Académie des Sciences.

L'opération qui eft en ufage depuis peu, n'a aucun des inconvénients de l'ancienne. Au moyen du feu, l'on purifie les vapeurs méphitiques, & l'on doit beaucoup de reconnoiffance au Corps illuftre, qui n'a pas dédaigné de s'occuper de tels objets.

Les travaux des Chymiftes ont diminué les accidents occafionnés par la vuidange des foffes d'aifance, puits & puifards. On fait aujourd'hui ce qu'on avoit fi long-temps ignoré, ce qu'eft l'air méphitique, & de quelle maniere on peut combattre fes influences dangereufes & meurtrieres. Les bienfaits de la chymie deviennent chaque jour plus nombreux, & donnent des moyens qui intéreffent effentiellement l'humanité.

L'adminiftration confulte plus que jamais ces utiles Phyficiens. C'eft par eux qu'on a profcrit l'ancien ufage de n'employer que des vaiffeaux de cuivre pour tranfporter à Paris le lait qui s'y confomme, ainfi que les balances de cuivre, dont les débitants de fel, de tabac & de fruits étoient dans l'habitude de fe fervir; car la moindre décompofition de ce métal eft funefte, & caufe des ravages cachés dans l'économie animale; & il a fallu non-feulement l'apprendre au peuple, mais l'en garantir encore par autorité.

C'eft à la recommandation des mêmes Chymiftes que la police a fait prohiber chez les marchands de vin les comptoirs ainfi que les tables de plomb, qui offroient à la liqueur inceffamment verfée une diffolution fatale & aifée. Le vin ne s'adouciffoit,

en paſſant ſur ces comptoirs, que pour ſe transformer en poiſon, & l'abus antique & dangereux a été enfin ſupprimé. Ainſi je dis le bien comme le mal.

La profeſſion des vuidangeurs n'eſt devenue libre que depuis le nouvel édit: auparavant elle ne l'étoit pas. Qui l'eût cru?

Il n'y a pas de loi, ſans doute, qui pût condamner les hommes & même les criminels à deſcendre journellement dans l'intérieur des foſſes, à y reſpirer un air impur, à livrer tous leurs ſens aux vapeurs fétides & empoiſonnées qui les minent, les rongent, les deſſechent, & qui donnent à leur viſage la pâleur livide & anticipée des tombeaux. Eh bien, ce que la tyrannie & la contrainte n'auroient pu faire exécuter, un peu d'argent le fait ſans violence ni contrainte.

Mais la police a jetté un regard de juſte compaſſion ſur ces malheureux qui ſont forcés de combattre le poiſon qui les tue, par l'habitude, & même l'abus des liqueurs ſpiritueuſes. Il faut qu'ils s'étourdiſſent pour braver audacieuſement ces miaſmes peſtilentiels, & la dépenſe néceſſaire d'eau-de-vie les met hors d'état de ſortir de l'indigence à la ſuite de ces travaux que rien aſſurément ne ſauroit payer.

Ces victimes de la ſociété ne gagnoient, après avoir ſi bien mérité d'elle, qu'une vieilleſſe douloureuſe & prématurée. La police eſt venue réparer l'injuſtice atroce des hommes : elle a ménagé à ces courageux infortunés, des reſſources, des ſecours pour eux & pour leurs familles. Ils trouveront un lit dans les hôpitaux lorſqu'ils ſeront malades; ils auront la ſubſiſtance lorſque le travail leur manquera; ils pourront enfin ſatisfaire aux beſoins journaliers.

Cette attention donnée à une claſſe d'hommes plongés dans l'état le plus humiliant, & de qui les derniers citoyens détournent leurs regards avec mépris, mérite ici les plus grands éloges. On voit que l'art de raiſonner les différentes parties de l'administration, ſe forme enfin; car n'eſt-on pas heureux de rencontrer des hommes qui ſe dévouent à des opérations auſſi dégoûtantes, à l'appât de quelques pieces de monnoie? & ne leur doit-on pas quelque dédommagement dans l'ordre de la ſimple équité?

CHAPITRE XLIV.

Foſſes vétérinaires.

L'ÉQUARRISSAGE des chevaux a mérité l'attention de la Police. On appelle *équarriſſeurs* les gens qui tuent les chevaux, & *équarriſſage* l'action de les dépouiller & de les dépecer. On appelle *boyautiers*, les gens qui commercent les inteſtins d'animaux, pour en tirer ces cordes d'inſtruments qui deviennent harmoniques & ſentimentales ſous la ſavante main de nos artiſtes.

L'équarriſſage des chevaux, dont les débris étoient diſperſés ſur les terreins adjacents, répandoit une odeur fétide & inſupportable, pire que celle des vuidanges. Ce ſpectacle dégoûtant de chevaux & d'animaux morts ou écorchés, de peaux, d'inteſtins, d'oſſements, de chairs, que des meutes de chiens venoient dévorer, & dont ils emportoient des lambeaux, vient de ceſſer enfin. On a établi des foſſes vétérinaires aux quatre coins de la ville, & à pluſieurs milles de Paris. Ainſi ce mélange de matieres animales, qui augmentoit prodi-

gieuſement la putréfaction, n'infecte plus les faux-bourgs de la Capitale. Nous nous empreſſons de le publier; nous voyons qu'on s'occupe plus que jamais du ſoin de remédier aux abus; & cela nous donne plus de courage pour achever ce tableau, où, comme dans ceux de Rembrant, les couleurs noires dominent : mais ce n'eſt pas notre faute, c'eſt celle du ſujet.

CHAPITRE XLV.

Détermination de l'habitude.

Si l'on me demande comment on peut reſter dans ce ſale repaire de tous les vices & de tous les maux entaſſés les uns ſur les autres, au milieu d'un air empoiſonné de mille vapeurs putrides, parmi les boucheries, les cimetieres, les hôpitaux, les égouts, les ruiſſeaux d'urine, les monceaux d'excréments, les boutiques de teinturiers, de tanneurs, de corroyeurs; au milieu de la fumée continuelle de cette quantité incroyable de bois, & de la vapeur de tout ce charbon; au milieu des parties arſénicales, ſulfureuſes, bitumineuſes, qui s'exhalent ſans ceſſe des atteliers où l'on tourmente le cuivre & les métaux : ſi l'on me demande comment on vit dans ce gouffre, dont l'air lourd & fétide eſt ſi épais qu'on en apperçoit & qu'on en ſent l'athmoſphere à plus de trois lieues à la ronde; air qui ne peut pas circuler, & qui ne fait que tournoyer dans ce dédale de maiſons : comment enfin l'homme croupit volontairement dans ces priſons, tandis que s'il lâchoit les animaux qu'il a façonnés à ſon joug, il les verroit, guidés par le ſeul inſtinct, fuir avec précipitation,

ration, & chercher dans les champs l'air, la verdure, un ſol libre, embaumé par le parfum des fleurs : je répondrai que l'habitude familiariſe les Pariſiens avec les brouillards humides, les vapeurs mal-faiſantes, & la boue infecte.

Enſuite l'opéra, la comédie, les bals, les catins & les ſpectacles, les conſolent de la perte de la ſanté. Qu'importe que les liqueurs qui circulent dans nos veines, s'épaiſſiſſent, ſe coagulent, forment des engorgements, pourvu que l'on voye danſer Veſtr-Allard? On n'a plus beſoin de force ni de courage, quand on ne parcourt plus d'autre eſpace que celui qui ſépare les trois ſpectacles.

Les Pariſiens ne ſont pas trop jaloux de communiquer avec le firmament & ſes beautés. C'eſt aux payſans à qui il appartient de contempler le ciel. Pour eux, ils regardent le ſoleil ſans admiration, ſans reconnoiſſance, & à-peu-près comme le laquais qui les éclaire.

Vivre aux bougies, eſt même une diſtinction de l'opulence. On ne jouit qu'aux bougies; on ne ſe raſſemble qu'aux bougies; tous les gens riches ſont brouillés avec le ſoleil. Le jour n'eſt pas fait pour éclairer leurs plaiſirs; ſa clarté eſt ignoble. C'eſt un peuple de morts, qui n'exiſte que dans des ſallons hermétiquement fermés, & au milieu des flambeaux.

CHAPITRE XLVI.

Noyés. Vapeurs du charbon.

Il faut bien du temps pour amener l'ordre dans les parties les plus communes de la police la plus ordinaire. Qui croiroit que, il n'y a pas vingt ans,

lorsqu'on repêchoit un noyé, au-lieu de lui administrer promptement les secours propres à le rappeller à la vie, on le laissoit à moitié corps dans l'eau, jusqu'à ce qu'un *Commissaire* fût arrivé pour dresser son *procès-verbal?* On n'osoit y toucher avant cet acte; le Guet vous repoussoit rudement. L'ignorance suspendoit le noyé par les pieds, dans la fausse idée de lui faire rendre l'eau. Aucun n'échappoit à la mort.

Enfin, l'on a reconnu qu'au-lieu d'un *Commissaire*, il étoit plus à propos d'appeller un *Chirurgien.* Le premier établissement humain en faveur des personnes noyées, est dû au corps municipal; ce qui a décidé l'attention de la Police envers d'autres infortunés : ainsi ce n'est que par l'exemple que se perfectionnent les différentes branches de l'administration publique. On a employé différentes méthodes qui, plus ou moins heureuses, ont arraché des bras de la mort une foule de citoyens rendus à leurs familles par cette sage, mais tardive précaution.

La *machine fumigatoire* qui agit par le fondement, les frictions & l'insufflation, sont les principaux secours administrés, & sans lesquels les personnes submergées seroient certainement mortes. On y joint l'eau-de-vie camphrée, prise à la dose d'une cuillerée, l'alkali-volatil-fluor, mais comme stimulant; on l'introduit dans les narines avec des mêches de papier.

De cent trente-huit personnes noyées à Paris, quatre-vingt-douze ont dû la vie au nouvel établissement qui a remplacé l'usage le plus inepte & le plus barbare. Cette date moderne prouve que l'on s'occupe depuis bien peu de temps de la conservation des citoyens; mais enfin nous avons su rougir de notre indifférence.

Ceux qui tomboient dans l'eau avant cette époque, perdoient inévitablement la vie, & de misérables formes judiciaires s'opposoient à leur salut. On n'accordoit rien à un marinier qui sauvoit un noyé ; & par une contradiction étrange, on le payoit quand il avoit retiré un cadavre. De-là provenoit la lenteur cruelle des bateliers à prévenir la submersion totale. Nous nous sommes élevés les premiers contre ces abus dans l'An deux mil quatre cent & quarante, il y a près d'onze années ; & nous avons vu avec une joie secrete que nos plaintes publiques avoient été entendues.

Aujourd'hui les fraix qu'entraîne l'administration des secours, sont à la charge de la Police, & l'on délivre des gratifications à ceux qui ont directement ou indirectement contribué à rappeller à la vie les noyés. Je le répete ; oh ! que de temps il faut pour conduire un peuple aux notions les plus simples de la raison & de l'humanité !

La vapeur du charbon produit encore, sur-tout dans les fauxbourgs, des désastres plus fréquents. Outre les chagrins amers & renaissants attachés à l'extrême indigence, il est un accident familier aux malheureux qui ne sont pas assez riches pour acheter du bois. Il faut savoir qu'il y a une nombreuse portion de citoyens qui n'habitent que des cabinets ou des recoins obscurs, où il n'y a point de cheminées ; & c'est ce qui m'a fait dire dans le premier Chapitre, intitulé *Coup-d'œil général*, qu'on trouvoit à Paris *des Lapons végétants dans des cases étroites*. Ces infortunés sont obligés, dans les rigueurs de l'hyver, de faire du feu au milieu de leurs chambres ; & le toît n'est pas percé, comme chez les sauvages. Il arrive souvent qu'ils sont surpris, eux & leurs enfants, & suffoqués par la vapeur du charbon. Personne n'est à l'abri de

ces accidents imprévus; car le voiſinage d'un pauvre ſuffit pour tuer un riche. On diroit que l'un ſe venge de l'autre.

Un Médecin habile penſe qu'en ce cas-là, l'uſage trop répandu de l'alkali-volatil-fluor devient dangereux, & que dans cette eſpece d'aſphyxie il y a un excès de chaleur dans la tête; que par conſéquent, il ſeroit funeſte d'irriter encore cette partie du corps, & d'y déterminer une plus grande quantité de chaleur. Il propoſe les frottements réitérés à la plante des pieds, & il a rendu la vie par ce moyen à pluſieurs aſphyxiés.

Ne ſeroit-il pas poſſible de donner au charbon de terre une préparation qui lui enleveroit ce qu'il a de meurtrier? C'eſt à quoi l'on travaille, & je ne doute pas que l'adminiſtration ne veille à conſtater l'expérience.

Pourquoi n'accorderoit-t-on pas une médaille à tout homme qui, dans un danger preſſant, auroit ſauvé la vie à un citoyen? Sa plus grande récompenſe aſſurément ſeroit toujours dans ſon cœur; mais la patrie ne ſeroit pas quitte envers lui, & lui devroit une marque de reconnoiſſance pour avoir enlevé au trépas un de ſes enfants.

Avant les obſervations ſur les aſphyxies, avant les découvertes des moyens curatifs, (on le dit en frémiſſant,) la plupart des aſphyxiés dans le fait étoient enterrés vivants. Combien l'homme n'a-t-il pas beſoin de la ſcience, puiſqu'elle ſeule ſauve aujourd'hui de cet horrible danger, & les vuidangeurs, & les cureurs de puits, & les foſſoyeurs, & les maçons employés à la fouille des terreins, & tous ces hommes enfin, qui, par leurs travaux, ſont ſi utiles, & à qui la ſociété doit tant !

L'indifférence abſolue ſur leur ſort, n'étoit-elle

pas un crime politique? On ſait aujourd'hui qu'il ne faut jamais ſaigner un aſphyxié; que l'aſperſion d'eau froide au viſage, & quelques cuillerées de vinaigre le rappellent à la vie. On ſait aujourd'hui qu'un braſier ardent peut déſinfecter un lieu empoiſonné ; qu'un tuyau adapté à un fourneau épuiſe l'air méphitique; qu'avec quelques pelletées de chaux vive, on corrige une vanne mortelle.

L'attention paternelle du Gouvernement vient de répandre ſur cet objet un catéchiſme pour l'inſtruction du peuple. Le peuple ſaura que ces *morts apparentes* ne ſont pas des *morts réelles*; il apprendra de quelle maniere l'on peut rappeller à la vie les noyés & les aſphyxiés; il ſe familiariſera avec les remedes dont l'extrême ſimplicité garantit le ſuccès.

C'eſt M. le Noir, Lieutenant-Général de Police, qui a fait dreſſer ce *Catéchiſme inſtructif*, mis à la portée du peuple, & qui l'a fait diſtribuer aux Curés des villes & des campagnes, afin qu'ils répandiſſent la méthode propre à combattre les fréquents & terribles effets du *méphitiſme* (mot nouveau, qui ſignifie *vapeur empoiſonnée*). Les Curés ne dédaigneront pas de communiquer aux villageois ces importantes lumieres; car ſi le premier précepte de la Religion eſt l'accompliſſement des œuvres de charité & de miſéricorde, ſon triomphe n'eſt-il pas de veiller à la conſervation de l'homme? Et pourquoi des procédés faciles, qui peuvent rendre un bon pere de famille à la ſociété, ne ſeroient-ils pas enſeignés après la lecture des vérités évangéliques? Quoi de plus honorable pour le Miniſtere, que d'allier le ſalut des *corps* au ſalut des *ames?*

CHAPITRE XLVII.

Chambres garnies.

UN Boyard vient habiter une manſarde ſur le Palais-Royal, & un Moſcovite ſe loge dans un entreſol écraſé, à un prix exorbitant; un Staroſte & un Helvétien ſe partagent un même appartement.

Les chambres garnies ſont ſales. Rien n'afflige plus un pauvre étranger, que de voir des lits malpropres, des fenêtres où ſifflent tous les vents, des tapiſſeries à demi-pourries, un eſcalier couvert d'ordures. En général, le Pariſien vit dans la craſſe: on n'a pas aſſez pourvu aux beſoins des voyageurs; & cependant qui eſt-ce qui ne voyage pas? Un Anglois & un Hollandois, qui ſe ſont fait une jouiſſance de la propreté la plus délectable, ſe trouvent couchés dans un lit infecté d'animaux incommodes; & tous les vents coulis entrent dans leur chambre. Ils quittent le plutôt poſſible une ville où tous les ſens ſont douloureuſement affectés, & emportent l'argent qu'ils y auroient laiſſé.

Les chambres garnies ſont un aſyle contre les créanciers. Quiconque n'a pas fait des lettres-de-change qui contraignent par corps, & qui n'eſt pas marchand, arrête la voracité des huiſſiers: il ſort de ſa chambre garnie pour ſe promener ſans riſque, & dit comme Bias: *Omnia mecum porto.*

On ne paye point de capitation perſonnellement dans les chambres garnies; mais celui qui vous les loue, paye & vous fait payer en conſéquence. Il faut donner ſon nom ſur des regiſtres qui vont à la Police, & elle ſait bien ce qu'elle en fait.

L'enlevement des particuliers ſe fait beaucoup plus facilement dans les chambres garnies qu'ailleurs, & l'on n'y regarde pas de ſi près. Quand quelqu'un eſt arrêté par ordre du Gouvernement, l'Exempt crie à tous que c'eſt un voleur; & comme la perſonne eſt non-domiciliée, on croit qu'elle a volé. On n'en parle plus le ſoir même, & ſa mémoire eſt enſevelie pour jamais.

Il y a eu des années où l'on a compté à Paris cent mille étrangers, tous en chambres garnies : ce nombre eſt conſidérablement diminué. Le prix des chambres garnies eſt fort inégal. Vous aurez un appartement de quatre pieces près du Luxembourg, qui vous coûtera ſix fois plus près du Palais-Royal.

Ces malheureuſes créatures, qui, au ſortir des Spectacles, vous arrêtent ſur le pavé, & vous pourſuivent dans le ruiſſeau, ſont en chambres garnies. Elles payent le double de ce que payeroit une femme honnête; de ſorte que ce loyer renaiſſant les écraſe. Elles ne peuvent ſortir de la triſte condition où elles ſont plongées, que par une aventure heureuſe & rare.

Il eſt défendu de louer à des femmes proſtituées; & ſans elles néanmoins la moitié des appartements ſeroient vuides. Les perruquiers & les marchands de vin ſont les principaux propriétaires de ces ſales tripots; ils en tirent beaucoup d'argent, ſe font payer d'avance, vexent ces déplorables créatures, & en ſont encore les eſpions.



CHAPITRE XLVIII.

Fiacres.

Les miſérables roſſes qui traînent ces voitures délabrées, ſortent des écuries Royales, & ont appartenu à des Princes du Sang, enorgueillis de les poſſéder.

Ces chevaux réformés avant leur vieilleſſe, paſſent ſous le fouet des plus impitoyables oppreſſeurs. Ci-devant nobles quadrupedes, impatients du frein, traînant l'équipage ſuperbe comme un fardeau léger; maintenant malheureux animaux, tirant le nerf, humides de pluie, dégouttants d'une ſueur ſale, fatigués, tourmentés pendant dix huit heures par jour, ſous le poids des courſes que le public leur impoſe.

Ces voitures hideuſes, dont la marche obſcure eſt ſi traînante, ſervent quelquefois d'aſyle à la jeune fille échappée un inſtant à la vigilance de ſes argus, & qui, montant d'un pied agile & non apperçu, veut converſer avec ſon amant ſans être vue ni remarquée.

Rien ne révolte l'étranger qui a vu les carroſſes de Londres, d'Amſterdam, de Bruxelles, comme ces fiacres & leurs chevaux agoniſants.

Quand les fiacres ſont a jeun, ils ſont aſſez dociles : vers le midi ils ſont plus difficiles; le ſoir ils ſont intraitables; les rixes fréquentes qui s'élevent, ſont jugées chez les Commiſſaires; ils inclinent toujours en faveur du cocher. Plus les cochers ſont ivres, plus ils fouettent leurs chevaux; & vous n'êtes jamais mieux mené, que quand ils ont perdu la tête.

Il s'agiſſoit de je ne ſais quelle réforme, il y a quelques années. Les fiacres s'aviſerent d'aller tous, au nombre de preſque dix-huit cents, voitures, chevaux & gens, à Choiſy, où étoit alors le Roi, pour lui préſenter une requête. La Cour fut fort ſurpriſe de voir dix-huit cents fiacres vuides qui couvroient au loin la plaine, & qui venoient apporter leurs humbles remontrances au pied du trône. Cela donna une ſorte d'inquiétude. On les congédia comme ils étoient venus. Les quatre repréſentants de l'ordre furent mis en priſon, & l'on envoya l'orateur à Bicêtre avec ſon papier & ſa harangue.

Rien de ſi commun que la ſoudaine rupture des ſoupentes ou des roues. Vous avez le nez caſſé ou une contuſion au bras; mais vous êtes diſpenſé de payer la courſe.

Les fiacres ne peuvent aller juſqu'à Verſailles, ni ſur les routes où il y a des bureaux de voitures, qu'en payant une permiſſion *particuliere*. Dès qu'ils ſont hors des barrieres, ils vous font la loi, malgré les tarifs. Les uns ſont d'une complaiſance extrême; les autres ſont emportés, inſolents : il eſt plutôt fait de les appaiſer avec quelques ſols de plus, que d'aller demander juſtice, ou de ſe la faire ſoi-même; & c'eſt le parti que prennent tous les honnêtes gens.

Si vous oubliez quelque choſe dans la voiture, comme elle eſt numérotée, vous allez à un bureau en faire la réclamation, & l'objet vous eſt ordinairement rendu.

La commodité & la ſûreté publique exigeroient que les fiacres fuſſent moins ſales, plus ſolides, mieux montés; mais la rareté, la cherté des fourrages, & l'impôt conſidérable de vingt ſols par jour, pour rouler ſur le pavé, empêchent les réformes les plus deſirables.

CHAPITRE XLIX.

Porteurs d'eau.

On achete l'eau à Paris. Les fontaines publiques ſont ſi rares & ſi mal entretenues, qu'on a recours à la riviere ; aucune maiſon bourgeoiſe n'eſt pourvue d'eau aſſez abondamment. Vingt mille porteurs d'eau, du matin au ſoir, montent deux ſéaux pleins, depuis le premier juſqu'au ſeptieme étage, & quelquefois par-delà. La voie d'eau coûte ſix liards ou deux ſols. Quand le porteur d'eau eſt robuſte, il fait environ trente voyages par jour.

Quand la riviere eſt trouble, on boit l'eau trouble. On ne ſait trop ce qu'on avale ; mais on boit toujours. L'eau de la Seine relâche l'eſtomac, pour quiconque n'y eſt pas accoutumé. Les étrangers ne manquent preſque jamais l'incommodité d'une petite diarrhée ; mais ils l'éviteroient, s'ils avoient la précaution de mettre une cuillerée de bon vinaigre blanc dans chaque chopine d'eau.

„ L'on a vu, ſous le coſtume pénible & laborieux d'un porteur d'eau, un homme forcé de „ dépoſer la décoration ſtérile dont la patrie avoit „ honoré ſes ſervices, chercher l'aliment & le „ ſoutien de ſes jours dans ce métier rude & „ abject. Il expira, il y a quelques années, de „ froid & de miſere, entre les compagnons groſ- „ ſiers de ſon travail journalier, inconnu de ceux „ dont l'horrible indigence l'avoit rendu l'égal, „ & après avoir confié ſon ſecret au Miniſtre de „ la Religion qui recueillit ſes derniers ſoupirs ". *Voyez le Babillard*, tome I, page 75.

CHAPITRE L.

Le Pont-Neuf.

Le Pont-Neuf eſt dans la ville ce que le cœur eſt dans le corps humain, le centre du mouvement & de la circulation. Le flux & le reflux des habitants & des étrangers frappent tellement ce paſſage, que, pour rencontrer les perſonnes qu'on cherche, il ſuffit de s'y promener une heure chaque jour.

Les mouchards ſe plantent là ; & quand au bout de quelques jours ils ne voyent pas leur homme, ils affirment poſitivement qu'il eſt hors de Paris. Le coup-d'œil eſt plus beau de deſſus le Pont-Royal ; mais il eſt plus étonnant de deſſus le Pont-Neuf. Là, les Pariſiens & les étrangers admirent la ſtatue équeſtre de Henri IV, & tous s'accordent à le prendre pour le modele de la bonté & de la popularité.

Un pauvre pourſuivoit un homme le long des trottoirs ; c'étoit un jour de fête : *Au nom de ſaint Pierre*, diſoit le mendiant, *au nom de ſaint Joſeph*, *au nom de la Vierge Marie*, *au nom de ſon divin Fils*, *au nom de Dieu.* Arrivé devant la ſtatue d'Henri IV : *Au nom d'Henri IV*, dit-il. *Au nom d'Henri IV?* Tiens, & il lui donna un louis d'or.

Un de ces hommes qui vendent des médailles de plâtre, en portoit deux, l'une devant, l'autre derriere : c'étoit le médaillon de Henri IV & celui de Louis XIV. Combien le premier? Six francs, dit le vendeur. Et l'autre, le vendez-vous de même? Je ne les ſepare point, Monſieur ; ſans le premier, je ne vendrois jamais le ſecond.

On croit dans les Provinces, qu'on ne ſauroit traverſer le Pont-Neuf la nuit, ſans courir riſque d'être jetté à la riviere. On parle des attentats de Cartouche, comme ſi ce voleur ſubſiſtoit encore: c'eſt le paſſage le plus ſûr qui ſoit à Paris.

Gaſton d'Orléans, frere de Louis XIII, ſe plaiſoit à voler des manteaux ſur le Pont-Neuf, & la mémoire s'en eſt conſervée.

Au bas du Pont-Neuf ſont les recrûteurs, raccoleurs, qu'on appelle *vendeurs de chair humaine.* Ils font des hommes pour les Colonels, qui les revendent au Roi. Autrefois ils avoient des fours où ils battoient, violentoient les jeunes gens qu'ils avoient ſurpris de force ou par adreſſe, afin de leur arracher un engagement. On a ſupprimé enfin cet abus monſtrueux; mais on leur permet d'uſer de ruſe & de ſupercherie pour enrôler la canaille.

Ils ſe ſervent d'étranges moyens. Ils ont *des filles de corps-de-garde*, au moyen deſquelles ils ſéduiſent les jeunes gens qui ont quelque penchant au libertinage. Enſuite ils ont des cabarets, où ils enivrent ceux qui aiment le vin. Puis ils promenent, les veilles du mardi gras & de la St. Martin, de longues perches ſurchargées de dindons, de poulets, de cailles, de levrauts, afin d'exciter l'appetit de ceux qui ont échappé à celui de la luxure.

Les pauvres dupes, qui ſont à conſidérer la Samaritaine & ſon carillon, qui n'ont jamais fait un bon repas dans toute leur vie, ſont tentés d'en faire un, & troquent leur liberté pour un jour heureux. On fait réſonner à leurs oreilles un ſac d'écus, & l'on crie, *qui en veut? qui en veut?* C'eſt de cette maniere qu'on vient à bout de compléter une armée de héros, qui feront la gloire de l'Etat & du Monarque. Ces héros coûtent au bas du Pont-

Neuf trente livres piece. Quand ils ſont beaux hommes, on leur donne quelque choſe de plus. Les fils d'artiſans croyent affliger beaucoup leurs peres & meres en s'engageant. Les parents les dégagent quelquefois, & rachetent cent écus l'homme qui n'en a coûté que dix ; cet argent tourne au profit du Colonel & des Officiers recrûteurs.

Ces recrûteurs ſe promenent la tête haute, l'épée ſur la hanche, appellant tout haut les jeunes gens qui paſſent, leur frappant ſur l'épaule, les prenant ſous le bras, les invitant à venir avec eux, d'une voix qu'ils tâchent de rendre mignarde. Le jeune homme ſe défend, les yeux baiſſés, la rougeur ſur le front, & avec une eſpece de crainte & de pudeur; ce qui commande l'attention, la premiere fois qu on eſt témoin de ce jeu ſingulier.

Ces recrûteurs ont leurs boutiques dans les environs, avec un drapeau armorié, qui flotte & qui ſert d'enſeigne. Là, ceux qui ſont de bonne volonté viennent donner leur ſignature. Un de ces recrûteurs avoit mis ſous ſon enſeigne ce vers de Voltaire, ſans en ſentir la force ni la conſéquence :

Le premier qui fut Roi, fut un ſoldat heureux.

J'ai vu ce vers bien imprimé pendant ſix ſemaines; puis le vers a diſparu, ſans qu'aucun des enrôlés ſous cette deviſe l'eût peut-être compris.

Autrefois le gros Thomas, le coryphée des opérateurs, tenoit ſes ſéances ſur le Pont-Neuf. Voici ſon portrait fidélement tracé, pour la ſatisfaction de ceux qui ne l'ont pas vu.

„ Il étoit reconnoiſſable de loin par ſa taille gi-
„ganteſque & l'ampleur de ſes habits. Monté ſur
„ un char d'acier, ſa tête élevée & coëffée d'un
„ panache éclatant, figuroit avec la tête royale

„ d'Henri IV. Sa voix mâle se faisoit entendre aux „ deux extrêmités du pont, aux deux bords de la „ Seine. La confiance publique l'environnoit, & „ la rage de dents sembloit venir expirer à ses pieds. „ La foule empressée de ses admirateurs, comme „ un torrent qui toujours s'écoule & reste toujours „ égal, ne pouvoit se lasser de le contempler. Des „ mains sans cesse élevées imploroient ses remedes, „ & l'on voyoit fuir le long des trottoirs, les Mé- „ decins consternés & jaloux de ses succès. En- „ fin, pour achever le dernier trait de l'éloge de „ ce grand homme, il est mort sans avoir reconnu „ la Faculté ".

Un Anglois, dit-on, fit la gageure, il y a cinq ans, qu'il se promeneroit le long du Pont-Neuf pendant deux heures, offrant au public des écus neufs de six livres à vingt-quatre sols piece; & qu'il n'épuiseroit pas de cette maniere un sac de douze cents francs, qu'il tiendroit sous son bras. Il se promena criant à haute voix, *qui veut des écus de six francs tout neufs à vingt-quatre sols? Je les donne à ce prix.* Plusieurs passants toucherent, palperent les écus, & continuant leur chemin, leverent les épaules en disant: *Ils sont faux, ils sont faux.* Les autres souriant, comme supérieurs à la ruse, ne se donnoient pas la peine de s'arrêter ni de regarder. Enfin, une femme du peuple en prit trois en riant, les examina long-temps, & dit aux spectateurs: *Allons, je risque trois pieces de vingt-quatre sols par curiosité.* L'homme au sac n'en vendit pas davantage, pendant une promenade de deux heures. Il gagna amplement la gageure contre celui qui avoit moins bien étudié que lui, ou moins bien connu l'esprit du peuple.

Les marches du Pont-Neuf s'usent visiblement vers le milieu, & en peu d'années, sous les pieds

des innombrables paſſants. Elles deviennent gliſſantes, & l'on eſt obligé de les renouveller.

Des marchandes d'oranges & de citrons ont, au milieu du pont, des boutiques qui forment un coup-d'œil agréable : car ce fruit eſt auſſi ſain qu'il eſt beau.

CHAPITRE LI.

Pont-Royal.

On jouit ſur le Pont-Royal, du plus beau coup-d'œil de la ville. On y découvre d'un côté, le Cours, les Tuileries, le Louvre; de l'autre, le Palais-Bourbon, & une longue ſuite de ſuperbes hôtels. Les deux quais de l'Iſle-du-Palais, & les deux autres qui bordent la riviere, ajoutent beaucoup à l'agrément de la perſpective.

L'entrée par le pont de Neuilly frappe d'admiration le voyageur, à meſure qu'il s'avance vers la barriere de Chaillot, d'où ſe préſentent à ſes regards étonnés la magnifiqne place de Louis XV, le jardin & le palais des Tuileries.

Si l'on exécutoit enfin le plan ſi ſouvent propoſé de débarraſſer le pont St. Michel, le pont au Change, le pont Notre-Dame, & le pont Marie, des gothiques bâtiments qui les ſurchargent déſagréablement, l'œil plongeroit avec plaiſir d'une extrêmité de la ville à l'autre.

Quel contraſte choquant entre la magnifique rive droite du fleuve, & la rive gauche qui n'eſt point pavée & eſt toujours remplie de boue & d'immondices ! Elle n'eſt couverte que de chantiers & de maſures habitées par la lie du peuple. Mais ce qui ſurprend davantage encore, c'eſt que ce cloaque

dégoûtant eſt borné d'un côté par le Palais-Bourbon ; & de l'autre, par le beau quai des Théatins.

La galiote de Saint-Cloud part réguliérement du Pont-Royal ; & la modicité du prix y attire les fêtes & les dimanches une foule de Pariſiens. Le départ & l'arrivée de ce bateau ne donnent pas une bien haute opinion des talents nautiques des matelots de la Seine, par leur mal-adreſſe à partir & à aborder. D'autres Pariſiens, arrivés trop tard pour profiter de la galiote, ſe jettent à corps perdu dans des batelets particuliers, oubliant dans de ſi frêles bâtiments, que le filet d'eau de la Seine peut les engloutir, comme les gouffres du vaſte Océan. Ceux qui ont accoutumé de parcourir les mers, tremblent à la vue de cet embarquement dangereux.

CHAPITRE LII.

Charmant Coup-d'œil.

Un coup-d'œil très-agréable encore eſt celui qu'offre le jardin des Tuileries, ou plutôt les Champs-Eliſées, dans un beau jour de printemps. Les deux rangs de jolies femmes qui bordent la grande allée, ſerrées les unes contre les autres ſur une longue file de chaiſes, regardant avec autant de liberté qu'on les regarde, reſſemblent à un parterre animé de pluſieurs couleurs. La diverſité des phyſionomies & des atours, la joie qu'elles ont d'être vues & de voir, l'eſpece d'aſſaut qu'elles font lorſque ſur leurs viſages brille l'envie de s'éclipſer ; tout ajoute à ce tableau diverſifié qui attache les regards, & fait naître mille idées ſur ce que les modes enlevent ou ajoutent à la beauté, ſur l'art & la coquetterie des femmes, ſur ce

deſir

deſir inné de plaire, qui fait leur bonheur & le nôtre.

Les vertugadins de nos meres, leurs étoffes tailladées de falbalas, leurs épaulettes ridicules, leurs enceintes de cerceaux, cette multitude de mouches, dont quelques-unes reſſembloient à de véritables emplâtres, tout cela eſt diſparu, excepté la hauteur démeſurée de leurs coëffures. Le ridicule n'a pu corriger ce dernier uſage; mais ce défaut eſt tempéré par le goût & la grace qui préſident à la ſtructure de l'élégant édifice. Les femmes, à tout prendre, ſont mieux miſes aujourd'hui qu'elles ne l'ont jamais été : leur ajuſtement réunit la légéreté, la décence, la fraîcheur & les graces. Ces robes d'une étoffe légere ſe renouvellent plus ſouvent que ces robes où brilloient l'or & l'argent : elles ſuivent, pour ainſi dire, les nuances des fleurs des diverſes ſaiſons. Il n'y a que la main de nos marchandes de modes, pour métamorphoſer avec une ſi prodigieuſe diverſité la gaze, le linon & les rubans. Si les femmes pouvoient quitter ce choquant enduit de blanc & de rouge trop prononcé, elles auroient détruit le mauvais goût de leurs meres, & jouiroient de tous les avantages que la nature a verſés ſur elles. Elles n'ont pas beſoin de diamants & de parure, affiches du luxe & de l'opulence; les diamants partagent l'attention que l'on doit à leur beauté réelle, & le charme le plus piquant d'une belle eſt d'ignorer qu'elle le ſoit.



CHAPITRE LIII.

Boulevards.

C'est une promenade vaste, magnifique, commode, qui ceint pour ainsi dire la ville. Elle est de plus ouverte à tous les états, & infiniment peuplée de tout ce qui peut la rendre agréable & récréative. On s'y promene à pied, à cheval, en cabriolet; & l'on peut placer les Boulevards à côté de tout ce qu'il y a de plus beau à Paris.

Le Boulevard du côté du midi est le moins fréquenté; c'est néanmoins le plus salubre : on ne peut se lasser de l'admirer. Il est orné de quatre rangs d'arbres, avec une chaussée d'encaissement, (de cailloux ou de pavés) de vingt-quatre pieds de largeur, qui regne dans un contour de six mille quatre-vingt-trois toises. On ne voit de ces travaux superbement prolongés & utiles, que dans une immense & riche Capitale. Cette espece d'écharpe ou de ceinture est admirable; mais elle renferme des objets pauvres, désagréables & mesquins.

CHAPITRE LIV.

Nos Grand'Meres.

Nos grand'meres n'étoient pas si bien vêtues que nos femmes; mais elles appercevoient d'un coup d'œil tout ce qui pouvoit intéresser le bien-être de la famille. Elles n'étoient pas aussi répandues; on ne les voyoit pas incessamment hors de leurs maisons. Contentes d'une royauté do-

meſtique, elles regardoient comme très-importantes toutes les parties de cette adminiſtration. Telle étoit la ſource de leurs plaiſirs, & le fondement de leur gloire. Elles entretenoient le bon ordre & l'harmonie dans leur empire, fixoient le bonheur dans leurs foyers, tandis que leurs filles abuſées vont le chercher vainement dans le tumulte du monde. Les détails de la table, du logement, de l'entretien, exerçoient leurs facultés; l'économie ſoutenoit les maiſons les plus opulentes, qui s'écroulent aujourd'hui. La femme paroiſſoit s'acquitter d'une tâche égale aux travaux du mari, en embraſſant cette infinité de ſoins qui regardent l'intérieur. Leurs filles, formées de bonne heure, concouroient à faire régner dans les maiſons les charmes doux & paiſibles de la vie privée; & l'homme à marier ne craignoit plus de choiſir celle qui, née pour imiter ſa mere, devoit perpétuer la race des femmes ſoigneuſes & attentives.

Que nous ſommes loin de ces devoirs ſi ſimples, ſi attachants! Une conduite réglée & uniforme feroit le tourment de nos femmes; il leur faut une diſſipation perpétuelle, des liaiſons à l'infini, tous les dehors de la repréſentation & de la vanité. Elles ne ſont jamais bien dans toutes ces courſes, parce qu'elles veulent être abſolument où la nature ne veut pas qu'elles ſoient; & tant qu'elles auront perdu le gouvernement de la famille, elles ne jouiront jamais d'un autre empire.

Autre obſervation. Les domeſtiques faiſoient alors partie de la famille; on les traitoit moins poliment, mais avec plus d'affection; ils le voyoient, & devenoient ſenſibles & reconnoiſſants. Les maîtres étoient mieux ſervis, & pouvoient compter ſur

une fidélité bien rare aujourd'hui. On les empêchoit à la fois d'être infortunés & vicieux ; & pour l'obéissance, on leur accordoit en échange bienveillance & protection. Aujourd'hui, les domestiques passent de maison en maison, indifférents à quels maîtres ils appartiennent, rencontrant celui qu'ils ont quitté sans la moindre émotion. Ils ne se rassemblent que pour révéler les secrets qu'ils ont pu découvrir. Ils sont espions ; & comme on les paye, qu'on les habille bien, qu'on les nourrit bien, mais qu'on les méprise, ils le sentent, & sont devenus nos plus grands ennemis. Autrefois leur vie étoit laborieuse, dure & frugale ; mais on les comptoit pour quelque chose, & le domestique mouroit de vieillesse à côté de son maître.

CHAPITRE LV.

Des grosses Fortunes.

Il y a à Paris des fortunes de particuliers, de trois tents, cinq cents, sept cents, neuf cents mille livres de rente, & trois ou quatre peut-être au-delà encore. Celles de cent à cent cinquante mille livres, sont communes.

L'or, a dit quelqu'un, cherche à s'amonceler : il va où il y en a déja. Plus il est en tas, plus il multiplie. Le premier écu, a dit Jean-Jacques Rousseau, est plus difficile à gagner que le dernier million. Cette vérité se fait sentir dans la Capitale. Que font tous ces opulents de leur or? Ce qu'ils en font? Rien de grand, rien de vraiment utile. Le loisir de ces riches fait qu'ils se tourmentent à poursuivre des miseres. Ils se font des oc-

cupations graves, de futilités : ils ont des inquiétudes pour se procurer de fausses jouissances, & ils se tourmentent en arrangeant des parties de plaisir.

Ils aiment mieux nourrir des chevaux que des hommes. Ils dépensent en objets de luxe puérile, ce qui suffiroit à la perfection de tous les arts utiles; ils ne donnent rien pour les expériences physiques, rien pour les sciences augustes, qui sont la grandeur & la dignité de l'homme. S'ils obéissent à quelque caprice ruineux, ce caprice est toujours petit, obscur & extravagant. On cite leur immense richesse, on a peine à citer leurs bienfaits. Je regarde autour de moi; je n'apperçois pas un seul monument patriotique. Tout est pour l'intérieur de la maison & pour la valetaille.

Parmi ces hommes opulents, tel est déclaré humain, généreux, serviable, bon ami, dont la tête ingénieuse est occupée trois heures par jour à trouver de nouveaux moyens pour ruiner son pays & redoubler sa misere. Il parle d'équité, d'humanité, de bienfaisance; & le projet qu'il va donner le lendemain, ruinera six cents familles. C'est un accaparement, c'est un monopole; son or funeste va ravir à l'industrie pauvre ce qu'elle auroit pu gagner.

Une Province est tout-à-coup dépossédée de ses productions. Tout est enlevé comme par enchantement. On honorera du nom de *spéculation*, ce qui n'est que l'ouvrage de l'avarice. Le monopoleur est un homme poli, qui parle des beaux-arts : comment oseroit-on l'appeller un *concussionnaire?* Il est vrai qu'il fait quelque bien en détail autour de lui, & des maux horribles en grand à cent lieues de sa demeure. Il semble étranger au Royaume, & n'exister que pour ses maîtresses & ses adulateurs.

D'autres théſauriſent, & s'endurciſſant à loiſir, ne laiſſent échapper aucune parcelle de leur or entaſſé. En vain la miſere les ſupplie en fondant en larmes; en vain entendent-ils le récit des calamités particulieres ; ils ſont inſenſibles aux malheurs d'un honnête homme, comme à ceux de l'Etat.

Préférer une piece d'or à la vie de ſon frere, de ſon ſemblable! Le nommer fainéant, coquin, pareſſeux, pour ſe diſpenſer d'être charitable! Maſquer ſon avarice ſous des prétextes faux, tandis qu'on ne ſe diſſimule pas à ſoi-même ſa dureté! Ah! mérite-t-on enſuite le nom d'homme?

Malheureux! qui endurcis tes oreilles aux gémiſſements de l'indigence, quand tu auras le linceul ſur le viſage, & que tu ſeras reſſerré dans un étroit cercueil, s'il te reſtoit quelques ſentiments, dis, ne regretterois-tu point alors de n'avoir pas donné quelques parcelles de ces richeſſes inutiles, pour ſoulager les maux de tes freres? Que te reſtera-t-il de cette grande opulence? Un cercueil de plomb, & quelques marbres ſculptés. Eh! quand il eſt en ton pouvoir de métamorphoſer ces pieces de métal en jouiſſances pures & intimes, apprends à les connoître, à les goûter. Veux-tu être maudit après ta mort, & que l'on diſe : Il a dépenſé pour ſon orangerie, pour ſes porcelaines, pour ſes diamants, pour ſon chenil... Et pour les hommes ſes ſemblables?... Rien. Parlons du moins des gens qui donnent à dîner. C'eſt bien peu de choſe ; mais c'eſt toujours cela.



CHAPITRE LVI.

Les Dîneurs en ville.

QUELQUES gens d'une fortune aisée donnent ordinairement à dîner deux ou trois fois par semaine à leurs amis & à leurs simples connoissances. Une fois invité, vous l'êtes pour toujours.

Avoir une table à Paris, est un objet dispendieux; mais ce n'est que dans la Capitale que tel homme peut subsister sans fortune, sans métier & sans talents. Ce n'est point là un citoyen fort recommandable, je l'avoue; mais enfin, il faut que tout homme vive. Eh! qui donnera à manger à celui qui a bon appétit, si ce n'est le riche?

Dix-huit à vingt mille hommes dînent réguliérement le lundi chez le marchand, le mardi chez l'homme de robe, & progressivement ils achevent la semaine, en montant d'étage en étage. Le vendredi ils se rendent de préférence chez l'amateur de marée, & jamais ils ne se trompent sur le menu. Dans cette classe sont les agréables & les beaux parleurs, les Musiciens, les Peintres, les Abbés, les Célibataires, &c.

Ils ont vu tous les états, & sont au fait d'une infinité de caracteres. Ces gens-là ne savent ni le prix du pain, ni celui de la viande : les variations des comestibles leur sont parfaitement étrangeres : ils ne payent que le porteur d'eau. Ils sortent de chez eux, poudrés, frisés, à deux heures précises, & vont s'asseoir à des tables délicates, ayant pour passe-port quelques historiettes, une pour chaque maison, & la gazette de la veille.

Ils ſavent tirer un parti abondant du ſervice, tandis que les provinciaux, les novices mal-adroits, n'ont pas l'eſprit de faire bonne chere; car c'eſt un art que de ſavoir goûter de tous les plats, à l'aide de quelques ſignes. Le ſoir, ils ſe rendent chez une vieille dévote, chez un goutteux, un Bénéficier; ils y font collation, & n'ont qu'à changer un peu de langage, ſelon l'eſprit des perſonnages, & répéter les nouvelles qu'ils ont appriſes le matin. Ainſi, ſans rentes, ſans emploi, ſans patrimoine, avec un habit dû encore au tailleur, & payant de mois en mois un loyer modique, ils trouvent de quoi vivre, & vivre en aſſez bonne compagnie. Une aptitude à retenir les noms des perſonnes, quelqu'uſage du monde, beaucoup de ſoupleſſe dans les manieres leur ſuffit pour entretenir la converſation; & l'on ne diroit jamais, à les voir le front épanoui, le viſage tranquille, qu'ils n'auroient pas dîné, ſans la généreuſe complaiſance de leur hôte. Je les compare aux oiſeaux du ciel, qui prennent leur part de la récolte univerſelle, & qui ne paroiſſent pas la diminuer. Selon moi, rien de ſi honorable pour les riches que de donner à manger à ceux qui ſe préſentent à leur table; & de toutes les manieres de faire uſage de ſes richeſſes, c'eſt ſans contredit la plus agréable pour le grand nombre. Chacun en profite également; & puiſque les riches aiment l'oſtentation, ils ſe ſatisfont en ſatisfaiſant les autres.

S'ils établiſſoient une table économique & ſans apprêt, où il n'y eût ni luxe, ni orgueil, ayant l'honnête néceſſaire, & rien au-deſſus, cela vaudroit mieux encore, & ils feroient dans le cas de renouveller plus ſouvent leur complaiſance, ou de multiplier les couverts.

Si j'étois opulent, je mettrois ma volupté à donner ainsi à dîner; mais ma table seroit frugale, composée de mêts simples, & je me réjouirois fort de voir autour de moi grand nombre de personnes causer & manger.

On appelloit autrefois ces hommes-là, des *parasites;* terme injurieux & sot, inventé par la dureté, l'avarice & l'égoïsme. Il est tout naturel que celui qui n'a pas une table, (chose chere à Paris) aille chercher celui qui en a une toute servie. Ce qu'on doit à l'infortune de plusieurs honnêtes gens, le plaisir d'alimenter son prochain, d'entretenir sa santé, invitent l'homme sensible à partager ses mêts. L'hôte peut encore être redevable à ceux qui croyent assez à son bon cœur, pour aller le visiter & lui demander une portion de la nourriture qu'il a de trop, & qu'il ne pourroit prendre sans se causer une indigestion.

La terre est la table universelle, dressée par le Créateur; & l'oiseau, qui de son bec saisit en volant un pauvre petit grain, & l'emporte dans son nid, & un Poëte qui va dîner chez un Fermier-général, & lui offrir un appetit qu'il admire, prennent également tous deux ce qui leur est dû.

Hélas! nous ne faisons tous que passer sur la terre. Les grains, les fruits de l'année appartiennent tous à la génération présente, & non à celle qui doit suivre. Que la génération présente use des vins que le soleil a mûris sous ses yeux; qu'elle mange les légumes qu'elle a vus croître. La nature, avec l'année, recommencera le cours de ses bienfaits pour d'autres êtres. Demain nous allons disparoître, & nous refuserions notre table à notre frere, & nous fermerions inhumainement le verrouil, pour dévorer seuls notre subsistance!

A-t-on de l'appetit, quand on mange ſeul? Et le repas fait-il le même bien, que quand il eſt pris au milieu de la joie & du ſourire des convives?

Que ce nom de *paraſite*, prodigué à l'honnête indigence qui a des droits à la table des riches, ſoit donc effacé à jamais de la langue, comme un mot qui offenſe l'humanité : qu'on ne le prononce plus, ſur-tout à Paris, où, graces à des mœurs plus douces & plus humaines, il commence à s'éteindre. Qu'on ne l'entende plus que chez l'homme inhumain & dur, qui s'iſole parce qu'il craint que ſon ame ne ſoit apperçue; & que ce mot n'ait plus cours que chez le pauvre, qui eſt dans le cas lui-même d'aller dîner ailleurs, & qui n'a ſur ſa table étroite que ſa portion congrue.

CHAPITRE LVII.

Le Monarque.

Le Roi eſt pour les Pariſiens ce qu'eſt le modele au milieu d'une Académie de deſſinateurs. Chacun dans la Capitale s'évertue à faire ſon portrait. On le crayonne, on le repréſente ſous toutes les faces, & le plus ſouvent le portrait eſt manqué & fort peu reſſemblant. Ceux qui ſont éloignés ne voyent que les principaux traits qu'apporte la renommée, & ſon bruit eſt vague. Ceux qui l'approchent, voyent l'extérieur de l'homme, & les traits fins leur échappent. Entendez le valet qui le déchauſſe, le courtiſan qui le ſuit à la chaſſe, le ſoldat qui combat pour lui, le Magiſtrat qui vient avec des remontrances, l'Homme de Lettres

qui le guette, le Philoſophe qui le plaint, le peuple qui le juge par la valeur des denrées : autant de portraits différents. Perſonne ne lit au fond de ſon ame ; c'eſt au temps que le portrait fidele doit appartenir. Quel homme néanmoins eſt plus en vue, & paroît plus propre à être ſaiſi ? Le vrai caractere de Louis XV n'eſt-il pas encore pour nous une eſpece d'énigme vraiment indéchiffrable ?

CHAPITRE LVIII.

Mobilité du Gouvernement.

Un étranger à Athenes, s'étant aſſis pour voir un ballet, apperçut cinq maſques, cinq habits & un ſeul danſeur. Qui ſera, dit-il, les autres perſonnages ? Le même homme, lui répondit-on. Le même homme ! Il a donc dans un ſeul corps pluſieurs ames. Tel eſt le Gouvernement François. Excellent pantomime, & jouant tous les états, il eſt ſucceſſivement militaire, homme de loi, financier, banquier, Prêtre ; je l'ai vu même Auteur pendant quatre ou cinq mois ; car il fit cent brochures, déteſtables, à la vérité : mais ce rôle-là lui va plus mal que les autres,

Faut-il s'étonner après cela ſi l'on trouve à Paris beaucoup de perſonnes du caractere d'Alcibiade, qui, vain, brillant, propre à revêtir toutes ſortes de caracteres, aimoit la repréſentation & tout ce qui attiroit l'œil du vulgaire, étoit enfin plus ſenſible à la réputation d'homme d'eſprit qu'à celle de bon citoyen ?

CHAPITRE LIX.

Eſpions.

QUAND le Pariſien n'auroit pas la légéreté qu'on lui reproche, il l'adopteroit par raiſon. Il marche environné d'eſpions. Dès que deux citoyens ſe parlent à l'oreille, ſurvient un troiſieme, qui rôde pour écouter ce qu'ils diſent. C'eſt un régiment de curieux que celui des eſpions de police; avec cette différence, que chaque individu de ce régiment a un uniforme particulier qu'il change chaque jour; & rien de ſi prompt & de ſi étonnant que ces ſortes de métamorphoſes.

Celui qui porte une épée le matin, prend le ſoir un rabat. Tantôt il repréſente un paiſible robin en cheveux longs, tantôt un ſpadaſſin l'épée ſur la hanche. Le lendemain, ayant en main une canne à pomme d'or, il figurera un financier occupé de calculs : les traveſtiſſements les plus bizarres ne lui coûtent rien. Il eſt dans la même journée, Chevalier de Saint-Louis & garçon perruquier, Prieur tonſuré & marmiton. Il viſite le bal paré & le tripot le plus infect. Tantôt le diamant au doigt, tantôt la plus ſale perruque ſur la tête, il change preſque de phyſionomie comme d'habillement ; & plus d'un enſeigneroit à Préville l'art de ſe décompoſer. Il eſt tout yeux, tout oreilles, tout jambes; car il bat, je ne ſais comment, le pavé des ſeize quartiers. Tapi quelquefois dans le coin d'un café, vous diriez un homme lourd, triſte, ennuyeux, qui ronfle en attendant le ſouper : il a tout vu, tout entendu. Une autre fois, il eſt orateur, il a rendu le premier

des propos hardis; il vous ſollicite à vous déboutonner, il interprete juſqu'à votre ſilence; & que vous lui parliez, ou que vous ne lui parliez pas, il ſait ce que vous penſez de telle ou telle opération.

Tel eſt l'inſtrument univerſel dont on ſe ſert à Paris pour pomper les ſecrets; & c'eſt ce qui détermine plus volontiers les actions des Miniſtres, que tout ce qu'on pourroit imaginer en raiſonnements & en politique.

L'eſpionnage a détruit les liens de la confiance & de l'amitié. On n'agite que des queſtions frivoles, & le Gouvernement dicte, pour ainſi dire, aux citoyens la theſe ſur laquelle ils parleront le ſoir dans les cafés & dans les cercles. Si l'on veut cacher la mort d'un homme, on ne ſe dira qu'à l'oreille, *il eſt mort*; & l'on ajoutera, *on ne parle point de cela juſqu'à nouvel ordre.* Le peuple a perdu abſolument toute idée d'adminiſtration civile & politique; & ſi quelque choſe pouvoit faire rire au milieu d'une ignorance ſi déplorable, ce ſeroit le propos de tel bourgeois inepte, qui s'imagine conſtamment que Verſailles & Paris doivent donner la loi & le ton à toute l'Europe, & de-là au monde entier. La craſſe des préjugés les plus invétérés ne peut pas abandonner ces vieilles têtes Pariſiennes, modifiées par la ſottiſe la plus incurable. Le peuple qui n'a guere d'autre lecture que la gazette de France, ne raiſonne que d'après elle.



CHAPITRE LX.

Les Colporteurs.

Les mouchards font ſur-tout la guerre aux Colporteurs, eſpece d'hommes qui font trafic des ſeuls bons livres qu'on puiſſe encore lire en France, & conſéquemment prohibés.

On les maltraite horriblement. Tous les limiers de la police pourſuivent ces malheureux, qui ignorent ce qu'ils vendent, & qui cacheroient la Bible ſous leurs manteaux, ſi le Lieutenant de Police s'aviſoit de défendre la Bible. On les met à la Baſtille pour de futiles brochures qui ſeront oubliées le lendemain, quelquefois au carcan. Les gens en place ſe vengent ainſi des petites ſatyres que leur élévation enfante néceſſairement. On n'a point encore vu de Miniſtres dédaigner ces traits obſcurs, ſe rendre invulnérables d'après la franchiſe de leurs opérations, & ſonger que la louange ſera muette, tant que la critique ne pourra librement élever ſa voix.

Qu'ils puniſſent donc la flatterie qui les aſſiege, puiſqu'ils ont tant peur du libelle qui contient toujours quelques bonnes vérités. D'ailleurs, le public eſt là pour juger le détracteur; & toute ſatyre injuſte n'a jamais circulé quinze jours ſans être frappée de mépris.

Souvent les prépoſés de la Police, chargés d'arrêter ces pamphlets, en font le commerce en grand, les diſtribuent à des perſonnes choiſies, & gagnent à eux ſeuls plus que trente Colporteurs.

Les Miniſtres ſe trompent réciproquement quand ils ſont attaqués de cette maniere; l'un rit de la

grêle qui vient de fondre ſur l'autre, & favoriſe ſous main ce qu'il paroît pourſuivre avec chaleur.

L'hiſtoire de la Correſpondance du Chancelier Maupeou, (ce livre qui, après l'avoir ridiculiſé, l'a enfin débuſqué) mettroit dans un jour curieux les ruſes obliques & les bons tours que ſe jouent les ambitieux dans le chemin du pouvoir & de la fortune.

On n'imprime plus à Paris, en fait de politique & d'hiſtoire, que des ſatyres & des menſonges. L'étranger a pris en pitié tout ce qui émane de la Capitale ſur ces matieres. Les autres objets commencent à s'en reſſentir, parce que les entraves données à la penſée, ſe manifeſtent juſques dans les livres de pur agrément. Les preſſes de Paris ne devroient plus ſervir que pour les affiches, les billets de mariages & les billets d'enterrements. Les almanachs ſont déja un objet trop relevé, & l'inquiſition les épluche & les examine.

Quand je vois un Livre revêtu de l'autorité du Gouvernement, je parie, ſans l'ouvrir, que ce Livre contient des menſonges politiques. Le Prince peut bien dire. *Ce morceau de papier vaudra mille francs;* mais il ne peut pas dire, *que cette erreur devienne vérité*, ou bien *que cette vérité ne ſoit plus qu'une erreur.* Il le dira, mais il ne contraindra jamais les eſprits à l'adopter.

Ce qui eſt admirable dans l'Imprimerie, c'eſt que ces beaux ouvrages, qui ſont l'honneur de l'eſprit humain, ne ſe commandent point, ne ſe payent point. Au contraire, c'eſt la liberté naturelle d'un eſprit généreux, qui ſe développe malgré les dangers, & qui fait un préſent à l'humanité, en dépit des tyrans. Voilà ce qui rend l'Homme de Lettres ſi recommandable, & ce qui lui aſſure la reconnoiſſance des ſiecles futurs.

Ces pauvres Colporteurs, qui font circuler les plus rares productions du génie, sans savoir lire, qui servent à leur insu la liberté publique pour gagner un morceau de pain, portent toute la mauvaise humeur des hommes en place, qui s'attaquent rarement à l'Auteur, dans la crainte de soulever contr'eux le cri public, & de paroître odieux.

CHAPITRE LXI.

Hommes de la Police.

C'EST une masse de corruption, que la Police divise & partage en deux. De l'une, elle en fait des espions, des mouchards; de l'autre, des satellites, des exempts, qu'elle lâche ensuite contre les filoux, les escrocs, les voleurs, &c. à-peu-près comme le chasseur ameute les chiens contre les renards & les loups.

Les espions ont d'autres espions à leurs trousses, qui les surveillent, & qui voyent s'ils font leur devoir. Tous s'accusent réciproquement, & se dévorent entr'eux pour le gain le plus vil. C'est de cette épouvantable lie, que naît l'ordre public. On les traite rigoureusement, quand ils abusent l'œil du Magistrat.

Tel est l'ordre admirable qui regne dans Paris. Un homme soupçonné ou désigné est éclairé de si près, que ses moindres démarches sont connues, jusqu'au moment qu'il convient de l'arrêter.

Le signalement qu'on fait de l'homme, est un véritable portrait auquel il est impossible de se méprendre; & l'art de décrire ainsi la figure avec la parole, est poussé si loin, que le meilleur Ecrivain, en

en y réfléchiſſant beaucoup, n'y ſauroit rien ajouter, ni ſe ſervir d'autres expreſſions.

Les Théſées de la Police courent toutes les nuits pour purger la ville de brigands; & l'on peut dire que les lions, les ours, les tigres ſont enchaînés par l'ordre politique.

Il y a enſuite les eſpions de Cour, les eſpions de ville, les eſpions de lit, les eſpions de rue, les eſpions de filles, les eſpions de beaux-eſprits; on les appelle tous du nom de Mouchards, nom de famille du premier eſpion de la Cour de France.

Les hommes de qualité font aujourd'hui le métier d'eſpions; la plupart s'appellent *M. le Baron*, *M. le Comte*, *M. le Marquis.*

Il fut un temps, ſous Louis XV, où les eſpions étoient ſi multipliés, qu'il étoit défendu à des amis qui ſe réuniſſoient enſemble, d'épancher mutuellement leurs cœurs ſur des intérêts qui les affectoient vivement. L'inquiſition miniſtérielle avoit mis ſes ſentinelles à la porte de toutes les ſalles, & des écouteurs dans tous les cabinets. On puniſſoit, comme des complots dangereux, des confidences naïves, faites par des amis à des amis, & deſtinées à mourir dans le lieu même qui les avoit reçues.

Ces recherches odieuſes empoiſonnoient la vie ſociale, privoient les hommes des plaiſirs les plus innocents, & transformoient les citoyens en ennemis qui trembloient de s'ouvrir l'un à l'autre.

Tout homme attaché à la Police, ſous quelque dénomination que ce puiſſe être, n'eſt plus admis dans la bonne ſociété; & l'on a raiſon.

Le quart des domeſtiques ſervent d'eſpions; & les ſecrets des familles, que l'on croit les plus cachés, parviennent à la connoiſſance des intéreſſés.

Les Miniſtres ont leurs eſpions à eux, ſéparé-

ment de ceux de la Police, & les ſoudoyent. Ce ſont les plus dangereux de tous, parce qu'ils ſont moins ſuſpects que les autres, & qu'il eſt plus difficile de les reconnoître. Les Miniſtres ſavent par ce moyen tout ce qu'on dit d'eux; mais ils n'en profitent guere. Ils ſont plus attentifs à ruiner leurs ennemis, à barrer leurs adverſaires, qu'à tirer un ſage parti des libres & naïfs avertiſſements que la multitude leur envoye; car on s'explique toujours aſſez librement ſur le compte des Miniſtres. On ne porte véritablement de reſpect qu'à la perſonne des Princes.

Mais les ſecrets des Cours n'échappent point par les eſpions; ils s'échappent à l'aide de certaines gens, ſur qui l'on n'a aucune défiance. Ainſi les vaiſſeaux les mieux conſtruits font eau par une fente imperceptible, qu'on ne ſauroit découvrir.

Ce qui intéreſſe dans les Cours, & ſur-tout dans la nôtre, c'eſt qu'il y a un degré d'obſcurité, répandu ſur les opérations. On veut pénétrer ce qui ſe cache; on cherche à ſavoir, juſqu'à ce qu'on connoiſſe: c'eſt ainſi que la machine la plus ingénieuſe ne conſerve ſon plus haut prix que juſqu'à ce qu'on ait vu les reſſorts qui la mettent en action. Nous ne nous attachons fortement qu'à ce qui ne ſe laiſſe pénétrer qu'avec peine. Avec le temps, les choſes les plus myſtérieuſes prennent un caractere de publicité. La langue redira infailliblement ce que l'œil a vu, & même ce qu'il aura ſoupçonné.



CHAPITRE LXII.

Le Guet.

La ſûreté de Paris, pendant la nuit, eſt l'ouvrage du guet & de deux ou trois cents mouchards, qui battent le pavé, qui reconnoiſſent & qui ſuivent les gens ſuſpects. C'eſt pendant la nuit que ſe font tous les enlevements de police.

Les fallots répandus çà & là, ne laiſſent pas que d'intimider les brigands; de ſorte que les rues de Paris ſont ſûres la nuit comme le jour, à quelques accidents près : accidents inévitables, quand on ſonge à la foule des hommes déſeſpérés, qui n'ont plus rien à perdre.

On roſſoit autrefois le guet, & c'étoit même un amuſement que ſe procuroient les jeunes gens de famille & les Mouſquetaires. On caſſoit les lanternes, on frappoit aux portes, on faiſoit tapage dans les mauvais lieux; on enlevoit le ſouper qui ſortoit du four, & l'on claquoit la ſervante; on déchiroit enſuite la robe du Commiſſaire. On a réprimé ces excès avec tant de ſévérité, qu'il n'eſt plus queſtion de pareils jeux. La jeuneſſe n'eſt plus réputée indiſciplinable, & rien n'excuſeroit aujourd'hui la violente incartade d'une tête écervelée.

Ce n'eſt pas là un des petits avantages de la Capitale. L'âge mûr n'a rien à craindre de l'âge bouillant. Un Magiſtrat a dit, qu'il vouloit que le pavé *de Paris* fût reſpecté comme le *Sanctuaire* & le *Tabernacle.* Il a raiſon, & il a bien dit.

La civiliſation eſt preſque perfectionnée de ce côté-là. On n'a rien à craindre de l'inſolence & de l'ivreſſe, parce que la main-forte n'eſt pas éloignée.

On l'appelle à son secours, & on obtient ordinairement prompte justice.

Pierre le Cruel, qui passe pour avoir aimé la justice, en a donné une bonne preuve, à ce qu'a dit un Historien Espagnol. Il se plaisoit à courir les rues la nuit. Une fois qu'il faisoit tapage, un garde de nuit croyant rencontrer un particulier, le battit vigoureusement; le Roi le tua. La justice le lendemain fit des perquisitions contre l'auteur du meurtre. Une bonne femme qui avoit reconnu le Roi, l'accusa. Les Magistrats en corps allerent lui porter des plaintes; le Roi, pour satisfaire la justice, fit couper la tête à son effigie. On voit encore cette statue tronquée au coin de la rue où le meurtre fut commis.

Cartouche a fait trembler la ville de Paris pendant un assez long espace de temps. Un pareil chef de voleurs, eût-il encore plus d'audace & de ressources, n'auroit pas de nos jours un tel avantage.

Une correspondance non interrompue entre le Magistrat & ses préposés, opere la connoissance suivie de tout ce qui se passe, & l'on prévient des désordres autant qu'on en punit.

Les recherches, informations & vérifications, aboutissent à un centre où se réunit tout ce qui intéresse la sûreté publique.

Indépendamment de ces soins, les lanternes & réverberes, les différents corps-de-garde distribués, &, comme je l'ai déja dit, les fallots errants de tous côtés, ont prévenu une infinité d'accidents.

On ne sauroit trop multiplier les précautions, sur-tout à l'entrée des hyvers. La machine est bien montée depuis cinquante ans; mais cette machine, comme toute autre, a ses moments de langueur. Si elle venoit à s'arrêter, Paris seroit en proie aux horreurs d'une ville prise d'assaut.

La garde monte à près de quinze cents hommes. On peut s'enrôler & vieillir dans ce corps, ſans craindre les bleſſures. On peut y pouſſer ſa carriere auſſi loin qu'un Moine qui boit, mange & digere ; on en eſt quitte pour dormir le jour, au-lieu de repoſer la nuit.

Quelquefois les ſoldats du guet maltraitent ſans ſujet ceux qu'ils arrêtent, & leur mettent les menottes d'une maniere cruelle. On doit réprimer ſévérement de pareils abus, & empêcher que les gardiens de la ſûreté publique n'attentent impitoyablement au moindre citoyen, qui doit être reſpecté juſqu'à ce que les loix ayent prononcé ; car il peut être innocent, avec toutes les apparences d'un homme coupable.

CHAPITRE LXIII.

Lieutenant de Police.

Un Lieutenant de Police eſt devenu un Miniſtre important, quoiqu'il n'en porte pas le nom. Il a une influence ſecrete & prodigieuſe ; il fait tant de choſes, qu'il peut faire beaucoup de mal ou beaucoup de bien, parce qu'il a en main une multitude de fils qu'il peut embrouiller ou débrouiller à ſon gré. Il frappe ou il ſauve ; il répand les ténebres ou la lumiere : ſon autorité eſt auſſi délicate qu'étendue.

On connoît ſes fonctions ; mais on ne ſait peut-être pas qu'il s'occupe encore à dérober à la juſtice ordinaire une foule de jeunes gens de famille, qui, dans l'effervefçence des paſſions, font des vols, des eſcroqueries ou des baſſeſſes ; il les enleve à la flétriſſure publique. La honte en réjailli-

roit ſur une famille entiere & innocente ; il fait un acte d'humanité, en épargnant à des peres malheureux l'opprobre dont ils alloient être couverts : car nos préjugés, ſous ce point de vue, ſont bien injuſtes & bien cruels.

Le libertin eſt enfermé ou exilé, & ne paſſe point par la main du bourreau. Ainſi la Police arrache aux Tribunaux des coupables qui mériteroient d'être punis ; mais comme ces jeunes gens ſont ſouſtraits à la ſociété, qu'ils n'y rentrent que quand leurs fautes ſont expiées, & qu'ils ſont corrigés, la ſociété n'a point à ſe plaindre de cette indulgence.

On fera ſeulement la remarque, qu'il n'y a guere de pendus que dans la claſſe de la populace. Le voleur de la lie du peuple, ſans famille, ſans appui, ſans protections, excite d'autant moins la pitié, qu'on s'eſt montré indulgent pour d'autres.

On enleve tous les mois, ſans beaucoup de façons, & ſur le ſimple ordre d'un Commiſſaire, trois à quatre cents femmes publiques. On met les unes à Bicêtre, pour les guérir, les autres à l'Hôpital, pour les corriger. Celles qui ont quelqu'argent, ſe tirent d'affaire.

On voit paſſer toutes ces créatures, un certain jour du mois, devant le Juge de Police, ſeul Juge en cette matiere. Elles lui font une révérence, ou lui diſent des injures ; & il ne fait que répéter gravement, *à l'Hôpital*, *à l'Hôpital*.

Cette partie de notre légiſlation eſt très-vicieuſe, parce qu'elle eſt très-arbitraire. En effet, le Secretaire du Lieutenant de Police détermine ſeul l'empriſonnement, & ſa durée plus ou moins longue. Les plaintes ſont ordinairement portées par les gens du Guet ; & il eſt bien étonnant, qu'un ſeul homme diſpoſe ainſi de la liberté d'un ſi grand

nombre d'individus. L'opprobre dans lequel ils ſont tombés, ne juſtifie pas cette violence. Il ſeroit facile de ſuivre une partie de la procédure uſitée dans les cas criminels, puiſqu'il s'agit de la perte de la liberté : des filles innocentes, & que la timidité empêchoit de repondre, ſe ſont quelquefois trouvées confondues avec ces malheureuſes.

Le Lieutenant de Police exerce de même un empire deſpotique ſur les mouchards qui ſont trouvés en contravention, ou qui ont fait de faux rapports. Pour ceux-là, c'eſt une portion ſi vile & ſi lâche, que l'autorité à laquelle ils ſe ſont vendus, a néceſſairement un droit abſolu ſur leurs perſonnes.

Il n'en eſt pas de même de ceux qui ſont arrêtés au nom de la Police. Ils ont pu commettre des fautes légeres; ils ont pu avoir des ennemis dans cette foule d'exempts, d'eſpions & de ſatellites, que l'on croit ſur leur parole. L'œil du Magiſtrat peut être inceſſamment déçu, & l'on devroit remettre à un examen plus ſérieux la punition de ces délits; mais Bicêtre engloutit une foule d'hommes qui s'y pervertiſſent encore, & qui en ſortent plus méchants qu'ils n'y étoient entrés. Avilis à leurs propres yeux, ils ſe précipitent enſuite dans les plus grands déſordres.

Je le répete, cette partie de notre légiſlation eſt dans un cahos affreux. Elle reſſemble preſque à celle qui détermine l'enlevement des pauvres; mais on ne ſonge ſeulement pas à remédier à ces loix abuſives, qui ſe ſont formées ſous l'œil des Tribunaux légitimes, ſans qu'on puiſſe en connoître la validité, la ſanction, ni l'origine.

Il y a des moments où la Police ſe relâche incroyablement ; & c'eſt après quelques accidents célebres, qu'elle reprend ſa vigueur.

On cache & l'on étouffe tous les délits ſcandaleux, & tous les meurtres qui peuvent porter l'effroi & atteſter l'invigilance des prépoſés à la ſûreté de la Capitale.

On enterre par ordre de la Police les ſuicides, après la deſcente & le procès-verbal d'un Commiſſaire ; & l'on fait ſagement. Si l'on en publioit la liſte, elle ſeroit effrayante.

Les accidents qui arrivent ſur le pavé de Paris, ou par les voitures publiques, ou par la chûte des tuiles, ou dans les bâtiments, ſont de même enſevelis dans le ſilence. Si l'on tenoit regiſtre fidele de toutes ces calamités particulieres, l'épouvante feroit regarder avec horreur cette ville ſuperbe. C'eſt à l'Hôtel-Dieu, c'eſt à la Morne, que l'on apperçoit les nombreuſes & déplorables victimes des travaux publics, & d'une trop nombreuſe population.

Au reſte, c'eſt un terrible & difficile emploi, que de contenir tant d'hommes livrés à la diſette, tandis qu'ils voyent les autres nager dans l'abondance ; de contraindre, dis-je, autour de nos palais, de nos demeures brillantes, tant de malheureux, pâles & défaits, qui reſſemblent à des ſpectres ; tandis que l'or, l'argent, les diamants, rempliſſent l'intérieur de ces mêmes demeures, & qu'ils ſont violemment tentés d'y porter la main, pour appaiſer le beſoin qui les tue.

L'extravagance & la diſſipation du luxe diminuent peut-être à leurs yeux la honte & l'injuſtice du vol.

Une audience du Lieutenant de Police eſt fort divertiſſante. On lui fait toutes ſortes de plaintes & de demandes : on l'approche, on lui dit un mot à l'oreille ; il répond par une phraſe bannale ; il prend des placets dans trois anti-chambres ; les

mains du Secretaire ou du Commis peuvent à peine les contenir. La populace occupe la derniere salle, & l'appelle en tremblant, *Monseigneur.* Ce dernier rang est promptement expédié.

Si ce Magistrat vouloit communiquer au Philosophe tout ce qu'il sait, tout ce qu'il apprend, tout ce qu'il voit, & lui faire part de certaines choses secretes, dont lui seul est à-peu-près bien instruit, il n'y auroit rien de si curieux & de si instructif sous la plume du Philosophe. Le Philosophe étonneroit tous ses confreres. Mais ce Magistrat est comme le grand Pénitencier; il entend tout, ne rapporte rien, & n'est pas étonné de certains délits au même degré que le seroit un autre homme. A force de voir les ruses de la friponnerie, les crimes du vice, les trahisons secretes, & toute la fange impure des actions humaines, ce Magistrat a nécessairement un peu de peine à croire à la probité & à la vertu des honnêtes gens. Il est dans un état perpétuel de défiance; & au fond, il doit posséder ce caractere-là: car il ne doit rien croire d'impossible, après les leçons extraordinaires qu'il a reçues des hommes & des événements, & sa charge lui commande un doute continu & sévere.

CHAPITRE LXIV.

Incendies. Pompes.

Les incendies modernes les plus violents, sont celui de la Chambre-des-Comptes, du 27 Octobre 1737; les deux de l'Hôtel-Dieu, du 1er. Août 1737, & du 30 Décembre 1772. On n'a pu savoir au juste le nombre des malheureux qui, dans

ce dernier déſaſtre, ont péri, étouffés dans les flammes. La gazette de France a ſi bien menti à cette époque! Mais il paroît qu'il n'y a guere eu moins de douze à quinze cents victimes.

Comptons l'incendie du Pont-au-Change, le 26 Janvier 1746. Sept à huit filles ouvrieres en chapes & chaſubles, enfermées ſous la clef par leur maîtreſſe jalouſe de maintenir leur chaſteté, furent brûlées vives. Leur chambre étant garnie de barreaux de fer, elles ne purent ſe jetter dans la riviere. Ce fut un ſpectacle affreux que d'entendre leurs cris, & de les voir périr ſans pouvoir leur porter du ſecours.

Comptons l'incendie de la foire St. Germain en 1769. Il dévora la plus magnifique charpente qui fût en Europe.

Comptons l'incendie de l'Opéra en 1763; qui nous a valu une ſalle plus belle & plus commode.

Comptons enfin l'incendie du Palais, le 11 Janvier 1776, & qui n'a peut-être pas été l'ouvrage du haſard. Il a rappellé l'incendie de la plus grande partie des bâtiments de ce même Palais, arrivé le 7 Mars 1618. On dit que ce furent les complices de la mort de Henri IV qui y firent mettre le feu, croyant par-là brûler le greffe & le procès de Ravaillac. Sans l'attention & les ſoins du Greffier Voiſin, les regiſtres du Parlement auroient été brûlés.

Ce n'eſt que depuis quelques années, que le ſervice des pompes procure au public un ſecours convenable, prompt & gratuit. On aſſujettiſſoit autrefois à une amende, le particulier dans la maiſon duquel le feu avoit pris. Qu'arrivoit-il? Le particulier vouloit éteindre le feu lui-même, n'appelloit perſonne: la maiſon étoit embraſée, & bientôt le quartier.

Aujourd'hui, au moindre indice de feu, on peut appeller, & s'adresser directement au dépôt où sont les pompes & les gardes-pompes, avec leurs casques, leurs haches. Auprès sont des voitures d'eau toutes prêtes. On ne paye plus d'amende, & il n'en coûte absolument rien pour être secouru. C'est aux soins de M. de Sartine, que l'on doit les précautions les plus sages, les plus mesurées & les mieux vues.

Le régiment des Gardes-Françoises, qui ne faisoit auparavant que surcharger la ville d'un poids fatigant, & la scandaliser par des délits attroces, rendu utile enfin, a reçu ordre du Colonel de sortir des casernes au premier avis d'un feu, de se porter à l'incendie avec des détachements, & là de donner tous les secours, selon la nature du danger.

Les soldats, munis des ustensiles nécessaires, travaillent avec une célérité & un succès admirables. Il est rare que les incendies, depuis ce nouvel ordre, fassent de grands ravages.

Cet établissement fait voir qu'il est possible de perfectionner également, & l'une après l'autre, toutes les parties de la Police ; puisque celle-ci, si défectueuse il y a vingt ans, excite aujourd'hui l'admiration & la reconnoissance des citoyens.

CHAPITRE LXV.

Réverberes.

Il n'y a plus de lanternes depuis seize ans. Des réverberes ont pris leur place. Autrefois, huit mille lanternes avec des chandelles mal posées, que le vent éteignoit ou faisoit couler, éclairoient mal,

& ne donnoient qu'une lumiere pâle, vacillante, incertaine, entrecoupée d'ombres mobiles & dangereuses. Aujourd'hui l'on a trouvé le moyen de procurer une plus grande clarté à la ville, & de joindre à cet avantage la facilité du service. Les feux combinés de douze cents réverberes, jettent une lumiere égale, vive & durable.

Pourquoi la parcimonie préside-t-elle encore à cet établissement nouveau? L'interruption des réverberes a lieu les jours de lune; mais avant qu'elle soit levée sur l'horizon, la nuit la plus obscure regne dans les rues; & quand elle brille au firmament, la hauteur des maisons intercepte encore les rayons de cet astre, dont le flambeau devient inutile. Quand il se couche, les mêmes inconvénients se font sentir, & Paris alors est totalement plongé dans les plus dangereuses ténebres.

L'huile des réverberes est une huile de tripes, qui se fabrique, lors de la cuisson, dans l'isle des Cignes.

On fait payer tous les vingt ans, aux propriétaires des maisons, une somme assez considérable pour le rachat des boues & lanternes. La taxe surpasse de beaucoup les fraix qu'il en coûte pendant ces vingt années; ce qui est une vexation de plus que supporre le bon Parisien.

Les boues de Paris, chargées de particules de fer que le roulis éternel de tant de voitures détache incessamment, sont nécessairement noires; mais l'eau qui découle des cuisines, les rend puantes. Elles sont d'une odeur insupportable aux étrangers, par la quantité de souffre & de sel nîtreux, dont elles sont imprégnées. Les taches qu'elles font, brûlent l'étoffe.

Des tombereaux enlevent les boues & les immondices; on les verse dans les campagnes voisi-

nès. Malheur à qui se trouve voisin de ces dépôts infects. L'enlevement des boues est à l'entreprise & au rabais.

Quand il a neigé, & qu'il faut enlever toutes ces neiges, ainsi que les glaçons des ruisseaux, & que toutes les ordures ont pris la consistance de la pierre, ce n'est pas alors un petit ouvrage, que le charroi de ces matieres endurcies, qu'il faut préalablement détacher des bornes. Les rues deviendroient impraticables au bout de trois jours, & l'on seroit enfermé chez soi, sans la Police qui redouble de vigilance & de travail. Il y a des parties si bien traitées, qu'on ne sait pourquoi d'autres sont absolument négligées.

CHAPITRE LXVI.

Enseignes.

Les enseignes sont maintenant appliquées contre le mur des maisons & des boutiques; au-lieu qu'autrefois elles pendoient à de longues potences de fer; de sorte que l'enseigne & la potence, dans les grands vents, menaçoient d'écraser les passants dans les rues.

Quant le vent souffloit, toutes ces enseignes, devenues gémissantes, se heurtoient & se choquoient entr'elles; ce qui composoit un carillon plaintif & discordant, vraiment incroyable pour qui ne l'a pas entendu. De plus, elles jettoient la nuit des ombres larges, qui rendoient nulle la foible clarté des lanternes.

Ces enseignes avoient pour la plupart un volume colossal & en relief. Elles donnoient l'image d'un peuple gigantesque, aux yeux du peuple le

plus rabougri de l'Europe. On voyoit une garde d'épée de six pieds de haut, une botte grosse comme un muid, un éperon large comme une roue de carrosse ; un gant qui auroit logé un enfant de trois ans dans chaque doigt ; des têtes monstrueuses, des bras armés de fleurets qui occupoient toute la largeur de la rue.

La ville, qui n'est plus hérissée de ces appendices grossiers, offre, pour ainsi dire, un visage poli, net & rasé. On doit cette sage ordonnance à *M. Antoine-Raimond-Jean-Gualbert-Gabriel de Sartine, qui, de Lieutenant de Police, est devenu Ministre de la marine.*

CHAPITRE LXVII.

Les Halles.

Un coup-d'œil unique est celui que présentent au point du jour la halle aux fleurs & la halle aux fruits dans le printemps & l'été. On est surpris, enchanté ; c'est une des choses les plus curieuses à voir. Flore & Pomone se donnant la main, n'ont jamais eu de plus beau temple. Les richesses printanieres revivent dans l'automne, & les trois saisons n'en font plus qu'une.

Les meilleures pêches se trouvent aux environs de Paris ; c'est le soin qu'on donne à leur culture, qui les rend excellentes.

Un bouquet de violettes, dans le cœur de l'hyver, vaut deux louis ; & quelques femmes en portent.

Le litron des premiers petits-pois se vend quelquefois cent écus. Un traitant l'achete ; mais du moins c'est un jardinier qui, pour prix de ses

ſoins, récolte cet argent. J'aime mieux qu'il ſoit entre ſes mains, que de le voir paſſer à un bijoutier.

Si les fournitures qui arrivent à la halle manquoient un ſeul jour, les denrées doubleroient de prix; au troiſieme jour, la ville ſeroit affamée.

Les vivres ſont renchéris d'une maniere exorbitante. C'eſt l'effet du luxe de la table des riches: ils enlevent tout, & il faut enſuite que le pauvre ſe diſpute le fretin. La concurrence ſoutient ce reſte vil preſqu'au même prix que ce qu'il y avoit de meilleur.

Il faut par-tout aujourd'hui des entrées & des entremêts à profuſion, & l'on ne mange pas le quart de ce qui eſt ſervi. Tous ces plats coûteux ſont dévorés par la valetaille. Un laquais eſt beaucoup mieux nourri qu'un petit bourgeois. Celui-ci n'oſe toucher à la marée; il en reſpire l'odeur, & voilà tout. Les valets de *Monſeigneur* ſont raſſaſiés de bonne chere.

Quand les maîtres-d'hôtels ont pris dans de larges hottes tout ce qui leur convient, les ſervantes arrivent avec leurs tabliers; c'eſt un débat éternel. Ce qui ſe vend par fragments, ſe vend trois fois plus cher, chaque petit ménage rivaliſant avec ſon voiſin. Les poiſſardes font la loi. Si l'on veut dîner, il faut payer ce qu'elles demandent. Auſſi n'y a-t-il pas au monde de peuple plus mal nourri que le peuple de Paris.

A dîner, la ſoupe, le bouilli; le ſoir, la perſillade ou le bœuf à la mode; le gigot ou l'éclanche le Dimanche; preſque jamais de poiſſon; rarement des légumes, parce que l'accommodage en eſt toujours cher: voilà ſa nourriture habituelle. Ainſi vivent les trois quarts & demi des habitants de cette ville, dont le ſéjour eſt ſi envié des Pro-

vinciaux, qui ne font pas chez eux une si maigre chere.

Plus les classes sont indigentes, plus il leur en coûte pour se nourrir. Il y a de pauvres ménages, où un cervelat de trois sols compose toute la bonne chere, parce que les facultés n'ont pu s'étendre au-delà. Or, la viande mal-saine du cervelat se vend sur le pied de dix-huit sols la livre. Le Prince le plus opulent ne paye point à ce prix-là ce qui est servi sur sa table.

Les Parisiens se sont amusés, pendant quelques années, des expressions burlesques & des jurements des poissardes : on copioit leur ton. Vadé s'est distingué en ce genre; mais les calembours sont venus, & ont tout anéanti. On ne se souvient plus de Vadé ; on ne parle que du Marquis de... & de Jeannot. J'ai vu s'éclipser la gloire de l'Auteur de la *Pipe cassée* ; je tremble pour celle de l'Auteur de la *Comtesse-Tation*.

CHAPITRE LXVIII.

Marchés.

Les marchés de Paris sont mal-propres, dégoûtants. C'est un chaos où toutes les denrées sont entassées pêle-mêle. Quelques hangards ne mettent pas les provisions des citoyens à l'abri des intempéries des saisons. Quand il pleut, l'eau des toîts tombe ou dégoutte dans les paniers où sont les œufs, les légumes, les fruits, le beurre, &c.

Les environs des marchés sont impraticables; les emplacements sont petits, resserrés; & les voitures menacent de vous écraser, tandis que vous faites votre prix avec les paysans. Les ruisseaux

qui

qui s'enflent, entraînent quelquefois les fruits qu'ils ont apportés de la campagne; & l'on voit les poissons de mer qui nagent dans une eau sale & bourbeuse.

Le bruit, le tumulte est si considérable, qu'il faut une voix plus qu'humaine pour se faire entendre : la tour de Babel n'offroit pas une plus étrange confusion.

On a élevé, depuis vingt-cinq ans, un entrepôt pour les farines, qui a servi à dégager un peu le quartier des halles : mais cet entrepôt se trouve fort étroit ; il conviendroit à une ville du troisieme ordre ; il est insuffisant à la prodigieuse consommation de la Capitale. Les sacs de farine sont exposés à la pluie ; & je ne sais quel caractere mesquin, imprimé à tous les monuments modernes, empêche de faire rien de grand.

Les poissonneries infectent. Les Républiques de Grece défendirent aux marchands de poisson de s'asseoir en vendant leur marchandise. La Grece avoit le dessein de faire manger le poisson frais & à bon marché. Les poissonnieres de Paris ne vendent le poisson que quand il va se gâter. Elles tiennent le marché tant qu'elles veulent; il n'y a que le Parisien au monde, pour manger ce qui révolte l'odorat. Quand on lui en fait le reproche, il dit qu'on ne sait que manger, & qu'il faut qu'il soupe. Il soupe ; & avec ce poisson à moitié pourri, il se rend malade.



CHAPITRE LXIX.

Quai de la Vallée.

HOMMES délicats, hommes jaloux de votre ſanté, ne mangez point de pigeons à Paris, quand ils viendront du quai de la Vallée. Imaginez-vous (l'oſerai-je écrire ?) que tous ces pigeons qui arrivent & qui ne peuvent être vendus ni conſommés le même jour, ſont engavés par des hommes qui leur ſoufflent avec la bouche de la veſce dans le jabot. Quand on leur coupe le col, on reprend cette même veſce à moitié digérée, & la même bouche la reſouffle aux pigeons qui ne ſeront tués que le ſurlendemain. Imaginez ce qu'une haleine infectée, ou ſuſpecte, ou morbifique peut communiquer de dangereux & de putride à cette nourriture. Oh ! quand elle vous ſera ſervie dans de beaux plats d'argent, ſouvenez-vous, de grace, de la bouche infâme du quai de la Vallée.

Cette bouche inconcevable exerce publiquement ſon métier ſous les yeux de tout le monde, & tout le monde mange des pigeons engavés de cette maniere.

Je vous demande pardon, Lecteur, de vous avoir tracé ce tableau dégoûtant ; mais j'ai mieux aimé offenſer un inſtant votre délicateſſe, que de ne pas vous donner une recommandation utile.

Tout le gibier & toute la volaille arrivent à la Vallée. Il y a des *Officiers de volaille*, tout comme des *Officiers de marée.* Le cornet attaché au-deſſous du ventre, la plume ſous la perruque, ils couchent par écrit la moindre mauviette. Un lapereau a ſon extrait mortuaire en bonne forme, avec

la date du jour. C'eſt une merveilleuſe choſe que la création de ces offices ; tout cela eſt d'inſtitution royale. On ne mange un lievre que d'après l'exercice ſolemnel de la charge de l'Officier en titre.

Il faut voir, la veille de la St. Martin, des Rois & du Mardi-gras, toutes les demi-bourgeoiſes venir en perſonne marchander, acheter une oie, un dindon, une vieille poule, qu'on appelle poularde. On rentre au logis la tête haute & la proviſion à la main ; on plume la bête devant ſa porte, afin d'annoncer à tout le voiſinage que le lendemain on ne mangera ni du bœuf à la mode, ni une éclanche ; & l'orgueil eſt ſatisfait plus encore que l'appétit.

On ne mange la volaille à bon marché que quand le Roi eſt à Fontainebleau. Les pourvoyeurs ne tirent plus de Paris ; les grands conſommateurs ſont à la Cour, & le peuple alors a plus de facilité pour atteindre au prix d'un poulet.

CHAPITRE LXX.

Tables d'Hôte.

LES tables d'hôte ſont inſupportables aux étrangers ; mais ils n'en ont pas d'autres. Il faut manger au milieu de douze inconnus, après avoir tourné un couvert. Celui qui eſt doué d'une politeſſe timide, ne peut venir à bout de dîner pour ſon argent.

Le centre de la table (vers ce qu'on appelle les pieces de réſiſtance) eſt occupé par des habitués, qui s'emparent de ces places importantes, & ne s'amuſent pas à débiter les hiſtoires qui courent. Armés de mâchoires infatigables, ils dévorent au

premier ſignal. Leur langue épaiſſe, & inhabile à articuler, ſait en revanche faire deſcendre dans leur eſtomac les plus gros & les meilleurs morceaux. Ces athletes, ſemblables à Milon de Crotone, dégarniſſent la table de plats; & il faut les maudire au bout de quelques minutes, ainſi que Sancho-Pança maudit ſon perfide Médecin.

Malheur à l'homme lent à mâcher ſes morceaux! Placé entre ces avides & leſtes cormorans, il jeûnera pendant le repas. En vain il demandera ſa vie aux valets qui ſervent; la table ſera nette avant qu'il ait pu ſe faire ſervir, Leurs oreilles accoutumées aux demandes réitérées, ne s'épouvantent point des cris & des menaces. Il faut ſavoir manger, c'eſt le plus court; car il eſt impoſſible de ſe faire obéir.

Quand ces vautours, ayant dévoré la part de leurs voiſins, ont rempli les cavernes profondes de leurs inteſtins d'une maniere également gloutonne & impolie, alors de mangeurs ils deviennent parleurs impitoyables. Ils ſont retentir de leurs glapiſſements les voûtes enfumées de ces ſalles à manger, & la confuſion dans les ſujets & les diſcours répond à l'impropriété des expreſſions & à l'indécence des propos. Ce ſeroit d'ailleurs un miracle, ſi l'on ſortoit de ce lieu ſans avoir attrapé ſur ſes habits quelques éclabouſſures des plats portés en poſte par des mains groſſieres & mal-adroites.

Il y a enſuite les gargotes que l'on appelle *arche de Noé*, où l'on donne à manger pour vingt-deux ſols. Là, les perſonnes peu fortunées prennent réguliérement leurs repas; & puis, elles ſe répandent aux promenades & dans les ſpectacles, & ſe vantent d'avoir dîné ailleurs, comme s'il étoit honteux de dîner à peu de fraix lorſqu'on n'eſt pas riche.

CHAPITRE LXXI.

Cafés.

On compte ſix à ſept cents cafés : c'eſt le refuge ordinaire des oiſifs, & l'aſyle des indigents. Ils s'y chauffent l'hyver, pour épargner le bois chez eux. Dans quelques-uns de ces cafés, on tient bureau académique ; on y juge les Auteurs, les pieces de théâtre ; on y aſſigne leur rang & leur valeur ; & les Poëtes qui vont débuter, y font ordinairement plus de bruit, ainſi que ceux qui, chaſſés de la carriere par les ſifflets, deviennent ordinairement ſatyriques ; car le plus impitoyable des critiques eſt toujours un Auteur mépriſé.

Les cabales pour ou contre les ouvrages s'y forment, & il y a des chefs de parti, qui ne laiſſent pas que de ſe rendre redoutables ; car ils vous déchirent un Ecrivain qu'ils n'aiment pas, du matin au ſoir. Souvent ils ne l'ont pas compris ; mais ils déclament toujours ; & il faut que la réputation littéraire eſſuie paiſiblement toutes ces bouraſques.

Dans le plus grand nombre des cafés, le bavardage eſt encore plus ennuyeux : il roule inceſſamment ſur la gazette. La crédulité Pariſienne n'a point de bornes en ce genre ; elle gobe tout ce qu'on lui préſente ; & mille fois abuſée, elle retourne au pamphlet miniſtériel.

Tel homme arrive au café ſur les dix heures du matin, pour n'en ſortir qu'à onze heures du ſoir ; il dîne avec une taſſe de café au lait, & ſoupe avec une bavaroiſe : le ſot riche en rit, au-lieu de lui offrir ſa table.

Il n'eſt plus décent de ſéjourner au café, parce

que cela annonce une disette de connoissances, & un vuide absolu dans la fréquentation de la bonne société. Un café néanmoins, où se rassembleroient les gens instruits & aimables, seroit préférable, par sa liberté & sa gaieté, à tous nos cercles qui sont par fois ennuyeux.

Nos ancêtres alloient au cabaret, & l'on prétend qu'ils y maintenoient leur belle humeur. Nous n'osons plus guere aller au café ; & l'eau noire qu'on y boit, est plus mal-faisante que le vin généreux dont nos peres s'enivroient. La tristesse & la causticité regnent dans ces sallons de glaces, & le ton chagrin s'y manifeste de toute part. Est-ce la nouvelle boisson qui a opéré cette différence?

En général, le café qu'on y prend est mauvais & trop brûlé; la limonnade dangereuse; les liqueurs mal-saines, & à l'esprit de vin : mais le bon Parisien, qui s'arrête aux apparences, boit tout, dévore tout, avale tout.

Chaque café a son orateur en chef. Tel, dans le fauxbourg, est présidé par un garçon tailleur ou par un garçon cordonnier ; & pourquoi pas? Ne faut-il pas que l'amour-propre de chaque individu soit à-peu-près content?

On courtise les cafetieres. Toujours environnées d'hommes, il leur faut un plus haut degré de vertu, pour résister aux tentations fréquentes qui les sollicitent. Elles sont toutes fort coquettes; mais la coquetterie semble un attribut indispensable de leur métier.



CHAPITRE LXXII.

L'Homme aux cent ſoixante millions.

J'ÉTOIS dans un café, aſſis à côté d'un Ruſſe qui m'interrogeoit curieuſement ſur Paris. Entre un aſſez gros homme en perruque nouée; ſon habit étoit un peu rapé & le galon uſé; il s'aſſied dans un coin, & hume une bavaroiſe avec la lenteur de l'ennui & la langueur du déſœuvrement & de l'inoccupation.

Vous voyez bien, dis-je à mon voiſin, cet homme-là qui bâille, & qui n'aura pas fait dans un heure? — Oui, me dit-il. — Eh bien, c'eſt le ſoutien de l'Etat & du tréſor royal. — Comment? — C'eſt lui qui donne au Roi de France cent ſoixante millions & plus par an, pour entretenir ſes troupes, ſa marine & ſa maiſon. Il a affermé les cinq groſſes fermes. Avant-hier il en a ſigné le contrat avec le Monarque. Les Fermiers-généraux ſont ſes agents, ſes commis; ils travaillent tous ſous ſon nom : ce nom qui remplit la France entiere. Il arrête aux barrieres les carroſſes des Princes, ſi bon lui ſemble; il viſite tout ce qu'il veut viſiter; il oblige les bourgeois à prendre de ſon ſel contre leur volonté; il empêche une villageoiſe, ſur le bord de l'Océan, de ſaler ſon pot avec l'eau de la mer; il met ſon timbre ſur tous les papiers de procédure; il envoie, en ſon propre nom, des aſſignations au plus grand Seigneur, comme au ſimple particulier; il a un puiſſant crédit, car il gagne tous ſes procès; & ceux qui lui font quelque tort, ſont envoyés aux galeres, & quelquefois pendus. Il a une juriſdiction toute particuliere pour cela,

& des juges qui le servent à ravir. Sa personne est bien précieuse, car elle répond au Roi de sa créance. S'il ne payoit pas, le Roi de France saisiroit sa personne, pour se faire payer : mais il paye très-bien ; & de plus, il est fort désintéressé. Qu'on dise que la régie ruine le Royaume ! C'est un conte. Désabusez, je vous prie, les Russes, quand vous serez à Pétersbourg. Cet homme perçoit cent soixante millions & plus, pour quatre mille francs par an. Il ne dépense pas un sol au-delà : c'est le modele de l'économie la plus stricte & la plus sévere. Il est vrai qu'il a des commis un peu infideles ; mais ces commis exercent toujours un peu de rapine. Ils sont plus riches que lui, cela est encore vrai ; mais sa modération constante n'en est pas allarmée ; c'est toujours à sa requête que toute perception se fait. Avez-vous dans votre pays un homme qui vous ramasse & vous apporte cent soixante millions, pour quatre mille francs d'honoraires ? Il faut avouer que le Roi de France est servi à bon marché, & qu'il a dans ce personnage un habile & fidele serviteur.

Le Russe ne savoit ce que je voulois lui dire ; il ouvroit de grands yeux avec étonnement : il fallut que je lui expliquasse ce que c'étoit que *Nicolas Salzard*, successeur de *Laurent David* & de *Jean Alaterre*. Quand il sut que c'étoit un valet-de-chambre, jadis portier, qui avoit pris possession du bail des fermes générales, & qui en avoit signé le contrat avec le Souverain à la face de l'Europe ; quoique poli, il ne put s'empêcher de rire au nez de *Nicolas Salzard*.

Celui-ci n'y fit pas seulement attention. Il se leva pesamment, paya longuement, & sortit machinalement, ne sachant de quel côté tourner son existence solidaire des revenus de l'Etat.

CHAPITRE LXXIII.

Faiseurs de Projets.

ENTREZ dans un autre café; un homme vous dit à l'oreille, d'un ton calme & posé : „ Vous ne „ sauriez imaginer, Monsieur, l'ingratitude du gou„ vernement à mon égard, & combien il est aveu„ gle sur ses intérêts. Depuis trente ans, j'ai négligé „ mes propres affaires; je me suis enfermé dans „ mon cabinet, méditant, rêvant, calculant. J'ai „ imaginé un projet admirable, pour payer toutes „ les dettes l'Etat; ensuite un autre pour enrichir „ le Roi, & lui assurer un revenu de *quatre cents* „ *millions*; ensuite un autre pour abattre à jamais „ l'Angleterre, dont le nom seul m'indigne; & „ pour rendre notre commerce le premier de l'u„ nivers, ainsi qu'il appartient à la premiere nation „ de l'Europe; ensuite un autre pour nous rendre „ maîtres des Indes Orientales; ensuite un autre „ pour tenir en échec cet Empereur, qui tôt ou „ tard nous jouera quelque mauvais tour : car j'ai „ deviné son ardente ambition, & sa secrete haine „ contre nous. L'évidence de ces utiles projets a „ frappé tous les Ministres; car aucun d'eux n'a „ pu me faire la moindre objection; & *qui ne dit* „ *mot, approuve.* Mais voyez leur peu de recon„ noissance, leur ingratitude affreuse! tandis que „ tout entier à ces opérations vastes, & qui de„ mandent toute l'application du génie, j'étois dis„ trait sur des miseres domestiques, quelques créan„ ciers vigilants m'ont tenu en prison pendant trois „ années; & celui qui devoit relever la gloire du „ nom François, n'a pu rien obtenir des Ministres

„ qu'un miſérable ſauf-conduit. Ils attendent ma
„ mort pour s'emparer de toutes mes idées; mais
„ je proteſte d'avance contre ce vol inique : tout
„ le bien qui ſe fera d'ici à cent ans ſera mon
„ ouvrage, ſoyez-en bien ſûr. Mais, Monſieur,
„ vous voyez à quoi ſert le patriotiſme, à mourir
„ inconnu, & le martyr de la patrie ".

Ainſi il y a dans Paris de fort honnêtes gens, économiſtes & anti-économiſtes, qui ont le cœur chaud, ardent pour le bien public; mais qui malheureuſement ont la *tête fêlée*, c'eſt-à-dire, des vues courtes, qui ne connoiſſent ni le ſiecle où ils ſont, ni les hommes auxquels ils ont affaire: plus inſupportables que les ſots, parce qu'avec des demies & fauſſes lumieres, ils partent d'un principe impoſſible, & déraiſonnent enſuite conſéquemment. L'un part de l'évidence morale, qui doit avoir une force phyſique; celui-ci n'admet qu'un ſyſtême immuable, tandis que la politique eſt mobile par ſa nature : chacun d'eux s'étonne que tout aille encore ſi mal, après les magnifiques plans qu'il a conçus. Le méchanicien leur dira pourquoi leurs projets ne ſont que rêves : c'eſt que lui, lorſqu'il veut reſſerrer un fleuve, élever une digue, faire tourner une roue, il eſtime, & la force d'impulſion, & la force de réſiſtance, & la loi des frottements, qui détruit la plus belle machine; & que, pour vaincre une puiſſance phyſique, il appelle conſtamment à ſon ſecours une force phyſique.



CHAPITRE LXXIV.

La Douane.

LA Douane, ſous les ordres de Nicolas Salzard, eſt un pays peuplé de commis ſourds, de porte-faix au viſage rouge, au corps enviné, courant ſur les ballots confuſément épars. Là, un pauvre étranger ſe perd, ne ſait à qui s'adreſſer. Il implore en vain tous ceux qui paſſent, on ne l'écoute pas; il eſt réduit à n'avoir ni bas, ni chemiſes, pendant huit jours. Il faut qu'il déterre ſa valiſe ou ſa malle, enſevelie ſous trois à quatre mille caiſſes qui portent les unes ſur les autres. On diroit que le feu a pris dans la ville, & qu'on a entaſſé pêle-mêle tout ce qu'on a pu ſauver. A peine pourra-t-il la reconnoître; elle aura changé de phyſionomie; elle ſera déchirée & entr'ouverte, couverte de boue & ſans adreſſe. Il reſte debout du matin juſqu'au ſoir, avant de la revoir & de la poſſéder; & il riſque encore de la perdre ſur les épaules du porte-faix agile & robuſte, qui, dans le labyrinthe des rues, court & oblige l'étranger à le ſuivre, au-lieu de marcher ſur ſes traces.

Il faut donner dix fois ſa ſignature, & payer dans ſix bureaux, avant de tenir ſon juſte-au-corps & ſon bonnet de nuit. Votre garderobe eſt ſoumiſe à l'inſpection la plus ſévere; & le commis de Nicolas Salzard ſaura combien vous avez de culottes.

C'eſt la mort du commerce, que cette redoutable Douane. On diroit que tous les effets de l'univers lui appartiennent, & qu'elle vous fait grace en vous rendant vos coffres & vos balles.

C'eſt un grand plaiſir que de voyager en France ! Votre valiſe eſt ouverte à la frontiere de chaque Province ; on la retourne ſens-deſſus-deſſous, dès que vous avez fait trente lieues, & le tout pour ſatisfaire l'infatigable curioſité de Nicolas Salzard.

CHAPITRE LXXV.

Tréſor Royal.

Comme tout eſt aujourd'hui dans la main du Roi, c'eſt là que vient tout l'argent du Royaume ; & d'après la multiplicité des impoſitions, tout écu de ſix livres doit s'y rendre par une pente invincible dans le court eſpace de cinq ou ſix ans. La loi de l'attraction n'a pas une force plus active, ni plus vigoureuſe. C'eſt un fleuve qui baigne inceſſamment le pied du trône, & où l'on puiſe de maniere à le deſſécher quelquefois ſubitement. Là aboutit le denier de la veuve, l'obole cachée des journaliers ; & que de larmes répandues pour former ce fleuve immenſe, ce fleuve d'or !

Une multitude de tréſoriers, comme de vaſtes ſéaux qui deſcendent alternativement dans un puits, tirent les ſommes qu'il faut pour la guerre, pour la marine, pour l'artillerie, pour les fortifications, pour les rentes de la Maiſon-de-ville, pour toutes les dépenſes enfin que le Roi fait dans le Royaume, par raiſon ou par caprice.

La facilité prompte avec laquelle on enleve les groſſes ſommes qui y ſont dépoſées, fait contraſte avec l'effort perpétuel & pénible d'une armée de cent cinquante mille commis, qui, l'épée dans une main, la plume dans l'autre, exigent avec violence

les parcelles qui doivent compofer ce prodigieux amas d'efpeces, lefquelles fe fondent ou s'envolent, dès qu'elles ont touché le baffin du réfervoir.

Il eft prefque toujours à fec, malgré la pompe afpirante & foulante, dont le jeu terrible ne fauroit être interrompu; mais qui fatigue à l'excès le corps politique, jufqu'à ce qu'il tombe de laffitude & d'épuifement.

A cette époque, la France eft en nage; la fueur lui découle du front. Supportera-t-elle encore long-temps ce violent exercice? A-t-on bien calculé le degré de fes forces réelles? Le jeu qui les met en action, ne fe ralentit pas, je le fais; mais, pour me fervir d'une expreffion populaire, (car je les aime beaucoup) *ira-t-elle toujours auffi vîte que le violon?*

CHAPITRE LXXVI.

Rentiers.

On appelle ainfi ceux qui ont accumulé leurs capitaux fur leur tête, ont fait le Roi leur légataire univerfel, & lui ont vendu leur poftérité à raifon de dix pour cent. Ils ont déshérité freres, neveux, coufins, amis, & quelquefois leurs propres enfants. Ils ne fe marient point, & végetent en attendant leur quartier, & fe difant avec volupté chaque matin, qu'ils ne font pas encore morts. Tous les fix mois, ils vont figner leur quittance chez le Notaire du coin, qui certifie qu'ils font en vie.

Ce qui leur revient, ils le replacent fur le champ; & cet argent, fait pour alimenter le com-

merce & ſoutenir l'induſtrie, va ſe perdre éternellement dans les coffres royaux.

Ces coffres attirent tout ce qu'ils peuvent attirer; ils ſont toujours ouverts pour les emprunts; ils ne ſe laſſent point d'aſpirer tout l'or qu'on leur préſente.

La ſoif de l'hydropique, comme on ſait, redouble en buvant. On prend toujours; on ſait que les maladies épidémiques ſoulageront les payements de l'Hôtel-de-Ville : on ſait qu'il y a à gagner beaucoup en jouant, pour ainſi dire, de concert avec la mort, & que ſa faulx rapide moiſſonne, dans tel intervalle, plus de têtes que n'en comportent les tables de probabilités, dreſſées par des calculateurs qui ne ſont pas financiers. Les payeurs des rentes ſavent ce que rapportent au trône les hyvers humides & longs; & les Princes, non moins affamés d'argent, voudroient bien imiter le Monarque, qui ne chaſſera jamais les Médecins de ſes Etats, ainſi que fit jadis le Sénat de Rome.

Mais comment un Gouvernement ſage a-t-il pu ouvrir la porte aux nombreux & incroyables déſordres qui naiſſent des rentes viageres? Les liens de la parenté rompus, l'oiſiveté penſionnée, le célibat autoriſé, l'égoïſme triomphant, la dureté réduite en ſyſtême & en pratique; voilà les moindres inconvénients qui en réſultent. Un rentier n'apperçoit plus que l'Hôtel-de-Ville; & pourvu qu'il ne ſe ferme point, peu lui importe ce qui l'environne. Il eſt néceſſité à raiſonner faux toute ſa vie, parce qu'il veut que ſon débiteur poſſede tout, envahiſſe tout, afin que ſa petite rente, par-là même, lui ſoit aſſurée. N'eſt-ce point cet appât, donné trop facilement à l'amour de ſoi-même & aux jouiſſances perſonnelles & excluſives,

qui fait qu'il n'y a plus de parents, plus d'amis, plus de citoyens ; tout à fonds perdu. Amitié, amour, parenté, tendresse, vous êtes aussi à fonds perdu ! Neuf, dix pour cent ; & *après moi le déluge :* Voilà l'axiôme meurtrier & triomphant !

Je conseille aux rentiers d'aller manger leur pension dans l'air pur & libre de la campagne. On vit moins dans les Capitales ; c'est un fait constaté par l'expérience ; on y suit un genre de vie qui renverse l'ordre journalier des heures & l'ordre des saisons. L'état des morts l'emporte toujours sur celui des naissances. Je leur conseille d'attraper leur royal débiteur, en vivant le plus long-temps qu'ils pourront ; mais ce n'est qu'en s'éloigner de sa Capitale, qu'ils réaliseront le projet de gagner lur lui.

Le nombre des filles qui ont passé l'âge de se marier, est innombrable à Paris. Elles ont signé des contrats de rente viagere ; ce qui les empêche de signer un contrat de mariage : car la premiere réflexion que l'on fait, roule sur l'inévitable misere des enfants qui seroient issus d'un tel nœud.

Un contrat viager isole toujours un particulier, & l'empêche de remplir les devoirs de citoyens.

CHAPITRE LXXVII.

De l'Habit noir.

AVEC un habit noir on est vêtu, on est dispensé de suivre les modes, & d'avoir des habits de couleur. On est censé être en deuil ; & quoique ce deuil soit éternel, on passe par-tout avec cet habillement.

Il annonce, il eſt vrai, peu d'aiſance; & par-là même il eſt affecté aux ſolliciteurs, aux Officiers réformés, aux rentiers ſans accroiſſement, aux Auteurs, &c. Ceux-ci le portent quelquefois pour intéreſſer en leur faveur, ſe faire remarquer, & demander des penſions. Ce ſtratagême a réuſſi à quelques-uns. Il ſeroit très-incivil d'en faire tout haut la remarque.

Les deuils de Cour, qui ſurviennent aſſez fréquemment, épargnent de l'argent aux bons Pariſiens. Ces deuils mettent dans la ſociété le plus grand nombre fort à ſon aiſe; & l'on diroit alors que les fortunes ſont égales.

La chûte des têtes couronnées n'eſt donc pas déſagréable à Paris. Ces morts-là arrangent tout le monde; car l'habit noir s'accorde merveilleuſement avec les boues, l'intempérie des ſaiſons, l'économie, & la répugnance à faire une longue toilette. *J'hérite de tel Roi*, s'écrioit un Poëte de ma connoiſſance. — *Comment?* — *Comment! Il m'en eût coûté ce printemps, pour un habit, vingt piſtoles que je remets en poche; & je porterai volontiers le deuil de Sa Majeſté bienfaiſante.*

Il eſt aſſez plaiſant de voir un bijoutier porter le deuil d'une tête couronnée, dont il eſtropie le nom; mais l'uſage à prévalu, & ce n'eſt plus un ridicule pour les claſſes les plus humbles de la ſociété. Lorſque le petit deuil arrive, ceux qui ne ſont pas riches, ou qui ne ſavent pas ſe mettre, trahiſſent leur état; & les gens du monde reparoiſſent brillants, & ſe moquent de l'indigence, qui ne ſait que ſe mettre tout en noir des pieds à la tête.

Le coup-d'œil le plus brillant au ſpectacle, eſt dans ces jours de petit deuil. C'eſt alors que les

femmes

femmes & leurs diamants paroissent dans tout leur éclat.

CHAPITRE LXXVIII.

Les Egrefins.

DES jeunes gens qui arrivent des bords de la Garonne, des fils de tailleurs, d'aubergistes, &c. prennent un nom aux barrieres, arborent le plumet, se qualifient gentilshommes, & avec un peu d'esprit & beaucoup de front, mentent aux bons Parisiens de la maniere la plus hardie. Ils prennent à crédit de tous côtés, en attendant les revenus de leurs terres.

Le marchand à Paris aime mieux perdre que de ne point se défaire de sa marchandise. On laisse ces jeunes gens prendre le nom de Chevaliers, de Comtes, de Marquis, &c. Ces Marquis, ces Comtes, ces Chevaliers sont en chambres garnies. Tant qu'ils ne sont que fats & avantageux, qu'ils se contentent de mettre à contribution quelques femmes extravagantes, quelques vieilles douairieres, la Police ne s'en inquiete pas; on les tolere encore; mais à la moindre fripponnerie, on les *démarquise* au Château de Bicêtre.

Le moindre Gentilhomme se qualifie, dans le plus petit contrat, de *haut & puissant Seigneur*. Le garde-note écrit tout ce qu'on lui dicte; de-là l'incroyable facilité de se donner des noms & des titres usurpés.

Les hommes nouveaux cherchent de leur côté à grimper sur un gradin un peu plus élevé. Ils tâchent de faire oublier leur origine, & on les

voit tous poſſédés de la fureur de faire ériger leurs terres en marquiſat.

Cette exceſſive vanité tourne une infinité de têtes. Ce qui fait qu'on s'accoutume aujourd'hui à ne regarder comme vraie nobleſſe que quatre ou cinq maiſons ; & l'on fait très-ſagement : car ſi, de tous les préjugés qui nous rendent ſtupides, le plus déraiſonnable & le plus inſolent eſt celui de la nobleſſe, (l'éducation & les lumieres ayant rangé preſque tous les hommes bien nés ſur la même ligne) ; il eſt juſte qu'on frappe de ridicule cette foule d'hommes qui voudroient, au nom de leurs aïeux vrais ou faux, ſe ſéparer de leurs concitoyens, plus honnêtes, plus utiles & plus recommandables que ces nobles, gentilshommes ou gentillâtres, quelques noms qu'ils prennent, ou qu'ils uſurpent, ou qu'ils ayent reçus par le haſard de la naiſſance.

CHAPITRE LXXIX.

Batteur de pavé.

C'EST ordinairement un Gaſcon qui mange ſes cent piſtoles de rente, tant qu'elles peuvent s'étendre ; qui dîne à la gargote, ſoupe avec une bavaroiſe, &, plein de vanité, ſe carre aux promenades, comme s'il avoit dix mille écus de rente. Il ſort dès le matin de ſa chambre garnie, & le voilà errant dans tous les quartiers juſqu'à onze heures du ſoir. Il entre dans toutes les Egliſes ſans dévotion ; fait des viſites à des perſonnes qui ne ſe ſoucient point de lui ; eſt aſſidu aux tribunaux ſans avoir de procès. Il voit tout ce qui ſe paſſe dans la ville, aſſiſte à toutes les cérémonies

publiques, ne manque rien de ce qui fait ſpectacle, & uſe plus de ſouliers qu'un eſpion ou qu'un agent de change.

Quand un de ces batteurs de pavé décede, on pourroit lui mettre pour épitaphe : *Curſum conſummavit.*

Une loi du grand Amaſis, Roi d'Egypte, preſcrivoit à chaque particulier de rendre compte tous les ans à un Magiſtrat, de la maniere dont il ſubſiſtoit. Si cette loi étoit en vigueur parmi nous, il y auroit beaucoup de gens fort embarraſſés à répondre.

CHAPITRE LXXX.

Pays Latin.

On nomme Pays Latin le quartier de la rue Saint-Jacques, de la montagne Sainte-Genevieve & de la rue de la Harpe. Là ſont les Colleges de l'Univerſité, & l'on y voit monter & deſcendre une nuée de Sorboniſtes en ſoutane, de précepteurs en rabat, d'écoliers en droit, & d'étudiants en chirurgie & en médecine. Leur indigence néceſſite leur vocation.

Quand la Comédie Françoiſe étoit dans le Pays Latin, le parterre étoit beaucoup mieux composé qu'il ne l'eſt aujourd'hui. Ce parterre ſavoit former des Acteurs. Ceux-ci, privés de l'utile cenſure que les étudiants exerçoient, ſe pervertiſſent devant un parterre groſſier, parce qu'on n'y voit plus que les courtauts de boutique de la rue Saint-Honoré, ou les petits commis de la douane & des fermes. Ainſi la perfection d'un art tient à des rapports preſqu'inſenſibles & rarement apperçus.

CHAPITRE LXXXI.

Colleges, &c.

Les colleges & les écoles gratuites de deſſin propagent l'abus de ce reflux éternel de tant de jeunes gens ſur les arts de pur agrément, pour leſquels ſouvent ils ne ſont pas nés. Cette pernicieuſe routine des petits bourgeois de Paris, dépeuple les atteliers des profeſſions méchaniques, bien plus importantes à l'ordre de la ſociété. Ces écoles de deſſin ne ſont que des barbouilleurs; & ces colleges de plein exercice, pour ceux qui n'ont point de fortune, répandent dans le monde une foule de ſcribes, qui n'ont que leur plume pour toute reſſource, & qui portent par-tout leur indigence & leur inaptitude à des travaux fructueux.

Le plan actuel des études eſt très-vicieux, & le meilleur écolier remporte au bout de dix années bien peu de connoiſſances en tout genre. On doit être vraiment étonné de voir des Gens de Lettres; mais ils ſe forment d'eux-mêmes.

Cent pédants veulent apprendre à des enfants la langue Latine avant qu'ils ſachent leur propre langue, tandis qu'il faut d'abord en ſavoir une à fond pour en bien apprendre une autre. Comme on s'eſt lourdement mépris dans tous les ſyſtêmes d'étude!

Il y a dix colleges de plein exercice. On y employe ſept ou huit ans pour apprendre la langue Latine; & ſur cent écoliers, quatre-vingt-dix en ſortent ſans la ſavoir.

Tous ces Régents ont une couche épaiſſe de pé-

danterie, qu'il leur eſt impoſſible de ſecouer : on la reconnoît même après qu'ils ont renoncé au métier. Leur ton eſt ce qu'il y a de plus ridicule & de plus inſupportable au monde.

Le nom de Rome eſt le premier nom qui ait frappé mon oreille. Dès que j'ai pu tenir un rudiment, on m'a entretenu de Romulus & de ſa louve. On m'a parlé du Capitole & du Tibre. Les noms de Brutus, de Caton & de Scipion me pourſuivoient dans mon ſommeil. On entaſſoit dans ma mémoire les Epîtres familieres de Cicéron; tandis que, d'un autre côté, le Catéchiſte venoit le Dimanche, & me parloit encore de Rome, comme de la Capitale du monde, où réſidoit le trône pontifical, ſur les débris du trône impérial : de ſorte que j'étois loin de Paris, étranger à ſes murailles, & que je vivois à Rome que je n'ai jamais vue, & que probablement je ne verrai jamais.

Les Décades de Tite-Live ont tellement occupé mon cerveau pendant mes études, qu'il m'a fallu dans la ſuite beaucoup de temps pour redevenir citoyen de mon propre pays, tant j'avois épouſé les fortunes de ces anciens Romains.

J'étois républicain avec tous les défenſeurs de la République; je faiſois la guerre avec le Sénat, contre le redoutable Annibal; je raſois Carthage la ſuperbe; je ſuivois la marche des Généraux Romains, & le vol triomphant de leurs aigles dans les Gaules; je les voyois ſans terreur conquérir le pays où je ſuis né; je voulois faire des Tragédies de toutes les ſtations de Céſar; & ce n'eſt que depuis quelques années que je ne ſais quelle lueur de bon ſens m'a rendu François & habitant de Paris.

Il eſt ſûr qu'on rapporte de l'étude de la langue

Latine un certain goût pour les Républiques, & qu'on voudroit pouvoir ressusciter celle dont on lit la grande & vaste histoire. Il est sûr qu'en entendant parler du Sénat, de la liberté, de la majesté du peuple Romain, de ses victoires, de la juste mort de César, du poignard de Caton qui ne put survivre à la destruction des loix, il en coûte pour sortir de Rome, & pour se retrouver bourgeois de la rue des Noyers.

C'est cependant dans une Monarchie que l'on entretient perpétuellement les jeunes gens de ces idées étrangeres, qu'ils doivent perdre & oublier bien vîte, pour leur sûreté, pour leur avancement & pour leur bonheur; & c'est un Roi absolu, qui paye les Professeurs pour vous expliquer gravement toutes les éloquentes déclamations lancées contre le pouvoir des Rois : de sorte qu'un éleve de l'Université, quand il se trouve à Versailles, & qu'il a un peu de bon sens, songe, malgré lui, à Tarquin, à Brutus, à tous les fiers ennemis de la Royauté. Alors sa pauvre tête ne sait plus où elle en est. Il est un sot & un esclave né, ou il lui faut du temps pour se familiariser avec un pays qui n'a ni Tribuns, ni Décemvirs, ni Sénateurs, ni Consuls.

CHAPITRE LXXXII.

Anatomie.

J'AI toujours été révolté de voir dans les colleges un Professeur qui, à la fin d'une année de physique, la couronne par une barbarie expérimentale. On cloue un chien vivant par les quatre pattes; on lui enfonce le scalpel dans les chairs,

malgré ſes hurlements douloureux; on lui ouvre les entrailles, & le Profeſſeur manie un cœur palpitant. La cruauté doit-elle accompagner la ſcience? & les écoliers ne ſauroient-ils apprendre un peu d'anatomie, ſans être préalablement des bourreaux?

L'art des Winſlow a des acceſſoires bien repouſſants. Il faut que l'anatomiſte s'aſſocie avec des hommes de la lie du peuple, qu'il ouvre un marché avec des foſſoyeurs (1); c'eſt ainſi que l'on a des cadavres. Les éleves, au défaut d'argent, eſcaladent la nuit les murs d'un cimetiere, volent le corps dépoſé & enſeveli la veille, & le dépouillent de ſon linceul. Après qu'on a briſé la biere & violé la ſépulture des morts, on plie le cadavre en deux, on le porte dans une hotte chez l'anatomiſte. Enſuite, quand le corps a été haché, diſſéqué, l'anatomiſte ne ſait plus comment le replacer au lieu où il l'a pris. Il en jette & en diſperſe les morceaux où il peut, ſoit dans la riviere, ſoit dans les égouts, ſoit dans les latrines. Des os humains ſe trouvent mêlés avec les os des animaux qu'on a dévorés, & il n'eſt pas rare de trouver dans des tas de fumier, des débris de l'eſpece humaine.

Tous ceux qui manient le ſcalpel aiment donc de préférence la Capitale, à cauſe de l'extrême facilité qu'ils ont pour y ſuivre les études anatomiques. Les cadavres y abondent & ſont à bon marché. En hyver, on ne les paye qu'au rabais;

---

(1) Notez que les foſſoyeurs n'achetent jamais de bois l'hyver. Ils ſe chauffent avec les morceaux de biere qu'ils coupent & emportent des cimetieres. Par la même raiſon, ils n'ont pas beſoin de dépenſer de l'argent pour avoir des chemiſes.

l'anatomiſte en chef achete ces corps dix à douze francs, & les revend à ſes éleves un louis ou dix écus. Il y a un commerce ſuivi entre les corbeaux des cimetieres & les diſciples des maîtres en chirurgie. En allant prendre une leçon gratuite d'anatomie, on pourroit (ce qui eſt horrible à penſer) rencontrer ſur le marbre noir, ſon pere, ſon frere, ſon ami, qu'on auroit enterré & pleuré la veille.

Puiſque la perfection de la médecine & de la chirurgie dépend de l'anatomie, le Gouvernement n'auroit-il pas dû épargner aux gens de l'art ce trafic clandeſtin & honteux, & prévenir les ſcenes ſcandaleuſes & dégoûtantes qui en réſultent ?

Qui croiroit que les Winſlow & les Ferreins ſont, au terme de la loi, des profanateurs ſacrileges, des violateurs des tombeaux, & qu'ils ont encouru les peines les plus graves ? Tout ſera donc éternellement en contradiction, nos loix, nos mœurs & nos uſages !

Si un ancien revenoit au monde, de quel étonnement ne ſeroit-il pas frappé dans l'amphithéâtre de l'Académie Royale, qu'aucune loi n'autoriſe à avoir des cadavres ! Un mort étoit pour les anciens un objet ſacré, qu'on dépoſoit avec reſpect ſur un bûcher ; & celui-là étoit déclaré impur, qui oſoit y porter la main. Que diroit-il, en voyant ce corps horriblement coupé, mutilé ; & tous ces jeunes Chirurgiens, les bras nuds & enſanglantés, folâtrer & rire au milieu de ces épouvantables opérations ?

L'Hôtel-Dieu refuſe de livrer des cadavres. On a recours à l'adreſſe ; on les vole à Clamart, ou bien on les achete de la Salpêtriere & de Bicêtre. Les corps des vénériens qui ſont morts dans les

grands remedes, servent ordinairement à la dissection publique dans les amphithéâtres.

L'anatomie n'a fait aucun progrès depuis quarante ans, ni aucune découverte conséquente. Le corps humain est aujourd'hui connu parfaitement dans toutes ses parties; & il sera difficile d'ajouter à ce qu'on sait, tant les recherches ont été profondes. Mais l'anatomie n'est cependant encore qu'une vraie nomenclature, & rien de plus. Il reste à connoître le jeu de la machine, à apprécier ses rapports, & les principes des forces vitales. *Hic labor, hoc opus.* La patience méchanique de l'Anatomiste doit céder la place au génie qui généralise, qui scrute, qui se trompe en cherchant à deviner; mais qui, à force de tourmenter plusieurs systêmes, découvrira peut-être une seule & importante vérité, d'où jailliront toutes les autres.

L'Académie Royale de Chirurgie est un monument d'architecture très-remarquable. Louis XV, qui préféroit l'art de la chirurgie à toutes les autres sciences, a fait pour son école des dépenses que les autres arts ont enviées.

CHAPITRE LXXXIII.

La Sorbonne.

ELLE rit elle-même de sa théologie, & connoît très-bien le vuide & le ridicule de ses theses & de ses censures. Elle hasarde de dire que Moïse étoit meilleur naturaliste que Buffon; mais elle n'en croit rien.

La théologie a tout gâté dans le monde; elle a redoublé les terreurs de l'homme, au-lieu de les

calmer ; elle l'a rendu ſuperſtitieux, au-lieu de le rendre raiſonnable.

La Sorbonne a dû briller dans les ſiecles de ténebres, parce qu'elle avoit alors des connoiſſances fort au-deſſus du commun des hommes. Mais dans les ſiecles de lumiere, elle a voulu répondre à tout ; & de-là ſont nés les ſophiſmes les plus extravagants. Elle a défiguré toutes les ſciences, en voulant aſſervir à ſes déciſions la morale, l'hiſtoire, la phyſique ; elle a voulu tout arranger, comme la légiſlatrice de toutes les idées ; & ſes travaux bizarres ont enfanté les contradictions les plus étonnantes.

Ce ſeroit un Livre curieux, que le rapprochement de tout ce qu'elle a dit & imprimé depuis trois ſiecles. Jamais le déraiſonnement chez les peuples les plus ignorants & les plus ſuperſtitieux, n'a déployé le tableau d'une plus grande & d'une plus inſigne folie. C'eſt qu'elle a voulu perpétuellement ſubtiliſer, & qu'elle a voulu même en ſavoir plus que les autres Docteurs Chrétiens. Ainſi l'on a vu l'extravagance combattre l'extravagance ; qu'on juge du réſultat d'une pareille lutte.

Elle auroit entiérement dénaturé dans l'homme la faculté de penſer, ſi quelques Sages ne fuſſent venus rectifier ces viles erreurs, & ſe moquer de ſa théologie, autant que les membres de la Sorbonne s'en moquent intérieurement eux-mêmes. Mais comme ce ſont des places lucratives, les arguments de toutes couleurs, les theſes & les cenſures iront leur train. Si tant de gens ſe font tuer pour quelque argent, faut-il s'étonner que d'autres déraiſonnent ſciemment à un plus haut prix ?

Tout ce qu'il y a de remarquable aujourd'hui en Sorbonne, c'eſt le mauſolée du Cardinal de Richelieu, qui forma la Sorbonne & l'Académie Françoiſe : deux corps qui penſent aujourd'hui à-peu-

près de même, & qui ſe combattent; le tout pour fixer les regards, & pour exiſter.

Les Docteurs Muſulmans ſont plus raiſonnables que les nôtres. Ils prétendent que Mahomet a déclaré que de douze mille paroles contenues dans l'Alcoran, il n'y en a que quatre mille de véritables. Quand ils rencontrent quelques paſſages extravagants, quelques folies palpables, au-lieu de s'entêter à juſtifier ces inepties, ils les rangent au nombre des huit mille mots qui renferment des fauſſetés. Par ce moyen, ils ſe ſauvent de toute diſpute, qui tourneroit à leur confuſion; & révoquant les contradictions & les incompatibilités, ils conſervent l'honneur de la raiſon humaine.

Si la Sorbonne avoit ſu en agir ainſi, elle n'auroit pas enfanté dans ſon délire les theſes anciennes qui l'ont rendue odieuſe, & les theſes modernes qui l'ont rendue ridicule; mais elle conſent à paſſer pour abſurde, pourvu qu'on ne diſcontinue pas de la payer.

CHAPITRE LXXXIV.

Les Ecrivains des Charniers-Innocents.

Il faut qu'ils vivent tout comme les théologiens. Plus utiles qu'eux, ils ſont les dépoſitaires des tendres ſecrets des ſervantes. C'eſt là qu'elles font écrire leurs déclarations ou leurs réponſes amoureuſes. Elles parlent à l'oreille du Secretaire public, comme à un Confeſſeur; & la boîte où eſt l'Ecrivain diſcret, reſſemble à un confeſſionnal tronqué.

Le ſcribe, la lunette ſur le nez, la main tremblante, & ſoufflant dans ſes doigts, donne ſon en-

cre, ſon papier, ſa cire à cacheter & ſon ſtyle, pour cinq ſols.

Les placets au Roi & aux Miniſtres coûtent douze ſols, attendu qu'il y entre de la *bâtarde*, & que le ſtyle en eſt plus relevé.

Les Ecrivains des Charniers ſont ceux qui s'entretiennent le plus aſſiduement avec les Miniſtres & les Princes : on ne voit à la Cour que leurs écritures.

Au commencement du regne, ils étoient menacés de faire fortune. On recevoit tous les placets, on les liſoit, on y répondoit. Tout-à-coup cette correſpondance entre le peuple & le Monarque, a été interrompue. Les Ecrivains des Charniers, qui avoient déja acheté des perruques neuves & des manchettes, ont vu leur bureau déſert, & ſont retombés dans leur antique indigence.

Sans la ſecrete correſpondance des cœurs, qui n'eſt pas ſujette aux viciſſitudes, ils iroient augmenter le nombre déja prodigieux des ſquélettes qui ſont entaſſés au-deſſus de leurs têtes, dans des greniers ſurchargés de leur poids. Quand je dis ſurchargés, ce n'eſt pas une figure de rhétorique. Ces oſſements accumulés frappent les regards : & c'eſt au milieu des débris vermoulus de trente générations, qui n'offrent plus que des os en poudre; c'eſt au milieu de l'odeur fétide & cadavéreuſe, qui vient offenſer l'odorat, qu'on voit celles-ci acheter des modes, des rubans, & celles-là dicter des lettres amoureuſes.

Le Régent avoit, pour ainſi dire, compoſé ſon ſerrail des marchandes de modes & des filles lingeres, dont les boutiques environnent & ceignent, dans ſa forme quarrée, ce cimetiere vaſte & hideux.

CHAPITRE LXXXV.

Le Fauxbourg Saint-Marcel.

C'EST le quartier où habite la populace de Paris, la plus pauvre, la plus remuante & la plus indisciplinable. Il y a plus d'argent dans une ſeule maiſon du fauxbourg Saint-Honoré, que dans tout le fauxbourg Saint-Marcel, ou Saint-Marceau, pris collectivement.

C'eſt dans ces habitations éloignées du mouvement central de la ville, que ſe cachent les hommes ruinés, les miſanthropes, les alchymiſtes, les maniaques, les rentiers bornés, & auſſi quelques ſages ſtudieux, qui cherchent réellement la ſolitude, & qui veulent vivre abſolument ignorés & ſéparés des quartiers bruyants des ſpectacles. Jamais perſonne n'ira les chercher à cette extrémité de la ville. Si l'on fait un voyage dans ce pays-là, c'eſt par curioſité; rien ne vous y appelle; il n'y a pas un ſeul monument à y voir : c'eſt un peuple qui n'a aucun rapport avec les Pariſiens, habitants polis des bords de la Seine.

Ce fut dans ce quartier que l'on danſa ſur le cercueil du Diacre Paris, & qu'on mangea de la terre de ſon tombeau, juſqu'à ce qu'on eût fermé le cimetiere :

De par le Roi, défenſe à Dieu
De faire miracle en ce lieu.

Les ſéditions & les mutineries ont leur origine cachée dans ce foyer de la miſere obſcure.

Les maiſons n'y ont point d'autre horloge que

le cours du ſoleil. Ce ſont des hommes reculés de trois ſiecles par rapport aux arts & aux mœurs régnantes. Tous les débats particuliers y deviennent publics; & une femme mécontente de ſon mari, plaide ſa cauſe dans la rue, le cite au tribunal de la populace, attroupe tous les voiſins, & récite la confeſſion ſcandaleuſe de *ſon homme.* Les diſcuſſions de toute nature finiſſent par de grands coups de poings; & le ſoir on eſt raccommodé, quand l'un des deux a eu le viſage couvert d'égratignures.

Là, tel homme enfoncé dans un galetas, ſe dérobe à la Police & aux cent yeux de ſes argus, à-peu-près comme un inſecte imperceptible ſe dérobe aux forces réunies de l'optique.

Une famille entiere occupe une ſeule chambre, où l'on voit les quatre murailles, où les grabats ſont ſans rideaux, où les uſtenſiles de cuiſine roulent avec les vaſes de nuit. Les meubles en totalité ne valent pas vingt écus; & tous les trois mois les habitants changent de trou, parce qu'on les chaſſe faute de payement du loyer. Ils errent ainſi, & promenent leurs miſérables meubles d'aſyle en aſyle. On ne voit point de ſouliers dans ces demeures; on n'entend le long des eſcaliers que le bruit des ſabots. Les enfants y ſont nuds & couchent pêle-mêle.

C'eſt ce fauxbourg qui, le dimanche, peuple Vaugirard & ſes nombreux cabarets; car il faut que l'homme s'étourdiſſe ſur ſes maux : c'eſt lui ſurtout qui remplit le fameux *ſallon des gueux.* Là, danſent ſans ſouliers, & tournoyant ſans ceſſe, des hommes & des femmes, qui, au bout d'une heure, ſoulevent tant de pouſſiere, qu'à la fin on ne les apperçoit plus.

Une rumeur épouvantable & confuſe, une odeur infecte, tout vous éloigne de ce ſallon horriblement

peuplé, & où, dans des plaiſirs faits pour elle, la populace boit un vin auſſi déſagréable que tout le reſte.

Ce fauxbourg eſt entiérement déſert les fêtes & les dimanches. Mais quand Vaugirard eſt plein, ſon peuple reflue au Petit-Gentilly, aux Porcherons & à la Courtille. On voit le lendemain, devant les boutiques des marchands de vin, les tonneaux vuides & par douzaines. Ce peuple boit pour huit jours.

Il eſt, dans ce fauxbourg, plus méchant, plus inflammable, plus querelleur, & plus diſpoſé à la mutinerie, que dans les autres quartiers. La Police craint de pouſſer à bout cette populace; on la ménage, parce qu'elle eſt capable de ſe porter aux plus grands excès.

CHAPITRE LXXXVI.

Le Marais.

ICI, vous retrouvez du moins le ſiecle de Louis XIII, tant pour les mœurs que pour les opinions ſurannées. Le Marais eſt au quartier brillant du Palais-Royal, ce que Vienne eſt à Londres. Là, regne, non la miſere, mais l'amas complet de tous les vieux préjugés : les demi-fortunes s'y réfugient. Là, ſe voyent les vieillards grondeurs, ſombres, ennemis de toutes les idées nouvelles; & des Conſeilleres bien impérieuſes y frondent, ſans ſavoir lire, les Auteurs dont les noms parviennent juſqu'à elles. On y appelle les Philoſophes, des *gens à brûler*. Si on a le malheur d'y ſouper, on n'y rencontre que des ſots; & l'on y cherche en vain ces hommes aimables, qui ornent leurs idées du

brillant de l'eſprit & du charme du ſentiment. Tel homme aſſis dans un cercle, eſt un fauteuil de plus, qui embarraſſe un ſallon. On y voit des meubles antiques, qui ſemblent concentrer les préventions & les uſages ridicules.

Les jolies femmes même, qu'un aſtre fatal a reléguées dans ce triſte quartier, n'oſent recevoir d'autre monde que de vieux militaires ou de vieux robins, & le tout par décence. Mais ce qu'il y a de curieux pour l'obſervateur, c'eſt que tous ces ſots réunis ſe déplaiſent & s'ennuyent réciproquement. Ils n'apperçoivent que de loin la lumiere des arts; & réduits au Mercure de France (1) pour toute nourriture, ils ne connoiſſent rien au-delà.

Si cependant un homme d'eſprit, égaré par haſard dans ces faſtidieuſes ſociétés, s'aviſe de faire jaillir quelques étincelles, vous les verrez, au bout d'une heure, ſortir de leur lourde apathie, & ſourire niaiſement au feu qui les étonne; mais les cartes bientôt prennent le deſſus, & ils n'apprendront que dans une année révolue la nouvelle du lendemain.

J'ai peu vu ces maiſons preſque cloîtrées, où l'on ſe livre, faute d'autre amuſement, à l'éternelle occupation de battre & rebattre les cartes pendant les plus belles heures du jour, & même dans les plus belles ſaiſons de l'année.

Je ne blâme les goûts de perſonne; mais il y a dans ce canton de terribles douairieres, qui ſe ſont incorporées aux couſſins d'un fauteuil, & qui ne s'en détachent plus. Souvent, au milieu d'un jardin agréable qui invite à la promenade, on a beau regarder

---

(1) Dans ces maiſons, ce Mercure eſt mis ſur la dépenſe avec les balais; & ce compte regarde le portier.

regarder à travers les fenêtres la lumiere brillante qui dore les arbres; on a beau bâiller, & puis prêter l'oreille au chant des oiseaux; on a beau contempler d'un œil d'envie la porte : on vous fixe malgré vous fur un fiege, & l'on vous oblige à filer ennuyeufement des cartes jufques bien avant dans la nuit; vous ne pouvez pas plus jouir de la douce clarté de la lune que des rayons du foleil.

On ne m'y rattrapera plus. J'aime mieux relire nos longs romans, *l'Aftrée*, *Clélie*, *Artamene*, pendant les longues foirées de l'hyver; je fuivrai les mœurs, les vertus de l'antique chevalerie; je verrai paffer fous mes regards nos bons aïeux, faifant l'amour un peu différemment de nous. Mais ils étoient heureux à leur maniere, & ils favouroient plus l'amour dans leurs foupirs longuement prolongés aux pieds de l'inhumaine, que nous dans nos rapides jouiffances. Avons-nous gagné en abrégeant?

CHAPITRE LXXXVII.

Portrait d'une Dévote du Marais.

CETTE Dévote au regard oblique, que vous vous figurez tenant toujours les yeux baiffés, eft à peine affife qu'elle a déja tout vu, tout obfervé: elle vous a examiné de la tête aux pieds; elle a deviné de plus, fi vous teniez *pour la bonne caufe*. Elle fait fi les femmes qui l'environnent ont du rouge, fi la hauteur de leur coëffure peut entrer dans le confeffionnal. Elle reftera filencieufe, fi dans le cercle elle apperçoit une profane. Elle n'ouvrira la bouche qu'en cas qu'elle puiffe parler fans expofer fes paroles à la dérifion des *impies* : c'eft

ainſi qu'elle appelle quiconque n'a pas un *directeur connu.*

Si ſa voiſine a une robe garnie avec une certaine élégance, tout-à-coup ſon front muet devient un ſermon contre le danger des parures. Elle ne répondra que par des monoſyllables ſéveres au mondain; mais elle jettera un regard de complaiſance ſur un petit rabat, & récompenſera ſon attention, en lui adreſſant la parole.

Peu-à-peu elle s'échauffe, parle de l'horrible dépravation des autres quartiers, de l'irréligion qui marche le front levé dans le fauxbourg Saint-Germain, & de la damnation éternelle qui attend tous ceux qui n'entendent pas la Meſſe aux Capucins du Marais.

CHAPITRE LXXXVIII.

On bâtit de tous côtés.

LES trois états qui font aujourd'hui fortune dans Paris, ſont les Banquiers, les Notaires & les Maçons, ou Entrepreneurs de bâtiments. On n'a de l'argent que pour bâtir. Des corps-de-logis immenſes ſortent de la terre, comme par enchantement, & des quartiers nouveaux ne ſont compoſés que d'hôtels de la plus grande magnificence. La fureur pour la bâtiſſe eſt bien préférable à celle des tableaux, à celle des filles; elle imprime à la ville un air de grandeur & de majeſté.

L'architecture, depuis vingt années ſeulement, a repris un très-bon ſtyle, ſur-tout quant aux ornements.

Le Comte de Caylus a reſſuſcité parmi nous le goût Grec, & nous avons enfin renoncé à nos for-

mes gothiques. L'intérieur des maiſons eſt diſtribué avec une commodité charmante, abſolument inconnue à tous les peuples de la terre.

On a régénéré deux arts preſque en même-temps, la muſique & l'architecture. La peinture n'a point fait les mêmes progrès : la couleur de l'Ecole Françoiſe ſera toujours un peu fauſſe, ſoit que ce vice appartienne au climat, ſoit que le ton des maîtres s'oppoſe à cet égard à une plus grande perfection.

Les remparts ſe hériſſent d'édifices qui ont fait reculer les anciennes limites. De jolies maiſons s'élevent vers la chauſſée d'Antin, & vers la porte Saint-Antoine, que l'on a abattue. Il étoit queſtion de renverſer l'infernale Baſtille ; mais ce monument odieux en tout ſens choque encore nos regards.

Il eſt écrit qu'on ne pourra jamais achever le Louvre. Depuis trente années, on y travaille, mais avec une lenteur qui atteſte que les fonds manquent. Le Prince de Condé a dépenſé douze millions pour ſon Palais-Bourbon , & les échafauds du Louvre ont pourri ſur pied.

L'Hôtel-Dieu n'a rien gagné à ſon incendie, non plus que le Palais. Le dôme ou la coupole de l'Egliſe de Sainte-Genevieve s'écroulera-t-il ſur nos têtes? ou bien bravera-t-il, ſur une baſe inébranlable, les clameurs & les allarmes de M. Patte? Il a annoncé le danger ; n'eſt-il qu'imaginaire? S'il arrivoit, il ne nous reſteroit donc que la majeſtueuſe façade de ce monument ; morceau qui mérite les plus grands éloges.

On va procurer aux particuliers de l'eau, comme à Londres, par le moyen d'une pompe à feu.

On ne ſauroit diſconvenir que pluſieurs incendies n'ayent été utiles à l'embelliſſement de la ville.

Quand les déſaſtres qu'occaſionne la fureur ſou-

daine des éléments, ne laiſſent plus que les traces de leur paſſage, le génie réparateur accourt, fixe l'œil ſur les débris fumants, &, le pied ſur les ruines, médite la reconſtruction des monuments diſparus; ou plutôt, il les conçoit ſur des plans nouveaux, & plus majeſtueux que ceux qui exiſtoient.

Ainſi, par une marche conſtante dans la nature, tout ce qu'il y a de grand ne s'eſt fait qu'à la ſuite des accidents; & l'on peut dire : c'eſt le mal qui engendre le bien.

En effet, l'homme ſemble attendre le renverſement des plus minces édifices, pour y porter enfin la main : le courroux des éléments eſt le ſignal qui l'avertit de ſa force & de ſa puiſſance.

Sans les coups du temps & la rage des incendies, les maſſes difformes de la barbarie la plus révoltante régneroient encore dans nos villes; & nous n'avons appris à élever, à ennoblir notre imagination, que quand, au milieu d'une place déſerte, nous avons perdu l'aſpect des objets gothiques & de mauvais goût, avec leſquels nous étions familiariſés.

C'eſt quand les flammes ont dévoré, que l'on voit paroître la main hardie & créatrice. Elle ſemble timide & inanimée devant ces antiques maſures, que l'habitude ſuperſtitieuſe reſpecte; & l'on diroit qu'il lui en coûte plus pour enlever de miſérables décombres, que pour édifier les monuments les plus ſuperbes.

L'embraſement du Palais, qui a été ſi funeſte, & qui pouvoit l'être à un point qui effraye l'imagination, ordonneroit aujourd'hui une autre forme au temple de la juſtice. Dépôt des annales & des archives de la nation, ſanctuaire des loix, ſiege des aſſemblées les plus auguſtes, cet édifice de-

vroit avoir ce caractere de majesté, de grandeur, qui annonce tout-à-coup à l'œil des citoyens, que là sont les juges, les défenseurs, les oracles des droits du peuple.

Le moral de l'homme, par un lien inconnu, tient au physique des objets; & si les Rois ont soin d'étendre autour d'eux une enceinte immense, de s'environner d'un grand appareil; si les Prêtres ont appellé les adorateurs de la Divinité dans des temples où regne une obscurité sombre & majestueuse, ce qu'il y a de plus auguste sur la terre après le séjour où l'homme se prosterne devant Dieu, c'est le lieu où la justice, sous un glaive nud, tient en respect l'homme puissant, & rassure le foible.

Le front d'un semblable édifice, imposant & grave par tous ses attributs, devroit parler de maniere que le coupable pâlît en montant les degrés qui conduiront au tribunal où l'attend la vengeance des loix. Et pourquoi le temple où elles regnent, ne rappelleroit-il pas à tous les Magistrats, qu'ils entrent dans un sanctuaire où ils doivent déposer les passions humaines, prendre une ame élevée & digne des fonctions redoutables qu'ils vont exercer?

On n'a rien fait de tout cela. On a suivi la forme irréguliere, petite & mesquine, qui annonçoit plutôt l'antre de la chicane que le temple de la justice. On n'a point voulu ennoblir le sanctuaire des loix.



CHAPITRE LXXXIX.

Ameublements.

QUAND une maiſon eſt bâtie, rien n'eſt fait encore; on n'eſt pas au quart de la dépenſe. Arrivent le menuiſier, le tapiſſier, le peintre, le doreur, le ſculpteur, l'ébéniſte, &c. Il faut enſuite des glaces & poſer des ſonnettes par-tout. Le dedans occupe trois fois plus de temps que la conſtruction de l'hôtel; les anti-chambres, les eſcaliers dérobés, les dégagements, les commodités, tout cela eſt à l'infini.

On a donné aux ameublements une magnificence ſurabondante & déplacée. Un lit ſuperbe qui a l'air d'un trône, une ſalle à manger ciſelée, des chenets travaillés comme un bijou, une toilette d'or & de dentelles, ſont aſſurément d'une oſtentation puérile. Je ſais qu'un palais où l'on ne voit que glaces, or & azur, m'attriſte puiſſamment.

On place enſuite en ſentinelle le Suiſſe, qui repouſſe ceux qui ne ſont ni véloutés, ni dorés. Il eſt encore mis là pour écarter les hommes dont le mérite fait tout le patrimone.

La magnificence de la nation eſt toute dans l'intérieur des maiſons. Le Louvre n'eſt pas achevé & ne le ſera jamais. On a bâti ſix cents hôtels, dont le dedans ſemble l'ouvrage des Fées; car l'imagination ne va guere au-delà d'un luxe auſſi recherché. Mais en même-temps, gardez-vous bien de chercher ailleurs rien de grand. Rien pour le public, rien pour ſes plaiſirs, ou même pour ſes beſoins. Ne cherchez pas des bains, un hôpital vaſte & ordonné, des réſervoirs, des galeries,

des promenades couvertes, des ſalles de ſpectacles dignes des pieces qu'on y repréſente. N'y cherchez pas de commodités qui entretiennent la ſanté & la joie, ou qui les font naître. Un luxe particulier & clandeſtin fait toute la jouiſſance des riches, mais non leur félicité.

Tel homme à ſon aiſe, qui n'a ni enfants ni neveux, a la folie de courir tous les jours dans ces hôtels, chez des Seigneurs qui le regardent à peine. Il paſſe ſa vie à frapper aux portes, à jouer le complaiſant, & cela pour dîner une fois la ſemaine dans le palais de l'orgueil, entre l'étiquette & l'ennui. Il eſt bon d'entrer dans ces hôtels pour en voir l'ameublement; mais ſi l'on veut en courtiſer le maître, on ſe dévoue à une vie triſte, uniforme & déſagréable.

CHAPITRE XC.

Abbés.

PARIS eſt rempli d'Abbés, Clercs tonſurés, qui ne ſervent ni l'Egliſe ni l'Etat, qui vivent dans l'oiſiveté la plus ſuivie, & qui ne font que des inutilités & des fadaiſes.

Robinſon Cruſoé dit qu'on gâte ſouvent un excellent corps de crocheteur, en maſquant d'un habit eccléſiaſtique ſes membres ſouples & nerveux. Mais c'eſt un ſauvage qui parle.

Dans pluſieurs maiſons, on trouve un Abbé à qui l'on donne le nom d'*ami*, & qui n'eſt qu'un honnête valet qui commande la livrée. Il eſt le complaiſant ſoumis de Madame, aſſiſte à ſa toilette, ſurveille la maiſon, & dirige au-dehors les affaires de *Monſieur*. Ces perſonnages à rabat ſe

rendent plus ou moins utiles, careſſent leur protecteur pendant pluſieurs années, afin d'être mis ſur la feuille.

Ils y parviennent, & en attendant ils jouiſſent d'une bonne table & des petits avantages qui ſe rencontrent toujours dans une maiſon opulente.

La femme-de-chambre leur dit tout ce qui ſe paſſe; ils ſont inſtruits des ſecrets du maître, de la maîtreſſe & des valets.

Enſuite viennent les précepteurs, qui ſont auſſi des Abbés. Dans les maiſons de quelqu'importance, on ne les dinſtingue guere des domeſtiques. Pendant le cours de l'éducation, on les ménage un peu. Dès qu'elle eſt finie, on leur donne une penſion modique, ou on leur fait avoir un bénéfice; puis on les congédie. Le peu d'eſtime qu'on leur accorde, eſt cauſe qu'ils négligent leurs éleves. Mais comment s'eſt-on imaginé qu'un mercenaire, pour douze cents francs par an, vous formera un homme? On lui a impoſé la tâche la plus difficile & la plus incertaine. D'ailleurs, *nemo dat quod non habet.* Il n'y a qu'un homme ſupérieur, qui puiſſe réellement donner des ſentiments à un autre être, & réformer ſon ingrate ou perverſe nature.

On voit ſous le nom d'Abbés beaucoup de petits houſards, ſans rabat ni calotte, avec un petit habit à la Pruſſienne, des boutons d'or, & chapeau ſous le bras, étaler une friſure impertinente & des airs efféminés. Piliers de ſpectacles & de cafés, ou mauvais compilateurs de futiles brochures, ou faiſeurs d'extraits ſatyriques, on ſe demande comment ils appartiennent à l'Egliſe; car on ne devroit appeller Eccléſiaſtiques, que ceux qui ſervent les autels. Ils n'en uſurpent pas moins ce nom, parce que de temps-en-temps ils en portent l'habit.

Au grand ſcandale de la Religion, tout cela ſe ſouffre : & pourquoi ? Je n'en ſais rien. Prend l'habit eccléſiaſtique qui veut, & même ſans tonſure.

On ne leur permettoit pas, il y a vingt-cinq ans, d'aller voir des Laïs. La courtiſanne qui les dénonçoit au Commiſſaire, avoit cinquante francs qui lui étoient payés par *****. Cette odieuſe inquiſition, qui réuniſſoit le double vice de la perfidie & du ſcandale, a ceſſé.

CHAPITRE XCI.

Evêques.

Les Evêques violent facilement & ſans remords la loi de la réſidence, en quittant le poſte qui leur eſt aſſigné par les ſaints Canons. L'ennui les chaſſe de leurs dioceſes, qu'ils regardent comme un exil. Ils viennent preſque tous à Paris, pour y jouir de leurs richeſſes, &, mêlés dans la foule, y trouver cette liberté qu'ils n'ont pas dans le ſéjour où la bienſéance les force à la gêne de la repréſentation.

On leur en fait un crime. Mais à quoi ſerviroit l'opulence, ſi elle n'ouvroit à chacun la carriere de ſes goûts ? Remettez-les à la fortune des Apôtres, & vous les verrez ſédentaires. On dira : comment le Paſteur quitte-t-il ſon troupeau ? Cette vieille image ne forme plus aucun ſens, rien n'eſt d'un poids ſi leſte que la charge paſtorale. Les Maîtres de la morale n'enſeignent point la morale ; ils bravent les anathêmes des anciens Conciles, & conſomment, dans l'oiſiveté & les délices de la Capitale, des biens qui leur ont été confiés pour le ſoulagement de leurs ouailles infortunées.

Mais toutes ces expreſſions, encore un coup, ſont devenues gothiques.

L'ambition, qui s'alimente par ce qu'elle a déja obtenu, les pouſſe à la Cour & dans les bureaux des Miniſtres. Là, ils attendent le fruit de leurs intrigues & de leurs complaiſances, & ils tèntent de porter ſourdement la main à l'adminiſtration.

Ils travaillent inceſſamment derriere la tapiſſerie, & reſtent ſans effroi au milieu de la nouvelle Babylone, non moins criminelle que celle qui enflamma jadis le zele des Prophetes.

Ainſi le Sacerdoce a des occupations purement terreſtres, & ſonge peu à entretenir la pure morale, & à donner l'exemple de l'infatigable charité, dite apoſtolique.

Dès le ſeizieme ſiecle, on adreſſoit de pareils reproches, & de plus vifs encore, aux Peres du Concile de Trente. ,, Les Egliſes ſe plaignent ,, qu'elles ſont deſtituées de la préſence de leurs ,, époux, dont pluſieurs ſe comportent mal à leur ,, égard, & plutôt comme des voleurs, qui ne ,, les voyent qu'en paſſant, pour prendre leurs ,, biens & s'en aller, que comme des Peres & ,, Paſteurs, qui doivent demeurer avec elles, ,, pour les nourrir, les conduire & les con- ,, ſoler ".

Mais on a remarqué que les Evêques qui accompliſſent inviolablement la loi de la réſidence, (ce qui forme le petit nombre) avoient une piété minucieuſe, inquiete, turbulente, toujours prête à dégénérer en fanatiſme; qu'ils vexoient les habitants de leur dioceſe par un zele aveugle & inconſidéré; tandis que les autres, non réſidants, avoient des lumieres, de la tolérance, aimoient la paix, & ne perſécutoient perſonne: de ſorte que

tout le mal, peut-être, qui résulte de leur éloignement, c'est que l'argent qui leur vient des Provinces, ne se consomme pas dans le sein des Provinces même.

Ils publient de temps en temps des mandements, ouvrages de leurs Secretaires. Le style & les idées en sont prescrits d'avance. Le meilleur mot de Piron, est celui-ci : *Avez-vous lu mon Mandement?* lui dit un Evêque.... *Oui, Monseigneur; & vous?*

CHAPITRE XCII.

Succession des Modes.

POUR voir la succession des modes, il n'est pas besoin de s'attacher aux Militaires, aux Financiers, aux Hommes de robe; il suffit de comparer en portraits la suite des Evêques. Les premiers ont dans l'extérieur la simplicité évangélique & la gravité de leur ministere; au second âge, le visage austere, l'ample barbe, l'habit grossier ont déja disparu; au troisieme, les Evêques n'offrent plus qu'un air riant, des cheveux qui flottent avec élégance, une parure recherchée. Voyez un de nos Prélats peint au sallon; il a des joues couleur de rose, des levres purpurines, des yeux qui vous caressent. Un jeune Prélat est presque une beauté.



CHAPITRE XCIII.

Canne.

ELLE a remplacé l'épée, qu'on ne porte plus habituellement. On court le matin, une *badine* à la main ; la marche en eſt plus leſte, & l'on ne connoît plus ces diſputes & ces querelles ſi familieres il y a ſoixante ans, & qui faiſoient couler le ſang pour de ſimples inattentions. Les mœurs ont opéré ce grand changement, bien plus que les loix. On n'auroit réuſſi qu'avec peine à interdire le port des armes. Le Pariſien s'eſt déſarmé de lui-même pour ſa commodité & par raiſon. Le duel étoit fréquent, il eſt devenu rare. Les loix ſéveres de Louis XIV n'ont pas eu autant de force ſur les eſprits, que la douce & paiſible lumiere de la philoſophie. Les Pariſiens ont ſenti qu'ils ne devoient pas ſe déchirer comme des bêtes féroces, pour une chimere qu'on appelle *point d'honneur*. On ſe contredit, on ſe diſpute, on y met quelquefois un peu d'aigreur ; mais on ne croit pas qu'on doive pour cela ſe couper la gorge.

Les femmes ont repris la canne qu'elles portoient dans le onzieme ſiecle. Elles ſortent & vont ſeules dans les rues & ſur les boulevards, la canne à la main. Ce n'eſt pas pour elles un vain ornement ; elles en ont beſoin plus que les hommes, vu la biſarrerie de leurs hauts talons, qui ne les exhauſſent que pour leur ôter la faculté de marcher.

La canne *à bec de corbin*, qui accompagnoit fidélement la perruque *à trois marteaux*, diſparoît peu-à-peu, & ne ſe verra bientôt plus que

dans la main du Contrôleur ou Directeur-général des finances, qui, seul, est dans l'usage d'entrer ainsi chez le Roi. Nul autre n'y peut porter la *canne*.

Voilà une distinction. Et pourquoi cette *canne*, dans une main habile & integre, seroit-elle inférieure au *bâton* de Maréchal de France ?

Les Poëtes seront embarrassés à placer dans leurs vers la *canne* du Contrôleur-général, avec laquelle il doit gourmander la cupidité financiere; mais ils useront d'une belle métaphore, pour exprimer poétiquement cette *canne* qui soutient quelquefois le *sceptre* & les *bâtons*.

CHAPITRE XCIV.

Aveuglement.

On passe à côté les uns des autres sans se connoître. Telle femme qui conviendroit à tel homme, & qui feroit son bonheur, en est coudoyée rudement, & n'en est pas apperçue. Telle personne qui possede une ame qui sympathiseroit si bien avec la nôtre, sort d'un cercle ou d'une assemblée au moment où nous aurions rencontré ce que nous cherchons en vain depuis tant d'années. Le caractere analogue à notre caractere est celui quelquefois dont nous entendons incessamment parler, que l'on défigure sans cesse, & que nous calomnions ensuite par écho. Nous sommes, pour ainsi dire, condamnés dans cette ville immense à nous voir sans nous connoître; nos faux jugements sont encore plus communs que nos sujets d'infortune.

Nos erreurs sur l'inextricable route de la for-

tune, ſont tout auſſi nombreuſes. Nous tournons dans le labyrinthe, & nous revenons quelquefois au même point après une longue courſe très-fatigante.

Si un homme pouvoit contempler dans tous ſes points le chemin battu des richeſſes & des grandeurs, il ſauroit pourquoi l'un trébuche, pourquoi celui-ci ſe releve du choc qui ſembloit devoir le renverſer, pourquoi celui-là, en tournant la tête, laiſſe échapper l'occaſion favorable. Il ſeroit comme le ſpectateur d'une partie d'échecs, qui voit les fautes & les moyens de les réparer : mais que ce même obſervateur s'aſſeye à la table de jeu, & qu'il commence la partie ; ſon œil ſe troublera, il ne ſera plus au point de vue où, parfaitement déſintéreſſé, l'on embraſſe l'enſemble ſans effort.

CHAPITRE XCV.

Cours gratuits.

Au coin des rues vous voyez : *Cours gratuit d'Architecture*, *Cours gratuit de langue Angloiſe*, *Cours gratuit d'Hiſtoire*, *Cours gratuit de Belles-Lettres*, *Cours gratuit de Géographie*, *de langue Françoiſe*, *d'Orthographe*, *&c.*

Accourez, citadins & provinciaux, accourez, étrangers ! Quoi de plus heureux que d'avoir des maîtres à ſes ordres, qui vous livrent la ſcience *gratis !* Allez les trouver à leurs adreſſes imprimées : vous montez un petit eſcalier tortueux, fort obſcur; vous arrivez chez l'homme généreux, prodigue diſtributeur des connoiſſances humaines. Il ſe plaint de l'ingratitude de ſon ſiecle, de l'indiffé-

rence coupable du public, qui paſſe devant ſes affiches ſans les regarder. L'ignorance & la barbarie conſpirent contre ſon établiſſement; il vous prie de le dédommager des peines qu'il s'eſt données depuis vingt ans pour l'inſtruction publique.

La leçon eſt courte, les plaintes ſont fort longues. Tous ces maîtres vous enſeignent parfaitement tout ce que vous ſavez; & malgré la méthode particuliere qu'ils ont tous imaginée, il n'y a rien de neuf dans leurs documents. Vous deſcendez l'eſcalier, & vous oubliez la rue, le maître & ſa méthode; vous ne vous en ſouvenez que quand vous revoyez près de la borne du carrefour, *Cours gratuit :* affiche menſongere; car le temps qu'on y perd eſt aſſurément ce qu'il y a de plus cher au monde, & d'un prix bien au-deſſus de l'argent.

CHAPITRE XCVI.

Bureau de Sûreté.

C'EST un bureau de Police établi il y a une trentaine d'années, où tous ceux qui ont été volés vont faire leurs plaintes, & obtiennent la facilité de recouvrer leurs effets ſans aucuns fraix. Des Inſpecteurs de Police prennent les déclarations, reçoivent les ordres relatifs à cet objet, & font les diligences pour ſatisfaire les intéreſſés. Des bijoux précieux, après avoir long-temps circulé dans des mains inviſibles, reviennent, comme par enchantement, ſe préſenter à l'œil de celui qui les avoit perdus, ſur-tout quand l'homme qui s'eſt plaint porte un nom.

Il paroît qu'on ménage quelques filoux, & qu'on tolere quelques petits larcins, pour avoir connoiſ-

ſance des grands voleurs & des vols ſcandaleux. On s'attache ſur-tout à reconnoître ceux qui ont quelques diſpoſitions à la violence, & l'on prévient ainſi les meurtres & les aſſaſſinats. Ce qui eſt très-bien vu; car on ne taille le corps dur du diamant qu'avec la poudre du diamant même.

S'il tombe entre les mains de la Police un grand nombre d'aventuriers & de filoux, combien lui échappent & trompent ſa vigilance ! Il faut un tel fonds d'induſtrie & de reſſources pour vivre dans cette Capitale, quand on n'y a ni commerce ni rentes, qu'il n'eſt pas étonnant que l'intrigue & l'agiotage forment le caractere de ce peuple livré à une induſtrie ſourde & dangereuſe.

CHAPITRE XCVII.

Chanſons. Vaudevilles.

Q*ue dit-on de moi?* diſoit Mazarin, ce ruſé Italien. *Ils cantent, Monſeigneur. — Ils cantent? Eh bien, laiſſez-les canter. S'ils cantent, ils payeront.* C'eſt encore vrai aujourd'hui. Quelques Miniſtres n'ont pas voulu nous laiſſer *canter* pour notre argent. C'étoit là en vérité ſe montrer de bien mauvaiſe humeur.

Point d'événement qui, chez ce peuple moqueur, ne ſoit *enregiſtré* par un vaudeville. Son caractere eſt toujours tourné à l'épigramme, & il répond par le ſarcaſme à tout ce qu'on lui propoſe d'utile.

Ces vaudevilles, pour être ſatyriques, n'en ſont pas toujours moins vrais. Ils ont de tout temps été plaiſants, malins; mais ils deviennent trop durs, trop méchants, depuis que les hommes de Cour s'aviſent de les faire ou de les corriger. Ils ont, il eſt vrai, un tact

ſur

fur les affaires, & une connoiffance des hommes publics, qui donnent plus de phyfionomie aux chofes & plus de fel aux couplets; mais le ftyle âcre & violent s'y manifefte, & l'atrocité a pris la place de l'enjouement.

Si la fuite des vaudevilles offroit mieux l'hiftoire (c'eft-à-dire le caractere des perfonnages & le vrai mobile des affaires,) que les narrations de tous ces hiftoriens qui n'ont jamais mis le nez derriere la tapifferie, que faudroit-il penfer des vaudevilles & de notre grave hiftoire, écrite par Villaret & Garnier?

Tous ces couplets mordants qui circulent depuis quelques années, font auffi condamnables par le fiel qui les empoifonne, que par leur exceffive audace. Ce n'eft plus là le ton du joyeux vaudeville, qui pinçoit fans déchirer. Les hommes de Cour ont dénaturé un genre précieux; & dans leurs fourdes vengeances, ils ont accumulé plus de traits affreux que n'en a forgé la jaloufie des Ecrivains réputés les plus âpres à la domination littéraire.

CHAPITRE XCVIII.

Civilité.

Et la civilité n'en regne pas moins : elle eft répandue dans prefque toutes les claffes. C'eft qu'on a vu qu'elle produifoit une infinité de bons effets dans la fociété : des gens qui ne fe touchent qu'un inftant, ont droit d'exiger que ce commerce paffager foit agréable. Sans ce menfonge ingénieux, un cercle feroit une arêne, où les petites & viles paffions paroîtroient avec toutes leurs difformités. Cette efpece de politeffe, généralement adoptée,

masque la férocité de l'orgueil & les écarts de l'amour-propre. On s'est offert l'un à l'autre sous les plus beaux côtés; & la surface hideuse du caractere va se dévoiler dans l'intérieur domestique, devant des yeux qui y sont accoutumés, ou faits pour soutenir cette épreuve. Cependant on a joui, on s'est amusé, & l'apparence des vertus sociales a consolé un instant de leur peu de réalité. Une robe légere, jettée sur le moral, est donc aussi nécessaire peut-être qu'un vêtement l'est au physique de l'homme.

CHAPITRE XCIX.

Progrès des Arts.

Les Arts se perfectionnent plutôt que les mœurs, parce que l'on fait infiniment plus de cas des premiers. La cuisine d'aujourd'hui est plus délicate & plus fine, même plus saine que celle qu'on faisoit il y a quarante ans. On chante, on danse mieux, ainsi qu'on fait de meilleurs ragoûts. A tout prendre, on joue mieux la comédie. La médecine est moins meurtriere, & la chirurgie offre des cures merveilleuses; la chymie est étonnante dans ses découvertes nouvelles. Nous commençons enfin à sentir la bonne musique & à l'adopter. Nos habits sont moins gênants, plus simples, plus fraix & plus commodes. On fait de très-jolis vers, & avec profusion. Ce n'est plus même un mérite rare. Nous avons des Livres plus pensés, plus profonds que ceux de l'autre siecle, & tout autrement importants. Je suis sûr que nous serons encore surpassés par la génération future; car tandis que des esprits très-chagrins ou très-ignorants crient à la décadence, je vois qu'au-lieu de reculer, tout avance.

Quelques Gens de Lettres, perpétuellement infatués de leur profession, ne voyant qu'elle dans le monde, pour le seul plaisir de déclamer contre leurs confreres, nieront cette proposition; mais chacun d'eux, dans le fond de son cœur, se croira supérieur à ses rivaux & à ses devanciers.

CHAPITRE C.

Condamnation.

Les bons Livres dont je parle, sont proscrits. Connoît-on cette fable, emblême des jugements de la race mortelle? Une pluie fatale tomba du ciel, & rendit foux tous ceux qui furent mouillés, même assez légérement. C'étoit un jour de fête, & un jour de printemps; tout le monde étoit à la promenade. Un seul homme convalescent, & qui gardoit la chambre, grace au toît qui le couvroit, conserva sa raison. Quand il vit rentrer ses chers concitoyens, il alla au-devant d'eux, & fut témoin de toutes les extravagances possibles, variées selon le caractere de chaque individu. L'un faisoit le *Roi*, l'autre le *Général d'armée*, celui-ci le *Pontife*, parce qu'il avoit été le plus mouillé. L'homme sain & sauf voulut les guérir de leur folie, en leur représentant qu'ils n'étoient pas tout-à-fait dans leur bon sens. — C'est toi, maraud, s'écrierent-ils d'une commune voix, c'est toi qui déraisonnes. Ta fievre quarte, dont tu n'es pas guéri, en est la cause. — Eh, mes amis! je vous réponds que vous avez besoin d'ellébore. — Nous, nous! dirent-ils tous en *chorus* : vois tous les corps qui te condamnent, & résiste à ce poids d'autorités; allons, rétracte-toi, *amende honorable*, *à genoux*, & confesse que c'est

toi qui es fou, téméraire, extravagant, maniaque; que nous sommes sages à la tête des Conseils, à la tête des armées, à la tête des tribunaux, & que nous devons te châtier pour ton bien, trop indulgents de ne point t'infliger une peine plus sévere.... Que put faire alors celui dont le Ciel avoit épargné l'intelligence? Ce fut d'avouer au milieu du consistoire, qu'ils avoient raison, puisqu'ils faisoient des arrêts, & de voir *brûler son livre* en remerciant Dieu de n'être pas brûlé lui-même.

CHAPITRE CI.

Méchants.

TANDIS que l'on fronde, que l'on déchire les talents, que l'on rabaisse les vertus, qu'on affiche l'incrédulité sur le noble motif des actions généreuses, on use d'une complaisance accueillante envers le vice. On a fait un dialogue en vers, lu à l'Académie Françoise, *sur le traitement que l'on doit dans la société aux gens vicieux.* On y examine de quel air on doit aborder un *méchant*, un *fourbe*, un *frippon.* On penche pour des maximes tolérantes & moins séveres que celles qui régnoient chez nos aïeux, qui ne recevoient point avec amitié des gens qu'ils méprisoient. On s'éleve dans ce dialogue contre le moraliste austere qui exigeroit que chaque homme sentît ce zele utile & profond qui proscrit le *méchant.*

Loin de traiter rigoureusement l'homme diffamé, le Poëte a fait ce vers qui est devenu proverbe:

Et je soupe à merveille à côté d'un frippon.

Il me paroît qu'il vaudroit mieux souper chez

ſoi moins délicatement, & ſouper avec de bonnes gens & d'honnêtes gens. Le voiſinage d'un frippon doit nuire, ſi je ne me trompe, autant à l'appétit qu'à la cordialité. L'Auteur du dialogue, on le ſent bien, a voulu ſatisfaire à la fois la morale & la prudence : mais que reſtera-t-il donc à l'honnête homme, ſi l'on fait à-peu-près le même accueil au frippon ?

Au reſte, je ne condamne point le Poëte ; il n'a été dans ſa piece de vers que le fidele interprete de ce qu'on appelle *la bonne compagnie.*

CHAPITRE CII.

Bonne Compagnie.

ELLE exiſte réellement ; mais comme un nouveau mot parmi nous annonce aſſez ordinairement un nouveau ridicule, on a fait un uſage abuſif depuis pluſieurs années de cette expreſſion qui a ſuccédé à celle de *bon ton.* La bonne compagnie peut avoir plus d'un local : l'opulence ne la ſuppoſe pas ; la médiocrité ne l'exclut point. Elle eſt parmi ceux qui ont le moins de prétention à ce titre, ſi ſouvent cité, ſi peu défini. Chaque ſociété aujourd'hui y prétend excluſivement. De-là des ſcenes fort plaiſantes. Le Préſident ſoutient que le Conſeiller n'a pas le ton de la bonne compagnie ; le Maître des Requêtes fait le même reproche au Financier ; le Négociant trouve l'Avocat empeſé ; & celui-ci ne veut pas voir le Notaire. Il n'y a pas juſqu'au Procureur, qui ne faſſe la ſatyre de ſon voiſin l'Huiſſier priſeur. Ces accuſations réciproques mériteroient les crayons de Moliere.

CHAPITRE CIII.

Naïveté.

Ce que je cherche dans la bonne compagnie, ce qu'on n'y trouve pas, c'eſt la naïveté. Quoi de plus rare dans nos mœurs & dans nos converſations? C'eſt un ſiecle triſte que celui où cette qualité charmante ſemble avoiſiner la ſottiſe, où un aveu libre de la diſpoſition habituelle de notre eſprit & de notre cœur fait rougir je ne ſais quelle pudeur, & arrache le ſourire de la malignité. L'artifice gâte tout; il ôte à la nature ſon coloris & ſes graces; il éteint cette ſenſibilité qui aime à ſe répandre avec aiſance & liberté; il reſſerre l'ame; il efface cette cordialité qui donnoit la vie à tout.

Qui ne voudroit rencontrer la Fontaine, au-lieu de Boſſuet ou de Boileau? On ſe moquoit du bon homme, aſſez neuf à pluſieurs uſages de la vie. Il durera plus que nous, diſoit Moliere.

CHAPITRE CIV.

Uſage du Monde.

Il appartient à quiconque a reçu une certaine éducation; c'eſt au fond *le ſavoir-vivre.* Un étranger peu au fait des uſages, fera d'abord bien des fautes; mais s'il eſt bien né, il ne tardera pas à reconnoître & à ſaiſir les nuances.

On ne peut définir par écrit ce que c'eſt que *l'uſage du monde.* La théorie vous fera faire mille gaucheries; la pratique de quelques mois vous ap-

prendra mieux que toutes les réflexions, à vous tirer d'un nombre infini de ſituations, & à bien diſtinguer ce que vous devez aux lieux, aux temps, aux choſes & aux perſonnes.

L'homme de génie, encloîtré ou ſortant de la pouſſiere du cabinet, paroîtra ſouvent ridicule en voulant être poli.

Une Dame deſirant depuis long-temps de faire connoiſſance avec le célebre M. Nicole, pria un jour ſon Directeur de vouloir bien le lui amener, & de l'engager même à venir manger ſa ſoupe. Il vint; & comme il n'y a chere que de dévote & de Directeur, & que les meilleurs vins ne furent point épargnés à nos deux apôtres, le bon M. Nicole, qui n'avoit jamais fait ſi bon dîner en ſa vie, & à qui le champagne & le muſcat avoient un peu brouillé les idées, dit en prenant congé de la pieuſe Dame : *Ah, Madame ! que je ſuis pénétré de vos bontés & de vos politeſſes! Non, rien n'eſt ſi gracieux que vous; en vérité, vous êtes charmante en tout, & l'on ne peut qu'admirer vos appas, & ſur-tout vos beaux petits yeux.* Le Directeur qui l'avoit préſenté, & qui avoit plus d'uſage du monde, ne manqua pas, dès qu'ils furent ſortis de l'appartement de Madame, & en deſcendant l'eſcalier, de lui faire des reproches ſur ſa ſimplicité. *Eſt-ce que vous ne ſavez donc pas*, dit-il, *que les Dames ne veulent point avoir de petits yeux? Si vous vouliez lui dire quelque choſe de flatteur là-deſſus, il falloit, au contraire, lui faire entendre qu'elle avoit de beaux grands yeux.* — Croyez-vous ça, Monſieur? — Comment, ſi je le crois! aſſurément. — Ah, mon Dieu! que je ſuis mortifié de ma balourdiſe! Mais, paix; je m'en vais la réparer.... Et tout de ſuite notre bon perſonnage, ſans que

l'autre pût le retenir, remonte chez la Dame, lui fait ſes excuſes, & lui dit : *Ah, Madame, pardonnez la faute que je viens de commettre vis-à-vis d'une perſonne auſſi aimable que vous. Mon digne confrere, qui eſt plus poli que moi, vient de me la faire appercevoir. Oui, je vois que je me ſuis trompé en effet; car vous avez de très-beaux grands yeux, le nez, la bouche & les pieds auſſi.*

Fin du Tome premier.

TABLE
DES CHAPITRES.

Fin de la Table du Tome premier.